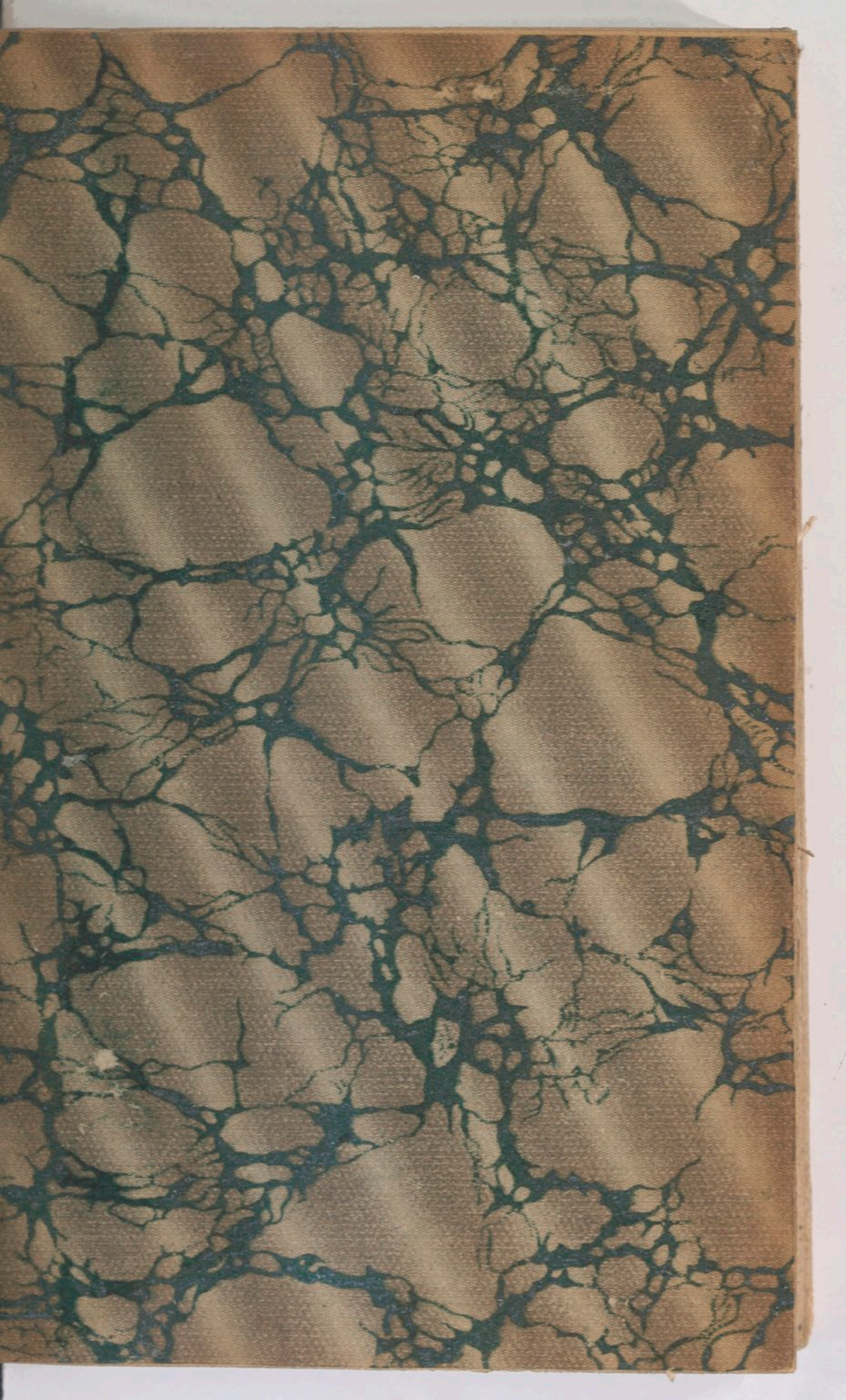
Edmée. Le Châtiment. Flavien. Par Henri Rivière



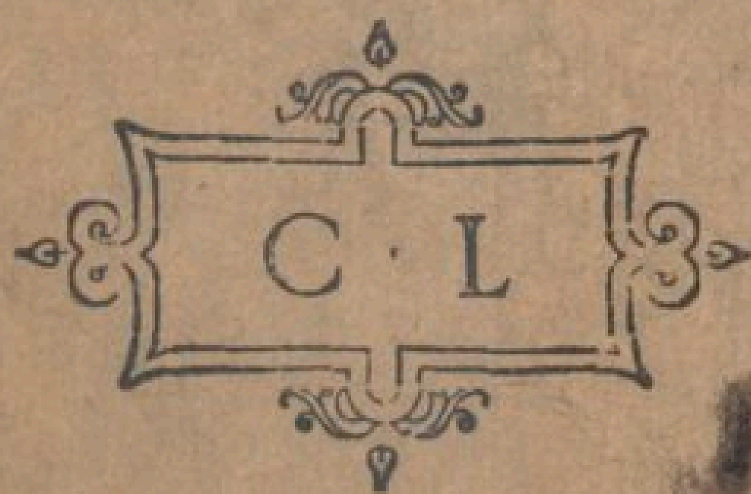




BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

H. Rivière

EDMÉE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1876

EDMÉE

CALMANN LÉVY ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

HENRI RIVIÈRE

Format grand-18

LE CACIQUE, journal d'un Marin	1 vol.
EDMÉE. — Le châtiment. — Flavien	1 —
LA GRANDE MARQUISE.	1 —
MADEMOISELLE D'AVREMONT.—Monsieur Margerie.	1 —
LA MAIN COUPÉE.	1 —
LES MÉPRISES DU CŒUR.	1 —
LE MEURTRIER D'ALBERTINE RENOUF	1 —
PIERROT. — Caïn. — L'envoutement.	1 —
LA POSSÉDÉE.	1 —

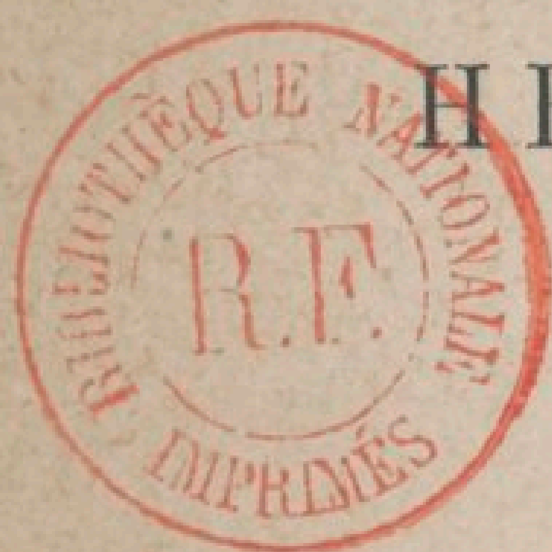
IMP. CENT. DES CHEMINS DE FER, A. CHAIX ET Ce, R. BERGÈRE, 20, PARIS. 16366-6

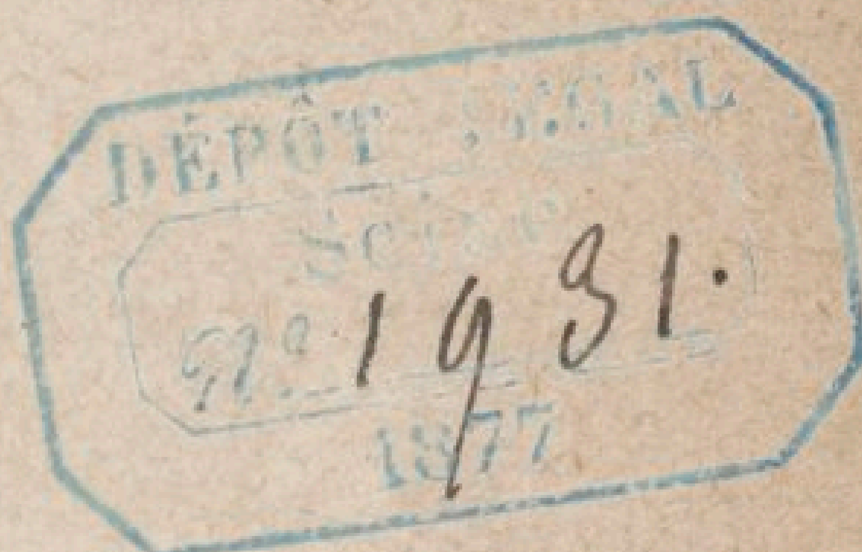
EDMÉE

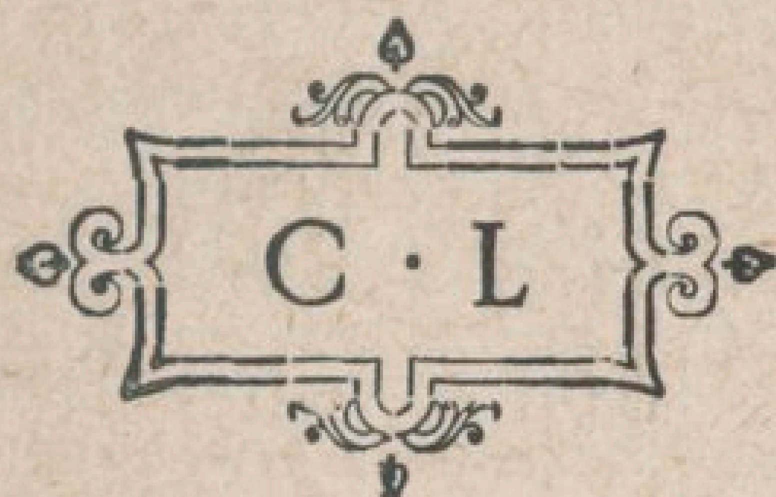
LE CHATIMENT — FLAVIEN

PAR

HENRI RIVIÈRE







PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877



EDMÉE

I

Edmée de Nerteuil venait d'avoir vingt-cinq ans lorsque ses parents moururent; elle se trouva maîtresse d'une grande fortune et tutrice de sa jeune sœur Adrienne, qui atteignait à peine sa seizième année. A vrai dire, Adrienne était moins sa sœur que sa fille. Madame de Nerteuil, presque toujours malade, la lui avait abandonnée dès son plus jeune âge. Edmée avait bercé Adrienne et avait eu son premier sourire. Elle s'était alors attachée avec passion à cette enfant. Elle avait été bien moins

une jeune fille charmante et belle qu'une jeune mère éprise jusqu'à la folie de ses devoirs et de ses soins maternels. Lorsque Adrienne avait grandi, elle s'était plu à l'instruire, à l'embellir, à la parer de toutes les qualités qu'elle avait elle-même et qu'elle semblait ignorer. Rien d'ailleurs ne l'avait distraite de la tâche qu'elle chérissait. M. et madame de Nerteuil habitaient en Normandie un château qu'ils ne quittaient point. Ainsi les saisons se succédaient l'une à l'autre sans amener à l'existence intime de cette famille d'autre changement que la froidure de l'hiver et l'épanouissement du printemps. C'étaient les mêmes lilas qui refleurissaient pour Adrienne, la même pelouse qui s'émaillait de bluets, les mêmes frimas qui poudraient les arbres. Quelques courses à la ville voisine et de loin en loin quelque bal étaient ses seuls plaisirs; mais elle était encore trop enfant pour ne point s'en contenter. Elle

adorait sa grande sœur, ne vivait que par elle et pour elle, et, si elle ne s'endormait plus dans ses bras comme au temps où elle était petite, elle se pressait doucement contre elle le soir, appuyant sa tête à son épaule, et fermait les yeux sous son baiser. Elle aimait respectueusement ses parents et se laissait gâter par eux. Elle ne les craignait pas plus qu'elle ne craignait Edmée; cependant elle boudait à leurs reproches, si par hasard ils lui en faisaient, tandis que le moindre mécontentement d'Edmée l'eût mise au désespoir. Quand elle les perdit, elle eut un vif chagrin, mais involontairement elle le compara à ce qu'il eût été, si Edmée fût morte. Elle en frissonna jusqu'au fond du cœur et fut presque consolée. Sa sœur, sa chérie, sa bien-aimée lui restait, et, par l'effroi d'un malheur plus grand qui eût pu survenir, elle n'accusa point Dieu de cette première épreuve qu'il lui envoyait. Edmée eut peut-être

un sentiment pareil; seulement, ce qui n'était pas arrivé à sa sœur, elle se reconnut coupable de l'avoir. Ne serait-elle point un jour punie de cette affection trop exclusive et toute-puissante, en dehors de laquelle il ne pouvait plus y avoir pour elle au monde de douleur ni de joie? Cette crainte dura peu. Les deux sœurs, seules désormais dans la vie, se serrèrent l'une contre l'autre, se sourirent à travers leurs larmes et se confièrent à l'avenir.

Adrienne, à ses quinze ans, était une ravissante créature. Une masse de cheveux blonds, s'étageant très-haut, tout crespelés, roulés en torsades, s'échappant çà et là en mèches frisées, surmontait un visage d'une physionomie rieuse et touchante à la fois. Le front, finement découpé, était d'un blanc pur, les yeux brillants, d'une nuance bleu pâle, vifs et profonds. Le nez, se retroussant gentiment, donnait une allure mutine à tous les traits. La bouche, aux

lèvres pleines, colorées, du dessin le plus engageant, respirait la tendresse et la bonté. La peau était d'un incomparable éclat. Adrienne n'était point régulièrement jolie, elle était charmante. Sa taille souple, sa démarche gracieuse, ses épaules arrondies, légèrement tombantes, ses mains effilées et mignonnes, ses pieds tout petits et cambrés la complétaient. On se fût arrêté à la contempler et à l'admirer. Elle était changeante à tous moments et cependant la même. Il émanait d'elle un attrait singulier de plaisir et de jeunesse. Elle se montrait tour à tour gaie et pensive, affectueuse et triste, un peu nerveuse. Des impressions rapides, des sensations multiples la traversaient et l'agitaient. C'était une enfant gâtée sans limites, impérieuse et fantasque à ses heures, impatiente de la vie sans le savoir, parfois naïvement égoïste et s'en repentant aussitôt, s'aimant beaucoup, aimant plus encore sa sœur, et que

son bon naturel ramenait toujours de ses impétuosités d'esprit et de caractère à ses qualités aimables et sincères.

Elle devait néanmoins paraître étrange à ceux qui ne la connaissaient pas, et ce fut ce qui arriva lorsque les grands-parents qui composèrent le conseil de famille se réunirent au château. Edmée avait été nommée la tutrice de sa sœur, mais il lui fallait compter avec les personnes qui l'assistaient. C'étaient surtout le comte de Rétheville, son oncle, et la baronne douairière de Sénevère, sa tante, tous deux très-formalistes, très-puritains de ton, très-entichés de noblesse et d'autorité. Ils n'avaient point vu les Nerteuil depuis nombre d'années, alors qu'Adrienne était au berceau et qu'Edmée n'était qu'une petite fille. Ces enfants, qui les touchaient de près, devaient à leur avis, être surveillés et dirigés par eux. Soudainement investis des devoirs de la famille, ils avaient à

les guider toutes les deux dans le droit chemin et à les marier dignement. Les premiers jours se passèrent naturellement en compliments de condoléance et en préoccupations d'affaires ; mais, lorsqu'une certaine intimité se fut établie et que les intérêts d'argent furent réglés, le comte de Rétheville et la baronne de Sénevère abordèrent avec Edmée une question plus grave. Avec des circonlocutions prudentes et évitant de la froisser, ils lui firent entendre qu'Adrienne n'était point élevée et qu'elle avait crû en trop de liberté et avec trop de luxuriance, comme une jeune pousse sauvage. Ils avaient pu étudier ses pétulances, ses façons primesautières, si gracieuses qu'elles fussent, ses mouvements d'âme irréfléchis et spontanés. Rien de cela n'était d'une jeune fille de son monde, correcte et convenable. Edmée se récriait. Où pouvait-on trouver de plus charmante enfant et de qualités plus généreuses? M. de

Rétheville et madame de Sénevère n'y contredisaient pas; pourtant à leur sens, si Adrienne avait des dons naturels, elle n'avait point ces dons acquis de retenue, de politesse et de réserve que la société exige. Sous peine de graves mécomptes, on n'entrait pas dans la vie avec l'étourderie des impressions subites. L'éducation et la règle avaient à polir, à sertir ce joli diamant, éclatant de feux bizarres. Puis elle n'était pas assez instruite. Que savait-elle, sinon les premières notions des connaissances les plus simples? C'était assez sans doute pour l'existence de soleil et de grand air qu'elle avait menée, ce ne l'était point pour le rang qu'elle aurait à tenir plus tard, pour les devoirs qu'il lui faudrait remplir. Pourquoi Edmée, qui était d'un esprit réfléchi, d'un caractère sérieux, d'une instruction réelle et très-complète, ne lui avait-elle pas demandé plus d'application et de travail? Edmée n'osait répondre qu'elle avait

surtout chéri la jeunesse de sa sœur, et qu'elle eût craint de lui imposer la moindre gêne et la moindre entrave. Elle ne se hasardait point à dire à ces grands-parents d'une morale stricte et un peu sévère, que la science des couvents à la mode lui avait paru inutile à une fille comme Adrienne, aventureuse et gaie, et qui serait aimée pour son esprit naturel, sa grâce et sa beauté. Ce fut cependant alors que M. de Rétheville et madame de Sénevère lui déclarèrent l'intention où ils étaient d'emmener avec eux Adrienne et de la faire entrer pendant un an au Sacré-Cœur. Ils ne fixaient un terme aussi court que par condescendance pour Edmée et pour ne la point séparer trop longtemps de sa sœur. La première pensée d'Edmée fut la résistance; elle ne la formula toutefois que timidement. Si indépendante et si ferme qu'elle fût de caractère et d'habitudes, elle n'avait jamais eu à lutter contre personne, et cette situa-

tion la prenait au dépourvu. Il y avait en elle l'indécision qui accompagne et comprime souvent un sentiment de révolte. Elle avait aussi la crainte de s'être trompée. Ces grands-parents, compassés, mais affectueux, lui imposaient. Elle avait appris à les respecter de loin, et, les voyant de près, se défendait mal de les redouter. D'ailleurs n'étaient-ils point la famille, les protecteurs légaux de sa sœur et les siens ? Ils lui parlèrent aussi d'elle-même, de sa vie, qui allait devenir triste et solitaire, et lui proposèrent de partir avec eux. Edmée refusa. Ils n'insistèrent pas, s'imaginant avoir plus facilement gain de cause pour Adrienne. Edmée en effet ne résistait plus qu'à demi, et leur demandait seulement quelques heures de réflexion.

Mademoiselle de Nerteuil avait son projet. Elle voulait consulter sur ces questions qui la troublaient si fort un homme qu'elle connaissait depuis longtemps et qu'elle aimait autant

qu'elle le respectait. C'était l'abbé Daltez, le curé du village. Il lui avait fait accomplir ainsi qu'à sa sœur leurs premiers devoirs religieux, il avait toujours été pour elle indulgent et bienveillant, il paraissait avoir pour Adrienne une affection pleine de sollicitude. S'il jugeait à propos que la jeune fille partît, Edmée y consentirait; s'il lui conseillait au contraire de la garder auprès d'elle, Edmée aurait le courage de s'opposer jusqu'au bout, et même de tout le pouvoir légal dont elle serait armée aux volontés de ses grands-parents.

L'abbé Daltez était un prêtre de quarante ans, d'une physionomie grave et douce, froidie en quelque sorte dans l'austérité de ses devoirs. De longs cheveux noirs et bouclés, mélangés de blanc çà et là, encadraient son visage, ses traits respiraient une énergie tranquille et qui s'était volontairement amortie. Il semblait qu'il eût conquis le repos après avoir traversé se-

crètement les luttes et les passions de la vie. Il était depuis quinze ans dans ce village, perdu plus qu'oublié peut-être dans le silence et dans l'obscurité de ses fonctions. Il avait dû, en sa pleine jeunesse, avoir des aspirations hautes, celles de la propagande, de la science et du martyre. L'impétuosité de son zèle et de sa foi avait sans doute inquiété ses supérieurs; l'Église s'effraie parfois de ces ardeurs de l'imagination et de ces désirs du combat. Elle y devine moins le renoncement que l'inassouvissement de l'âme, et condamne de parti pris aux limbes de la médiocrité ces impatients athlètes. Elle veut ses serviteurs humbles et passifs et ne les reconnaît plus tard ses maîtres que s'ils ont passé, tout-puissants qu'ils soient d'érudition et de génie, à la façon des Sixte-Quint, par la sape souterraine d'un long effacement et d'une infatigable ambition. L'abbé Daltez n'était pas un Machiavel ecclésiastique.

Il n'admit pas ces voies tortueuses de la célébrité, cessa de lutter et se résigna. Pendant plusieurs années il s'absorba dans de profondes études de théologie et d'histoire. La vaste instruction qu'il acquit au travers des doutes et des affirmations sans nombre des livres lui montra l'infirmité et presque le puéril néant de la pensée humaine; mais elle lui donna l'impartialité de l'esprit et la sérénité du cœur. A la fin même, il négligea de lire, contempla la nature en ses éternelles beautés, admira Dieu dans sa création et se dévoua au soulagement des souffrances et à l'éducation de ses ouailles. En descendant des sommets qu'il dédaigna, il se sentit presque heureux par les actes de la charité, par la simplicité de la foi. Un sentiment qui lui devint propre lui donna d'ailleurs des joies lentes et rêveuses qui remplacèrent pour lui l'ambition. Il avait préparé mademoiselle de Nerteuil à sa première communion. Il

s'éprit paternellement de cette enfant, dont les qualités nobles se développaient par ses soins et sous ses yeux. Il la vit grandir en beauté, en grâce et en générosité d'âme. Une affection toute chrétienne l'unit à elle sans qu'elle s'en doutât; il cachait cette affection au fond de son cœur comme un parfum précieux dans un vase fermé. Comme elle il aima sa jeune sœur, mais moins qu'il aimait Edmée; peut-être inconsciemment était-il jaloux d'Adrienne. Elle lui semblait du reste une de ces femmes qui naissent pour être heureuses, que leur faiblesse, un égoïsme séduisant et leur grâce protégent ainsi qu'un bouclier de diamant et auxquelles ceux qui les aiment se sacrifient jusqu'à en mourir.

Lorsque mademoiselle de Nerteuil se rendit chez l'abbé Daltez pour le consulter, celui-ci était assis à la fenêtre de la salle basse du presbytère. Cette salle, toute lambrissée de

chêne, était obscure, fraîche et profonde, tandis que la fenêtre s'encadrait en pleine lumière dans les pousses du lierre et dans les fleurs de volubilis. L'abbé rêvait ou méditait. Une brise légère lui apportait les senteurs de la campagne. Dans le lointain, il apercevait le château de Nerteuil. Sa pensée était là. Que s'y passait-il? Que s'y passerait-il surtout le lendemain? Il savait Edmée assez énergique et assez vaillante pour ne point s'effrayer de cette demi-solitude où elle était tombée. Elle resterait aux lieux qui l'avaient vue naître, avec sa sœur qu'elle continuerait d'élever, qu'elle aimerait plus encore qu'elle ne le faisait. Il vivrait donc dans son intimité, l'aiderait de ses conseils et de son affection. Quoique cette pensée sourît à l'abbé Daltez, il ne s'y abandonnait qu'avec crainte. Cette destinée si calme ne pouvait suffire à l'horizon des deux sœurs. Elles en sortiraient tôt ou tard pour

se marier, Adrienne tout au moins. Que deviendrait alors Edmée? Mais c'était encore si éloigné! Il se reprenait à sourire avec un secret égoïsme de cœur qu'il se reprochait. Puis de nouveau il s'alarmait. Les grands-parents, qui étaient venus, avaient peut-être des projets qu'ils étaient en droit de réaliser. Quels étaient-ils? Il y avait trois jours qu'il n'avait vu Edmée et alors elle ne lui avait rien appris; mais depuis? Tout à coup il vit mademoiselle de Nerteuil qui se dirigeait vers le presbytère. Elle marchait d'un pas vif et léger à la clarté du soleil couchant, qui jetait ses rayons autour d'elle. Elle lui apparut plus touchante et un peu pâlie en ses vêtements de deuil. L'abbé involontairement ému, sortit au-devant d'elle, lui prit les mains et, marchant à ses côtés, l'amena au presbytère.

— Mon bon abbé, lui dit Edmée en s'asseyant, je suis profondément troublée, très-

indécise de ce que je dois faire, et je viens vous consulter.

— Je m'en doutais, mon enfant, répondit l'abbé, car de mon côté je songeais à vous. Parlez donc bien vite et dites-moi ce qui vous tourmente.

Mademoiselle de Nerteuil lui raconta la conversation qu'elle avait eue avec le comte de Rétheville et la baronne de Sénevère, et l'intention où ils étaient d'emmener Adrienne. Qu'allait-elle faire? Fallait-il qu'elle résistât ou devait-elle se résigner et céder?

— Vos grands-parents ont raison, lui dit l'abbé Daltez. Tant que votre sœur était une enfant, elle était bien sous votre garde. Vous lui avez appris les joies et les plaisirs, les étonnements et les émotions de son âge. Elle a grandi sous votre regard sans qu'une mauvaise pensée l'effleurât, car elle n'a jamais vu que le bien autour d'elle; mais aussi, elle n'a

jamais lutté, et les sentiers où elle a marché lui ont été faciles, trop faciles peut-être. Elle a vu tous ses désirs accomplis, ses volontés enfantines caressées et respectées. Son bon naturel, ses exquises qualités de cœur, l'ont préservée de tout danger. Elle est aussi aimable que naïve; mais aujourd'hui elle a seize ans. Vous ne prétendez pas la garder toujours auprès de vous, n'est-ce pas? Elle est destinée à être une femme du monde, il est donc nécessaire qu'elle le devienne. Il faut qu'elle puisse goûter au fruit défendu des vanités mondaines, afin de ne s'en point exagérer le décevant aspect et d'en deviner l'amertume. Ce n'est pas tout, continua-t-il en regardant Edmée, et je dois vous parler plus sérieusement encore. Ce n'est pas seulement de votre sœur qu'il s'agit; il s'agit de vous, de vous surtout, pour qui cette séparation doit s'accomplir.

— De moi ! s'écria-t-elle avec surprise.

— De vous. Laissez-moi m'expliquer, mon enfant. Vous vous êtes dévouée à votre sœur si complétement et avec un tel oubli de vous-même que vous n'avez pu réfléchir sur ce dévoûment ni sur cette abnégation. Peut-être ne doit-on aimer personne, pas même Dieu, de cette façon. L'amour, quel qu'il soit, doit avoir son indépendance et sa dignité, qui le sauvegardent et l'élèvent, et vous aimez votre sœur sans restrictions et sans mesure, jusqu'à l'anéantissement de vous-même. Vous n'en avez pas le droit. Un jour, — le plus tard possible, j'y consens, — elle vous échappera. Elle s'en ira vers la vie qui l'appellera et vous laissera derrière elle. Vous ne serez déjà plus jeune, Edmée. Que vous restera-t-il alors ? L'amer regret de votre bonheur disparu ou les joies douloureuses de vos sacrifices à votre sœur, que vous continuerez encore et qu'elle accep-

tera par habitude de les subir ou par lassitude d'avoir voulu s'y soustraire. Est-ce à cela que vous devez marcher? Certes, soyez la protectrice vigilante, la courageuse et tendre amie de votre sœur, mais songez à vous-même; vous vous devez, aussi bien qu'elle au mariage, à la maternité, à votre pleine destinée de femme ici-bas. N'affichez dans votre for intérieur ni l'orgueil du renoncement ni le détachement de vous-même. Il y a des châtiments pour quiconque méconnaît les lois éternelles de la nature et de l'humanité.

L'abbé Daltez se tut un moment. Il se tenait la tête dans les mains, soit qu'il fît sur lui un pénible retour, soit qu'il adressât à Dieu pour la jeune fille quelque muette prière. Edmée, grave et recueillie, le cœur légèrement serré, l'écoutait. Avait-elle déjà entrevu pour son compte ces profondeurs qu'il lui montrait et se prenait-elle à les redouter? L'abbé releva

le front, et d'une voix douce et calme, fixant sur elle un regard caressant et plein de sérénité, il lui dit : — Croyez-moi, laissez partir votre sœur et soyez forte. Il se fera en vous un grand déchirement, mais Dieu guérit les blessures qu'on élargit soi-même, il y met le baume de sa miséricorde et de sa pitié. Vous souffrirez sans nul doute, — vous étiez-vous donc imaginé de ne jamais souffrir? — cependant vous aurez la consolation, digne de vous, d'une conscience sans remords et du devoir accompli.

— Je vous remercie, mon père, dit Edmée, je ne sais si j'aurai le courage de suivre vos conseils. Cela ne dépend pas tout à fait de moi. Je vais aviser à ce que je dois faire.

En ce qui la concernait pourtant, elle était résolue à se sacrifier, mais auparavant elle voulait savoir comment Adrienne accueillerait la nouvelle de cette séparation. Si c'était là

pour elle un trop grand chagrin, si la jeune fille, aux premiers mots qu'elle prononcerait, se jetait dans ses bras en la suppliant de ne la pas quitter, elle ne la laisserait pas partir, la garderait à tout prix. La jugeant d'après elle-même, elle la voyait déjà tout en larmes et se suspendant à son cou, et par contre elle la rassurait et la serrait sur son cœur. Elle s'exaltait un peu. Qui donc avait pu songer à les séparer? elles s'aimaient si bien, étaient si étroitement unies l'une à l'autre! Cependant de loin elle vit Adrienne qui venait à sa rencontre, et le doute la prit. L'oublieuse jeunesse triomphait déjà chez sa sœur des deuils récents qui les avaient frappées. Un peu pâle encore des pleurs qu'elle avait versés, son visage reprenait toutefois des teintes roses et vivaces. Elle avait le sourire épanoui de la mélancolie. D'un élan affectueux, elle s'en fut à Edmée. Celle-ci la baisa au front, la retint tout près

d'elle, lui dit d'une voix tremblante le dessein qu'on méditait. Le premier mouvement d'Adrienne fut un étonnement mêlé de crainte, elle frissonnait à l'idée d'un départ; mais, comme Edmée, croyant l'avoir conquise, s'empressait en lui ouvrant ses bras de la rassurer, elle ne répondit que faiblement à cette vive étreinte. La peur avait disparu en elle, la curiosité s'éveillait. Qu'avait-elle donc à faire là-bas? Pourquoi l'emmenait-on? Le fallait-il absolument? Puis, tandis qu'Edmée interdite lui répondait à peine, elle s'enquérait de cette existence nouvelle qui serait la sienne, s'en effrayait en priant sa grande sœur de ne la point abandonner, et de nouveau s'y aventurait par ses questions presque semblables à des désirs. Alors, bien qu'elle se sentît le cœur oppressé, ce fut Edmée qui doucement, par des sourires, par ses conseils, par ses caresses, encouragea la jeune fille à subir cette

séparation, qui leur serait si pénible à toutes les deux, mais qui était nécessaire. Il fallait en effet ne point mécontenter ces grands-parents qui étaient désormais leur seule famille. Il était bon qu'Adrienne complétât les études diverses qu'elle n'avait pu qu'ébaucher dans la solitude de Nerteuil et qui sont l'ornement de l'esprit et la grâce de la vie mondaine. Ce fut Adrienne qui se rendit, qui se crut presque forcée par sa sœur à cette résolution soudaine. Elle l'embrassa, indécise si elle devait se réjouir ou s'attrister, pendant qu'Edmée, refoulant ses larmes au fond de son cœur, lui montrait un visage souriant et tranquille.

Quand Edmée les eut informés de son consentement au départ d'Adrienne, M. de Rétheville et madame de Sénevère la félicitèrent hautement, et se disposèrent d'ailleurs aussitôt à retourner à Paris. Toutefois au moment des adieux la baronne prit Edmée à l'écart et lui

annonça, non sans quelque mystère, qu'elle avait des intentions sur elle et qu'elle ne tarderait pas à revenir à Nerteuil, autant pour lui en faire part que pour ne point la laisser au chagrin de sa solitude et de l'absence de sa sœur. Edmée l'entendait à peine, car à ce moment-là elle ne quittait point Adrienne des yeux. Elle embrassa la jeune fille une dernière fois, vit la voiture s'ébranler et disparaître bruyamment au détour de la route. Edmée revint lentement et tout anéantie vers le château. Elle ne voyait qu'une consolation à sa douleur, c'était de pleurer à son aise et sans témoins la chère absente, de s'enfoncer dans les regrets du passé, dans les espérances si lointaines du retour. Ce fut alors qu'elle se rappela ce que lui avait dit madame de Sénevère et qu'elle s'irrita sourdement à la pensée de la recevoir. Ce n'était donc point assez de lui avoir pris sa sœur, on allait lui ravir la liberté

de sa souffrance et l'indépendance de son isolement. Elle en arrivait par l'impatience et le courroux à regarder comme un répit à une situation plus cruelle encore que celle où elle se trouvait les quelques jours qui lui restaient à s'appartenir tout entière.

II

Madame de Sénevère ne tarda pas à tenir sa promesse. Elle écrivit à Edmée pour la prévenir de son arrivée et de celle de son fils. Elle lui demandait de faire à ce dernier un bon accueil et espérait qu'il lui plairait. Elle songeait en effet à le lui donner pour mari. Tout cela était dit d'une façon très-franche et qui ne paraissait point douter du résultat. Mademoiselle de Nerteuil demeura stupéfaite. Ainsi, après avoir disposé de sa sœur, on disposait d'elle-même. Cela ne serait pas, elle y mettrait bon ordre. Néanmoins le respect de la

famille était assez grand chez elle pour qu'elle ne témoignât rien de son déplaisir. Elle répondit poliment à madame de Sénevère qu'elle l'attendait.

La baronne et son fils arrivèrent presque aussitôt. Ils apportaient des nouvelles et des lettres d'Adrienne; c'était assez pour qu'Edmée n'eût plus la force de leur en vouloir. Ils avaient vu la jeune fille, l'avaient embrassée, lui avaient parlé. Elle les écoutait tout en lisant les lettres, se faisait expliquer par eux ce qu'elle ne comprenait pas bien, leur demandait mille détails auxquels ils répondaient de leur mieux. En somme, malgré son regret d'un éloignement subit, malgré les tendresses qu'elle envoyait à sa sœur, Adrienne était heureuse. Edmée soupira, ne lui en voulut point. Ce qui importait, c'est que le chagrin de cette absence fût tout entier pour elle. N'eût-elle pas souffert bien davantage, si Adrienne se fût lamentée

là-bas, loin d'elle et sans l'espérance immédiate du retour! Elle fit à ses hôtes avec une dignité juvénile les honneurs de Nerteuil. Ils venaient s'y installer pour y passer l'automne. Elle voulut qu'ils en emportassent un bon souvenir, et qu'Adrienne se rappelât à leurs récits les années qui s'y étaient écoulées pour elle et qu'elle oubliait peut-être.

Victorin de Sénevère était encore un jeune homme; il avait trente ans à peine. Sa jeunesse s'était passée en des plaisirs élégants et de bonne compagnie. Ne s'étant heurté à aucune passion forte, il avait gardé à l'endroit des femmes une tendresse de cœur indécise et rêveuse. Il n'avait en quelque sorte trouvé en elles que la menue monnaie de l'idéal qu'il poursuivait. Elles lui avaient été complaisantes et faciles plutôt qu'elles ne s'étaient sincèrement éprises de lui. Soit qu'il les aimât trop ou qu'il ne sût point les aimer à leur guise,

elles l'avaient quitté parfois plus qu'il ne leur avait été infidèle. Il était de ces hommes faibles qu'il est aussi aisé de prendre que de garder. Un peu de mélancolie s'ensuivait pour lui. Il méritait mieux que les entraînements passagers auxquels il se livrait de bonne foi et dont il subissait le caprice. Depuis quelque temps, mécontent et dédaigneux de son passé, il se préoccupait d'un avenir plus sérieux. Après être entré dans la diplomatie et s'être promené çà et là en quelques ambassades, il envisageait, avec le désir de s'y faire un nom, le côté viril de sa carrière. Il lui semblait que tout lui serait propice, s'il rencontrait pour en faire la compagne de sa vie une femme intelligente et bonne qui l'apprécierait à sa valeur. Aussi avait-il accueilli avec une curiosité mêlée d'empressement la proposition que sa mère lui avait faite d'épouser mademoiselle de Nerteuil. Ce qu'elle lui avait dit de cette jeune

fille, vouée déjà au sacrifice et au devoir, le séduisait. Il se sentait secrètement digne d'elle avec une certaine ardeur à lui plaire qui lui était naturelle à l'égard des femmes, que volontiers et par intervalles il se fût imaginé amortie en lui, mais qui le reprenait à la première occasion. Il avait d'ailleurs toutes les qualités extérieures qui peuvent captiver une femme, l'élégance de la taille et de la démarche, l'aisance des manières, une physionomie tour à tour énergique et douce. Il était tout prêt à se livrer à Edmée pour peu qu'elle consentît à l'aimer.

La baronne et son fils furent charmants pour mademoiselle de Nerteuil. Ils se montrèrent tout aussitôt ce qu'ils étaient réellement, affectueux et simples. Madame de Sénevère, un peu froide au premier abord, avait une bonté qui ne se révélait que par degrés, mais avec grâce. On avait craint de la trouver sévère,

on s'étonnait de la découvrir indulgente et gaie, d'un esprit alerte et d'un cœur jeune. Elle traitait un peu Edmée comme sa bru, avec les allures d'une belle-mère aimable qui se faisait sa compagne et son amie. Cela était si naturel de sa part, si loin de contrainte et d'exigences d'aucune sorte, qu'Edmée ne s'en fâchait point. Elle était presque heureuse de cette familiarité maternelle qui s'improvisait avec tant de bonhomie. Elle n'avait non plus aucun reproche à adresser à son cousin, bien au contraire. Victorien n'était pour elle qu'un ami attentif à lui plaire, dont la tendresse, si elle existait, ne se hasardait jamais à l'aveu d'un désir ou à l'affirmation d'un projet. Il songeait peut-être à conquérir Edmée à la façon des preux d'autrefois, par un long servage noble et franc qui ne pouvait offenser la jeune fille. Elle avait redouté quelque obsession de ce futur mari qu'on lui avait brusque-

ment destiné, et elle rencontrait en lui une affectueuse loyauté, un empressement délicat, la discrétion des plus respectueuses espérances. Aussi peu à peu se départit-elle envers lui de sa réserve des premiers jours. Elle ne lui en parut que plus séduisante ; sans être coquette, elle avait l'involontaire épanouissement de la jeune fille qui se voit cherchée et qui se sent aimée. Mademoiselle de Nerteuil, qui avait alors vingt-cinq ans, était grande et svelte, avec la démarche hardie d'une Diane chasseresse. Ses yeux noirs ombragés de longs cils, sous des sourcils droits qui se joignaient presque, ne s'étaient jamais baissés sous le regard d'un homme ; ils avaient une flamme prompte et sincère. Sa peau d'un blanc mat ne s'était point hâlée au grand air, se colorait par instants d'un éclat transparent sous lequel courait son sang jeune et vivace. Le plus souvent, en dehors de ces élans où elle apparais-

sait toute vibrante d'une passion qui s'ignore, elle était doucement sérieuse, quelque peu attendrie. C'est que sa pensée se reportait vers Adrienne absente. Victorien s'en apercevait et lui prenait la main.

— Elle n'est pas pour toujours loin de vous, lui disait-il, elle vous reviendra. Edmée avait alors un sourire sur ses lèvres et regardait le jeune homme avec une expression singulière.

— Je l'espère bien, répondait-elle.

Cependant l'hiver s'avançait à grands pas. Le soir, l'abbé Daltez venait au château et faisait avec Edmée et Victorien le whist de la baronne. Quand la partie était finie et que la baronne sommeillait dans sa bergère, les jeunes gens et le prêtre causaient longuement à demi-voix auprès du feu. Victorien et l'abbé s'étaient pris l'un pour l'autre d'un goût très-vif. Victorien admirait cet homme simple de manières, si puissant d'esprit, qui volontaire-

ment s'était enfoui dans la retraite et dans l'obscurité, qui semblait pourtant connaître tous les secrets de la passion. L'abbé, à qui Edmée n'avait point caché les projets de sa tante et qui les favorisait de son autorité et de ses conseils, étudiait Victorien. Ce jeune homme, dont l'âme était plus tendre que forte, mais ouverte à tous les sentiments généreux, lui plaisait beaucoup. Il voyait en lui le mari qu'il fallait à mademoiselle de Nerteuil, car, dans une mesure insaisissable, elle aurait, en l'aimant, à le protéger et à le diriger. Pourtant l'aimait-elle? Il n'en savait rien, l'observait avec curiosité, ne surprenait en elle aucune de ces impressions rapides et spontanées qui trahissent l'agitation du cœur. Elle était à coup sûr aimable et bonne pour Victorien, pleine de sympathie pour lui, mais réfléchie et tout à fait maîtresse d'elle-même. Loin de se livrer à lui, il semblait plutôt, ainsi que le fai-

sait l'abbé, qu'elle l'étudiait lentement et avec plaisir. Ce n'étaient point là les indices de l'amour et du trouble qu'il porte avec lui.

Dans la journée, les jeunes gens, profitant des dernières belles heures de l'automne, faisaient ensemble de longues promenades. La baronne, voulant les livrer à eux-mêmes afin qu'ils se décidassent plus vite au gré de ses désirs, ne les accompagnait pas. Le soleil attiédi éclairait encore les grands bois, dont les feuilles d'un or pâle se détachaient une à une. Le silence, que rompait seul quelque bruit lointain du village, était calme et profond. La nature avait une mélancolie sereine. Edmée s'appuyait au bras de Victorien, l'écoutait, le regardait. Ils s'entretenaient le plus souvent des lectures qu'ils avaient faites, et, par un insensible détour, en arrivaient à l'analyse des sentiments qu'elles avaient éveillés en eux. Chacun d'eux confiait à l'autre le passé de sa

vie. Victorien parlait de ses désillusions et de sa poursuite vaine de l'idéal et du bonheur. S'animant peu à peu, dépouillant cette timidité qui semblait avoir été l'écueil de sa jeunesse, il se risquait à l'expression vraie de sa pensée. Il aurait désormais la force et la volonté d'aimer et d'être aimé, car il ne s'adresserait qu'à la femme réellement digne de lui. Edmée le laissait dire. Elle ne semblait point éprouver d'embarras, et pourtant elle avait sur les lèvres un sourire indécis. A son tour, elle racontait à Victorien les années lentes et rapides tout à la fois qu'elle avait passées au château de Nerteuil. C'était d'Adrienne surtout qu'il était question. Elle la lui dépeignait vive et gaie avec sa tendresse exquise, lui citait ses traits de malice et de bonté, l'évoquait au détour de l'allée où ils marchaient, dans la perspective de ces grands bois qu'ils avaient si souvent parcourus. Et comme Victorien en venait à

s'étonner de ces persistants souvenirs sous lesquels mademoiselle de Nerteuil se dérobait de parti pris, pour n'y laisser transparaître que sa jeune sœur dans tout le charme de sa grâce et de son printemps : — Que voulez-vous! lui disait-elle, Adrienne est ma fille chérie et ma vie tout entière. Ce n'est pas pour moi que j'existe, c'est pour son bonheur et son avenir.

Elle le regardait franchement alors, épiant sur lui l'effet de ses paroles, presque impatiente qu'il n'en saisît pas le sens. Victorien en vérité ne la comprenait pas. Il aimait Edmée et non point sa sœur, qu'il n'avait jamais vue et dont la forme légère, si poétiquement qu'Edmée la fît passer devant ses yeux, n'arrêtait ni sa pensée, ni ses désirs. Où voulait donc en venir mademoiselle de Nerteuil ? Victorien s'imagina pour la première fois qu'elle n'acceptait point pour elle ces soins qu'il lui rendait, qu'elle ne l'étudiait, ainsi qu'elle le faisait, qu'au béné-

fice de certains projets qui touchaient en elle le cœur de la sœur aînée, de la mère, et non celui de l'amante. Dans une de ces promenades qu'ils faisaient sans témoins, où ils étaient bien en face l'un de l'autre, il se sentit assez fort pour l'interroger.

— Ma chère Edmée, lui dit-il, je sais que vous n'ignorez pas des projets qui me sont chers, que ma mère a formés, et qu'il ne dépenpendrait que de vous de réaliser.

— Lesquels? fit-elle avec un soupir qui pouvait paraître un aveu.

— Ceux d'une union entre nous deux. Rendez-moi justice, se hâta-t-il d'ajouter en voyant qu'elle ne répondait pas, je me suis montré envers vous le plus réservé, le plus respectueux des prétendants. Jamais je ne me suis autorisé de ces espérances de ma mère pour vous causer une importunité ou un ennui... Je vous ai fait ma cour, du fond du cœur, avec une

émotion qui s'est trahie souvent, il est vrai, car elle n'avait point à se dérober à vous. Depuis longtemps vous savez que je vous aime. Je vous ai trouvée toujours bonne et affectueuse pour moi, cependant j'ignore si vous acceptez le profond attachement que je vous ai voué. Répondez-moi aujourd'hui, car le doute et la crainte me sont venus à la fois...

— Mon cousin, fit doucement Edmée, vous faites bien de me parler ainsi. Vous n'avez fait d'ailleurs que me devancer. Pardonnez-moi de vous causer un chagrin, car, tout en vous l'infligeant, je suis peut-être en état de le calmer. Je suis touchée de votre affection et je vous en remercie ; mais, si chère qu'elle me puisse être, je ne saurais l'accepter pour moi. Ne m'interrompez pas, fit-elle à un geste du jeune homme, j'ai à m'expliquer avec vous d'une façon complète, sincère et loyale. Quand j'ai su que vous vous proposiez d'être mon mari, je

n'ai rien dit à la baronne qui ressemblât à un consentement ou à un refus. Vous m'aviez plu, et j'avais conçu de mon côté des projets qui avaient besoin de mûrir. Je vous ai encouragé, non pas à m'aimer, mais à vous livrer à moi, à ne me rien cacher de vos pensées et de vos sentiments. Vous vous êtes douté parfois que je vous étudiais, que je vous épiais pour ainsi dire. Je ne le nie pas. Eh bien, Victorien, j'ai vécu jusqu'ici dans une trop grande solitude pour connaître les hommes; pourtant je ne crois pas qu'il puisse y en avoir un plus noble, plus généreux et meilleur que vous. J'en ai ressenti une joie tout intérieure et qui sans cesse allait en grandissant; seulement, et c'est là qu'il me faut toute votre indulgence, je la ressentais non pour moi, mais pour une autre femme. J'ignore ce que peut être l'amour, et sans doute je ne le saurai jamais... C'est que toute ma puissance de cœur,

depuis que je suis une jeune fille, s'est concentrée sur ma sœur. C'est à elle que je me suis attachée d'une manière exclusive et passionnée. C'est à elle que j'ai pensé quand j'ai découvert en vous, une à une, toutes les qualités qui doivent rendre une femme heureuse. C'est à elle que je vous ai secrètement destiné dans toute l'ardeur de mes espérances et de mes vœux.

— Mais, s'écria Victorien, qui était loin de s'attendre à de telles confidences, ce n'est point votre sœur que j'aime, Edmée, c'est vous, c'est vous seule.

— Je le sais bien, reprit-elle avec une coquetterie presque mélancolique. Du moins il en est ainsi maintenant, car vous ne connaissez point Adrienne. Quant à moi, puisque pour vous en ce moment il ne s'agit que de moi, je ne puis vous répondre autrement que je ne le fais, je ne serai point votre femme. Je serai votre

sœur aimante et dévouée, si le dessein que j'ai formé se réalise. Je serai, dans tous les cas, votre plus fidèle et votre meilleure amie. Ne me demandez rien de plus, n'insistez pas pour me faire changer de résolution. Ce que je vous dis est irrévocable.

Victorien se tut. Il était bouleversé de ce qu'il entendait et saisi d'un vrai chagrin. Mademoiselle de Nerteuil lui prit amicalement le bras, le contraignit avec douceur à continuer leur promenade, et parut oublier ce qu'ils venaient de se dire. Elle l'entretint de divers sujets, parlant seule le plus souvent et se montrant enjouée et un peu fébrile. Quand ils furent de retour devant le château, elle lui serra la main avec force et le quitta promptement. Victorien la regarda s'éloigner. Il était d'une façon si soudaine précipité de ses espérances dans la réalité qu'il doutait encore de ce qu'il avait entendu. Il ne comprenait rien à cette fille sin-

gulière dont le cœur ne battait point pour son propre compte, qui ajournait de parti pris au profit d'une autre les émotions et les joies de sa jeunesse. Il l'aurait pourtant bien aimée. Qu'allait-il faire : s'acharner à la conquérir malgré elle? Du caractère qu'il lui connaissait, ce n'était pas possible. Elle résisterait non-seulement de toute sa volonté, mais de tout son orgueil. Puis il était aussi timide à concevoir qu'à exécuter un pareil projet. Il se répétait que c'en était fait et qu'il n'avait plus qu'à partir. Dans son découragement, il alla trouver sa mère et lui raconta la conversation qu'il avait eue avec Edmée. La baronne de Sénevère ne parut que médiocrement étonnée, et ne prit pas d'ailleurs cet incident au tragique. N'essayant point encore de consoler son fils, elle se consolait facilement elle-même. Quel était en effet son désir? De marier le jeune baron à une des demoiselles de Nerteuil. A défaut de l'une,

l'autre restait, et c'était sa sœur qui l'offrait. En somme, il n'y avait pas grand mal à cela. Elle insinuait à son fils, qu'en dépit de ses qualités, Edmée n'eût point été peut-être la femme qu'il lui fallait. Elle était d'un caractère noble, sans doute, mais difficile à courber, d'une beauté un peu virile, et déjà d'un âge qui se rapprochait trop de celui de Victorien. Adrienne, au contraire, était le printemps dans sa fleur et d'une nature expansive et vive qui entrerait aisément dans le courant des goûts et des volontés de son mari. Elle l'avait jugée charmante et avait eu, pour sa part, quelque regret que les convenances l'eussent forcée tout d'abord, en ces projets de mariage, à s'adresser à la sœur aînée. Victorien pouvait l'en croire, car les mères ne se trompent pas.

Victorien ne se sentit pas persuadé. Il aimait Edmée et ne concevait pas qu'il pût

accepter ainsi, pour s'incliner à une autre union, le refus de la jeune fille. Avec un courage que lui donna sa tristesse, il essaya en quelques circonstances de faire revenir mademoiselle de Nerteuil sur sa résolution, mais il la trouva si tranquille à cet égard et d'une volonté si froide, qu'il douta de lui avoir jamais inspiré la moindre sympathie tendre. Il n'était point homme à violenter une situation et se replia sur lui-même. Peut-être aussi eut-il la curiosité de voir Adrienne et de tenter auprès d'elle une fortune nouvelle. S'il en était aimé, ne serait-ce pas pour lui tout à la fois une consolation et une sorte de vengeance? car il ne voulait pas croire, le cas échéant, à la complète impassibilité d'Edmée. Celle-ci pourtant, le voyant plus calme, était redevenue amicale et confiante. Avec un détachement de soi qui n'était pas sans une grâce coquette, elle lui parla sérieusement et la première de son ma-

riage avec Adrienne. Comme autrefois, mais sans embarras, elle la lui vantait, la détaillait dans ses qualités de cœur ou d'esprit et jusqu'à un certain point dans ses perfections féminines. Désintéressée pour sa part de toute prétention, n'ayant plus à redouter un malentendu, elle se trouvait à l'aise pour faire les honneurs de sa sœur. Victorien l'écoutait, légèrement confondu de la liberté qu'elle montrait, de l'autorité même qu'elle prenait sur lui. Comment donc avait-il pu essayer d'émouvoir une telle femme qu'il voyait inaccessible à ce point aux passions de son âge ? Il se détachait d'elle comme d'une blanche statue qu'il eût d'abord admirée, mais dont les plus ardents désirs ne peuvent animer la beauté de marbre. Elle n'était point son œuvre d'ailleurs pour qu'il tentât de dérober au ciel l'étincelle sacrée qui l'eût fait vivre. L'égoïsme le ressaisissait ainsi autant par le dépit que par la conviction

que tous ses efforts pour être aimé d'Edmée eussent été vains. Mademoiselle de Nerteuil, qui s'était très-franchement confiée à madame de Sénevère, avait une alliée en elle. La baronne, qui l'eût médiocrement goûtée comme belle-fille, prisait fort maintenant sa haute raison et sa décision de caractère. Elle songeait aussi que sans doute Edmée ne se marierait pas, et que sa fortune appartiendrait un jour aux enfants de sa sœur. Les deux femmes, qui s'étaient concertées, annoncèrent à Victorien la prochaine arrivée d'Adrienne. Une légère indisposition de la jeune fille leur était venue en aide. Elle avait besoin de quitter momentanément le couvent et de respirer l'air de la campagne.

Victorien ne fut pas surpris, mais il ressentit une émotion indécise. C'était à la fois le désir et la crainte de voir Adrienne. Il n'avait point tellement aimé mademoiselle de Nerteuil

qu'il ne pût se rattacher à une espérance nouvelle. Cette espérance toutefois n'allait-elle pas être pour lui une autre déception? S'il n'eût été décidé à chercher le bonheur dans le mariage et à renoncer par une affection sérieuse aux romanesques folies de sa jeunesse, il eût fui cette seconde épreuve en quittant le château. Adrienne arriva enfin. La joie d'Edmée, bien qu'elle s'efforçât de la renfermer en elle, fut si vive qu'elle atteignit presque à la souffrance. Elle se trahissait par d'involontaires mouvements de tendresse ou par de subites pâleurs. Madame de Sénevère et son fils virent bien qu'il ne pouvait y avoir place dans le cœur d'Edmée pour un autre amour que celui-là. Victorien en fut presque consolé. Il se trouva d'ailleurs d'une façon extraordinaire et soudaine sous le charme d'Adrienne. Il semblait en effet que le bonheur et le soleil fussent entrés en même temps que la jeune fille dans cette mai-

son attristée par les préoccupations de ses hôtes et par les approches de l'hiver. Aussi jolie qu'à son départ, avec une certaine langueur physique qui, par instants, la rendait plus touchante, Adrienne avait gardé toute sa gaieté. Elle était encore un enfant par la transparence et la limpidité du regard, par les notes perlées de sa voix, par le besoin familier et gracieux qu'elle avait d'aimer et d'être aimée. La pleine jeunesse d'Edmée paraissait austère auprès de la sienne. Victorien, qui n'était pas troublé par elle, éprouvait le désir généreux de la protéger et de la chérir. Elle l'avait pris tout aussitôt en affection et s'y voyait encouragée par Edmée, qui le traitait comme un ami et comme un frère. Quand, au bout de quelque temps, mademoiselle de Nerteuil et madame de Sénevère lui demandèrent, à demi sérieuses, à demi souriantes, si elle ne le voudrait pas pour mari, Adrienne, rougissante et confuse, s'abandonna dans leurs bras. Elle

n'avait jamais songé à cela, y songeait tout à coup, et tout à coup aussi y trouvait la réalisation de ses secrètes et incertaines pensées. Elle aimait Victorien, qui était le premier homme qu'elle eût rencontré, mais tel qu'elle avait pu quelquefois rêver un fiancé. Elle l'avait aimé aussi sans le savoir par tout ce que lui en avait dit sa sœur. Lorsqu'il entra et que, comprenant à l'émotion des trois femmes ce qui venait de se passer, il s'avança vers elle, Adrienne lui tendit sa petite main qui tremblait : — Oui, mon cousin, lui dit-elle, puisque vous la voulez, la voici. — Mais sa voix tremblait autant que sa main, et son visage se couvrit de larmes, tandis qu'un léger sourire errait encore sur ses lèvres.

Edmée, après avoir pris sa part de cette jolie scène de fiançailles, se retira chez elle assez précipitamment. Elle était surexcitée, pleine cependant de joie et de triomphe. N'a-

vait-elle point en effet accompli son œuvre? Ses ruses féminines, ses projets pour le bonheur d'Adrienne, avaient abouti. Et pourtant elle avait le trouble inquiet plus que l'apaisement de la lutte terminée. Dans une détermination brusque, elle jeta sa mante sur ses épaules et se rendit chez l'abbé Daltez. Elle voulait être la première à lui apprendre la grande nouvelle. Edmée ne pensait pas qu'il s'en doutât, car elle s'était d'instinct et avec soin cachée de lui. Le digne prêtre n'avait jamais songé qu'à son mariage avec Victorien, et quelquefois même il l'avait amicalement grondée des retards qu'elle semblait apporter à cette union. Il allait donc être bien surpris. Ce fut elle qui se trouva interdite en face de l'abbé. Elle lui raconta ce qu'elle avait tenté, comme elle eût fait sa confession, avec une animation d'abord factice, qui se changea bientôt en une émotion grave et recueillie. L'abbé, bien qu'il l'écoutât pres-

que douloureusement, la laissait parler sans l'interrompre.

— Enfin, lui dit-elle, ce n'est pas seulement le bonheur d'Adrienne que j'ai assuré, c'est aussi le mien.

— Dieu le veuille, mon enfant! lui répondit simplement l'abbé Daltez.

III

Aussitôt après la célébration du mariage, les jeunes époux, la baronne de Sénevère et Edmée partirent pour Paris. Ils y passèrent l'hiver. Bien que leur deuil fût trop récent pour leur permettre de se mêler à la vie mondaine, leur existence y fut très-occupée. Non-seulement Victorien avait à présenter Adrienne à sa famille, mais aux familles alliées de la sienne ou de celle des Nerteuil. Il était fier d'y produire sa femme, dont on admirait la grâce et la beauté. Adrienne avait fort à faire d'écouter les conseils de madame de Sénevère et de se

plier à l'étiquette du monde. En ses heures de loisir, elle visitait avec Victorien ce Paris qu'elle ne connaissait pas et qui frappait sa jeune imagination. De plus ils s'occupaient tous deux de leur installation dans un grand hôtel où ils campaient encore, bien plus qu'ils ne l'habitaient, avec la baronne et Edmée. Cela leur prenait au logis le peu de temps dont ils pouvaient disposer. Toutefois la grande ordonnatrice de ces soins d'intérieur était mademoiselle de Nerteuil. Edmée s'y consacrait tout entière, choisissait les étoffes et les meubles, dirigeait les ouvriers et gouvernait la maison. Elle était très-affairée, un peu nerveuse. Il était rare qu'elle accompagnât Adrienne et Victorien dans leurs courses, mais elle parait sa sœur de ses propres mains toutes les fois qu'elle allait à un dîner ou à une réception. Sa tendresse pour la jeune femme, aussi absolue qu'autrefois, était par instants un peu brusque.

Elle sentait bien qu'elle la possédait moins que par le passé, et, à la façon dont elle regardait parfois Victorien à la dérobée, on eût pu croire qu'elle éprouvait à son égard quelque jalousie. Elle était le plus souvent légèrement contrainte avec lui. Si on semblait le remarquer, elle se plaignait de cette existence tout en l'air qui ne les laissait point jouir les uns des autres, et elle était en même temps la première à s'éloigner pour donner un ordre ou vaquer à quelque soin. Elle s'entendait très-bien avec la baronne de Sénevère, dont elle se plaisait à suivre les avis, qui la secondait de son mieux, et qui se partageait d'ailleurs avec sa double activité de femme d'affaires et de femme du monde entre Edmée, qui ne sortait que rarement, et ses enfants, qui, le plus ordinairement en visites de cérémonie, désiraient l'emmener avec eux.

A la fin du printemps, on partit pour Ner-

teuil, et chacun fut heureux de s'y retrouver. Aux agitations et à l'entraînement factice de l'hiver succédaient le calme et la tranquillité. La vieille demeure semblait s'être parée pour recevoir ses hôtes. La verdure des grands arbres, les pelouses émaillées de fleurs, les eaux jaillissantes des bassins, la nappe glauque de l'étang, s'animaient des rayons du soleil ou frémissaient sous des brises légères. La baronne se réjouissait à la pensée d'administrer ce beau domaine et d'en disposer à son gré. Victorien et Adrienne échappaient aux devoirs d'étiquette et de relations qui leur avaient été imposés, et allaient enfin s'appartenir réellement. Cette joie de la liberté, intime et sérieuse chez Victorien, fut chez Adrienne une véritable explosion. En quelques jours, elle redevint la jeune fille qu'elle était encore une année auparavant, presque une enfant. Dès le matin, elle courait à la ferme pour y boire du lait, y jouait à la

bergère, enguirlandait de rubans ses agneaux favoris. Elle entraînait son mari avec elle, et le mêlait, un peu malgré lui, à ces églogues improvisées. Dans le jour, allant au hasard par les prairies, elle se faisait des bouquets avec les fleurs des champs ou s'élançait après les papillons. Elle était toute rose et toute fiévreuse de ce mouvement perpétuel qu'elle se donnait, avait toutes les folies, tous les rires, toutes les impétuosités du jeune âge. Victorien, indécis en la voyant ainsi, déconcerté de cette puérilité, si gracieuse qu'elle fût, qu'il n'avait point soupçonnée en elle, ne savait s'il devait la lui reprocher ou s'y associer avec une sorte de condescendance paternelle. Quelquefois pourtant, Adrienne, qui peut-être devinait sa pensée, arrivait à lui, le regardait de ses grands yeux limpides et caressants, et lui jetait ses deux bras autour du cou.

— Il ne faut pas m'en vouloir d'être ainsi,

lui disait-elle, c'est plus fort que moi. Je sens que vous m'aimez tous de tout votre cœur. Eh bien, je m'en vais au bruit, au soleil, à tous les plaisirs de mon enfance, que je retrouve ici, comme j'irais à l'affection de ta mère et de ma sœur et à la tienne.

Pour un instant, elle redevenait une jeune femme attendrie et sérieuse, mais pour un instant à peine, car elle retournait presque aussitôt à ses bondissements et à ses rires. Quant à Edmée, elle était en apparence la même fille qu'autrefois, douce et résolue. Pleine d'indulgence pour Adrienne, elle se montrait animée envers Victorien d'une sorte de reconnaissance. N'avait-il pas en effet donné à sa sœur le bonheur qu'elle lui avait demandé? Il avait avec elle une intimité à laquelle Edmée se prêtait volontiers. Le plus souvent ils se promenaient tandis que Adrienne les devançait ou revenait à eux pour leur dire

quelque malice ou chercher une caresse. Victorien goûtait auprès de sa belle-sœur ces jouissances d'amitié tendre, d'esprit et d'échange de pensées qui étaient un besoin de son imagination et de son cœur. Comme il n'y avait plus entre eux de malentendus, il se livrait pleinement à elle de tout le charme qui était en lui et que la timidité n'altérait plus. Edmée, découvrant en Victorien ce complet essor de qualités élevées, le jugeait plus digne d'être aimé qu'elle ne l'avait cru jadis. C'est que, de son côté, ce désir singulier qu'elle avait eu du renoncement et de l'immolation n'avait plus à la préoccuper. Elle était bien sa propre maîtresse et n'avait plus à lutter contre les obstacles qu'elle s'était créés. Elle se sentait alors pour la première fois certaines impatiences d'aimer et de vivre qui la surprenaient et la troublaient. Elle était l'habituel et involontaire témoin des marques d'affection que Adrienne

donnait à son mari. Si chastes et si enfantines, si passagères qu'elles fussent en quelque façon, Edmée les constatait, les ressentait avec un regret mélancolique. Elles éveillaient en elle une femme inconnue et inquiète qui s'imposait à son âme et à ses sens, qui l'effrayait et dont elle ne pouvait se dégager. Cette nouvelle Edmée, quoi qu'elle fît pour la maîtriser, transparaissait en elle. Victorien, qu'elle avait accoutumé, sinon contraint à la voir si placide, remarquait en elle ce changement et lui en parlait sans se l'expliquer. Elle l'attribuait, à tout hasard, à quelque mouvement de nerfs ou de fièvre. C'est qu'en effet ses yeux devenaient humides et brillants, sa joue se colorait et son sein oppressé se soulevait. Elle eût facilement pleuré, mais sans tristesse ou plutôt avec une tristesse qui lui était douce. Quand elle s'était, non sans quelque hâte, retirée dans son appartement, elle se plaçait devant sa glace et

s'examinait avec curiosité. Son visage, qui n'avait plus la rigide beauté du marbre, s'était éclairé, presque fondu aux émotions intérieures qui s'emparaient d'elle. Elle se trouvait, non plus belle, mais jolie, et elle n'osait se l'avouer, tant cela lui paraissait étrange. Elle souriait cependant, se calmait, et machinalement ajoutait un nœud ou un ruban à sa toilette, ou posait une fleur à son corsage ou dans ses cheveux. Pour qui se parait-elle ainsi? Elle n'eût su le dire, mais elle avait une vivacité joyeuse à revenir auprès de Victorien. N'était-il pas son frère et son grand ami, l'homme entre tous qui lui semblait le meilleur et le plus beau? Quant à lui, il l'accueillait avec un empressement égal à celui qu'elle lui témoignait. Il n'aurait point pu se passer d'elle, car elle était sa véritable compagne d'intelligence et de pensée. Il ne voyait point de mal à cela. Sa femme était si jeune, trop jeune même. Il

la chérissait comme un enfant qu'il fallait laisser grandir et dont il admirait la grâce naïve et turbulente. Il la respectait presque en sa beauté indécise encore, qui, telle que les fruits tardifs de l'été, avait besoin, pour mûrir, d'une saison entière de brises embaumées et de soleil. Il ne lui en voulait plus d'être aussi légère et aussi insaisissable que les oiseaux hardis et jaseurs des charmilles. N'était-elle pas à lui autant qu'elle pouvait l'être, et pouvait-il s'irriter de ce que Adrienne, si entièrement aimée des autres jusque-là, ne comprît pas, dès son entrée dans la vie, ce que c'est que d'aimer et de se dévouer à celui qu'on aime? Il s'habituait par degrés à vivre entre ces deux femmes qui lui apportaient chacune un bonheur distinct, mais assez complet toutefois pour qu'il ne regrettât ni ne désirât celui qu'elles ne pouvaient lui donner. Trop honnête pour se rendre un compte exact de la si-

tuation que les circonstances lui avaient faite, assez spirituel pour la pressentir vaguement, il confondait les deux sœurs dans les sentiments qu'il leur portait. Edmée eût pu être autrefois cette jeune Adrienne insouciante et folâtre dont les destins propices s'étaient chargés ; Adrienne serait un jour cette noble et vaillante Edmée dont la jeunesse, après s'être amortie dans le sacrifice d'elle-même et dans le dévouement d'une affection unique, se manifestait enfin dans sa vitalité puissante et prête à tous les devoirs comme à toutes les joies de l'amour.

L'abbé Daltez, qui avait repris ses habitudes au château et qui venait souvent y faire l'après-midi ou le soir la partie de whist de la baronne de Sénevère, s'alarmait seul de ce qui se passait. Si Edmée et Victorien étaient encore inconscients du danger qu'ils couraient, l'abbé l'apercevait clairement. Tous deux s'aimaient déjà, d'ailleurs ils s'étaient aimés. L'attachement

exclusif, à demi romanesque d'Edmée pour sa sœur les avait séparés. L'exaltation de mademoiselle de Nerteuil et la défiance de soi qu'avait Victorien n'avaient pas permis qu'il en fût autrement. Il aurait fallu dès lors que la séparation fût complète et qu'ils vécussent loin l'un de l'autre. Tout au contraire, ils ne s'étaient pas quittés, et c'était, par une raillerie de leur destinée commune, Adrienne qui les réunissait. Elle ne leur serait point un obstacle, car, en son ignorance de la vie et de la passion, elle était à l'abri de la jalousie et des soupçons. Le respect qu'ils pourraient concevoir de son innocente candeur les arrêterait peut-être, mais c'était là un faible espoir. Les sentiments tumultueux de l'âme franchissent, une fois déchaînés, les barrières qu'ils se sont eux-mêmes posées. Il suffit d'un hasard qui les tente, d'une situation qui les surprend, de l'involontaire élan qu'ils ont pris. Tout

leur est séduction et péril, ils ont leur propre vertige et se précipitent à l'abîme plus encore qu'ils n'y glissent. L'abbé Daltez, très-inquiet, ne savait à quoi se résoudre. Il ne pouvait s'ouvrir à la baronne, qui, ne comprenant rien à ses craintes, l'eût traité de visionnaire et jeté les hauts cris. Il n'osait avertir le baron de Sénevère, car cet honnête homme ne croyait encore aimer que sa femme. Il n'y avait pas à troubler la sécurité d'Adrienne. Restait Edmée. Celle-là, s'il l'interrogeait, s'il la mettait sur la voie des sentiments qu'elle éprouvait, saurait bientôt à quoi s'en tenir; mais elle était ombrageuse et fière. Elle rejetterait l'avertissement et n'accepterait pas de conseils. Elle s'en remettrait à son orgueil du soin de garder son secret. Bien plus, assurée d'être seule à en souffrir, elle en voudrait goûter les voluptés amères. Autrefois déjà, quand elle lui avait annoncé comme la réussite de ses pro-

jets le mariage de Victorien et d'Adrienne, elle avait pu se douter à demi qu'elle s'était trompée. Elle ne s'était point soustraite pourtant à l'événement qu'elle avait provoqué. Elle avait vécu près des jeunes époux, pour eux et par eux. Il y avait en elle de la religieuse qui meurtrit sa chair en la revêtant d'un cilice, et pour qui la douleur, loin de la dompter, est une renaissante extase. Et en admettant qu'elle s'ignorât encore, quelle flamme allait-il allumer dans ses veines, de quel coup allait-il la frapper? Il le fallait néanmoins, car ces malheurs latents que l'abbé prévoyait, couvant longtemps sans que rien les décèle, éclatent ainsi que la foudre, et n'ont point de remède comme ils n'ont point eu d'avant-coureurs. Edmée était généreuse, il lui parlerait, la toucherait au cœur, et, s'il était trop tard pour qu'il la guérît, il lui donnerait du moins cette prudence forte dont une âme aussi bien trem-

pée que la sienne était capable, et qui suffit parfois à conjurer la destinée.

— Ma chère Edmée, lui dit-il le soir même, il y a bien longtemps que vous n'avez visité mon pauvre presbytère. Venez donc demain matin voir mes espaliers, qui penchent sous le poids des fruits mûrs.

— Oui, mon cher abbé, fit-elle avec distraction.

— C'est que j'ai aussi à causer avec vous, reprit-il.

Elle le regarda tout étonnée. Bien qu'elle sût que toutes ses paroles étaient sérieuses, elle ne semblait deviner en rien ce qu'il avait à lui dire. Cet étonnement sincère rassura l'abbé, qu'il fit presque rougir de ses appréhensions.

— Vous viendrez alors demain, répondit-il en insistant quelque peu.

— Non, pas demain, dit-elle, la baronne va passer quelques jours à Paris, et, pour ne la

quitter que le plus tard possible, nous l'accompagnons en voiture à quelques lieues d'ici, à la station où elle prendra le chemin de fer; mais après-demain soir, à la fin de votre dîner, je serai chez vous.

L'abbé Daltez s'en fut presque joyeux. Ainsi il pouvait s'être trompé, il n'y avait rien à craindre. Il n'interrogerait plus mademoiselle de Nerteuil qu'avec une extrême réserve et seulement pour se convaincre tout à fait de son erreur. C'était bien heureux qu'il en fût ainsi, car autrement l'absence de la baronne eût été pour lui une cause de plus d'inquiétude et de préoccupation.

Le lendemain, au moment où la chaleur devenait moins forte, madame de Sénevère, Edmée, Victorien et sa femme partirent en calèche. Le trajet se fit gaiement. Selon son habitude, Adrienne s'amusait des incidents de ce petit voyage, des villages qu'on traver-

sait, de la physionomie des passants. S'il se présentait une côte un peu rude, elle la gravissait à pied, entraînant avec elle Edmée ou Victorien, et, se piquant les doigts aux haies du chemin garnies de mûres sauvages, rapportait en riant à la baronne le butin qu'elle avait cueilli. Il faisait encore jour quand on arriva au chemin de fer, où l'on dîna sous la tonnelle d'une auberge aux environs de la gare. Puis madame de Sénevère monta en wagon, et après la passagère émotion de ces adieux, qui ne pouvaient avoir rien de pénible, Edmée, Adrienne et Victorien reprirent le chemin de Nerteuil. La nuit était tout à fait venue, et la calèche roulait à une allure douce et rapide. La soirée, à peine attiédie par une brise légère, était belle et calme. Le ciel, d'un bleu noir, se parsemait d'étoiles. Les senteurs des prairies ou des arbres se répandaient par bouffées dans l'air. De temps à autre, à l'approche

d'une ferme ou d'un village, on entendait de vagues rumeurs, puis le silence recommençait en rase campagne ou dans la profondeur des bois. Adrienne, un peu fatiguée, avait voulu dormir. Elle s'était étendue sur la banquette du devant de la calèche, s'y était accoté la tête à des coussins et roulée dans un grand châle. Edmée et Victorien, assis dans le fond, la regardaient. Ses yeux s'étaient fermés, sa respiration s'exhalait paisible et mesurée, et son visage semblait un peu pâle aux rayons de la lune. Elle avait l'air ainsi plus que jamais d'une enfant qui se confie à ceux qui la protégent et qui n'ont surtout à en attendre que l'amour qu'ils ont pour elle.

C'est à cela peut-être que songeait Victorien en contemplant sa jeune femme. Peut-être alors aussi songeait-il à cette autre femme qui était à ses côtés et qu'il eût pu épouser, si elle l'avait voulu. Elle avait bien changé

depuis quelque temps. Son charme n'était pas celui d'Adrienne, indécis et flottant, c'était une séduction toute féminine et toute vivante. Il la sentait près de lui, et, dans les mouvements de la voiture, son corps par moments s'appuyait au sien. Edmée, pour sa part, était alors plongée dans une rêverie vague et qui pourtant l'absorbait. Elle avait ramené et croisé un peu frileusement son châle sur sa poitrine, de sorte que ses épaules se dessinaient sous le léger tissu. Quoique sa tête fût inclinée, elle regardait fixement et distraitement devant elle. Une torpeur douce et mal définie l'envahissait. A coup sûr, elle se sentait heureuse, et néanmoins ne savait pas ce qui manquait à son bonheur. Sa pensée allait d'Adrienne à Victorien, de son passé, dont elle avait disposé de son plein gré, à son avenir, qui lui était inconnu et qui la troublait sans l'effrayer. Un moment, elle crut que Adrienne s'était réveil-

lée et se pencha vers elle. La jeune femme dormait. Edmée se contenta de l'envelopper plus étroitement des vêtements qui la préservaient du froid. Comme elle reprenait sa place, sa main rencontra sur le coussin la main de Victorien. Le mari d'Adrienne était d'ailleurs immobile. Sommeillait-il ? Elle n'eût pu le savoir tout d'abord. Il y eut chez tous deux un mouvement instinctif et lent qui joignit l'une à l'autre leurs mains, dont les doigts s'entrelacèrent. Ils en eurent un léger soubresaut, se regardèrent, ne se parlèrent pas. Ainsi ils étaient éveillés. Certes il n'y avait rien d'extraordinaire à ce qu'ils se prissent la main. Cela leur était arrivé bien des fois, mais jamais ainsi dans la nuit, dans le silence, en fraude, car leurs mains étaient cachées, et Adrienne, si elle n'eût point dormi, ne les eût pas vues. Victorien, à la hâte, se rejeta dans l'angle de la calèche et ferma les yeux. Il eût

craint, en les tenant ouverts, que le charme ne se fût rompu. Il était jusqu'au fond de son être remué de longs tressaillements. Une sensation toute-puissante, délicieuse et redoutable, terrassait Edmée, la rendait incapable de résistance. Que lui arrivait-il donc? Elle se le demandait en vain. Ses pensées confuses lui échappaient, se fondaient dans un bien-être languissant et profond qui la pénétrait. Edmée et Victorien restèrent ainsi tous deux pendant un temps qu'ils ne purent évaluer, mais qui leur parut à la fois une éternité et un éclair. Tout à coup la calèche franchit la grille de l'avenue, et ils virent le château devant eux. Ils virent aussi Adrienne, qui n'était plus couchée, qui était assise en face d'eux, et qui pour la seconde fois leur adressait la parole. Ils ne l'avaient pas entendue. Avait-elle donc pu les observer, ne soupçonnait-elle rien? Ils lui répondirent ensemble, et leurs doigts se desser-

rèrent. Victorien sauta en bas de la voiture et aida sa femme à descendre. Quant à Edmée, elle comprima de ses deux mains son cœur, qui battait à coups redoublés. — Ah ! murmura-t-elle, je sais maintenant pourquoi l'abbé voulait me parler.

Après une nuit qui fut pour elle sombre et agitée, elle avait pris son parti. Au déjeuner, elle se montra calme et enjouée. Victorien l'examinait vite et par instants. Adrienne ne semblait se douter de rien. Quand le repas fut fini, et qu'Adrienne se fut mise à courir par le jardin, Edmée s'approcha de son beau-frère : — Il faut que nous ayons une explication ensemble, lui dit-elle, venez.

Ils se donnèrent le bras et s'enfoncèrent dans le parc. Ils ne songeaient qu'à s'éloigner assez pour qu'on ne pût les voir. Au delà de l'étang, il y avait sous les arbres une grotte artificielle obscure et profonde. C'était

pendant la grande chaleur du jour une agréable retraite. Un ruisseau qui courait au-dessus, cessant subitement de trouver sa voie, tombait en nappe argentée au devant des roches et reprenait, entre deux rives creusées dans la pelouse, son cours vers l'étang. Il n'y avait de la sorte à la grotte qu'une entrée latérale qui la traversait. Edmée et Victorien y pénétrèrent et s'assirent sur un banc rustique.

— Mon ami, dit alors Edmée à Victorien, nous nous aimons.

— Oui, répondit-il à voix basse.

— Eh bien, notre devoir nous est tracé à tous les deux, il faut nous séparer. Ne laissez jamais deviner à Adrienne l'égarement qui nous a saisis pendant une heure. Moi, je partirai ce soir. Je trouverai un prétexte pour ne point revenir à Nerteuil, et nous nous reverrons cet hiver seulement quand cette séparation nous aura donné la force et l'oubli.

Voilà ce que j'ai voulu vous dire sans qu'on pût vous épier, pour que ce fût net et franc, et qu'en le disant nous n'eussions point à nous troubler devant personne. Maintenant partons d'ici, nous ne sommes plus l'un pour l'autre que ce que nous avons été toujours jusqu'à cette fatale soirée.

Quoiqu'elle eût parlé sans défaillance apparente, sa voix brève, un peu rapide, trahissait une émotion intérieure plus forte que sa volonté et qu'elle ne fût peut-être point parvenue à dissimuler plus longtemps.

Aussi quand elle eut fini, se leva-t-elle précipitamment et prit-elle avec une sorte de hâte le bras de Victorien. Mais celui-ci ne se résignait point à partir de la sorte. Les regrets amers, le chagrin, la déception soudaine, se partageaient son cœur. — Ah! Edmée, s'écria-t-il, pourquoi n'avez-vous pas voulu de moi, pourquoi vous ai-je cédé ? Comment

n'avons-nous pas compris que cet amour que vous repoussiez avait déjà jeté de profondes racines dans nos cœurs et s'y épanouirait en dépit de nous-mêmes? Que je fus insensé, et combien vous avez été cruelle !

— Hélas! répondit-elle, et ce fut à son tour de baisser la voix; hélas! je ne savais pas.

— Mais vous savez maintenant, reprit-il, et ce n'est pas seulement mon amour que vous chassez cette fois, c'est moi que vous fuyez, moi que vous laissez derrière vous aux prises avec les regrets de l'irréparable et n'ayant pas même la solitude où vous allez vivre et où l'on peut s'appartenir.

Il lui avait pris les mains, et, pour qu'elle l'entendît mieux, il l'attirait vers lui avec une sorte de violence.

Le trouble et la pitié gagnaient Edmée. Elle eût voulu partir, et ses pieds restaient fixés au sol. En frissonnant, mais sans se débattre, elle répétait :

— Il faut nous séparer, Victorien, il le faut.

— Eh bien, fit-il avec l'emportement sourd dont l'homme n'est plus le maître à l'heure où la passion bouleverse ses sens et son âme, donnez-m'en du moins la force, laissez-moi une seule fois dans ma vie vous serrer dans mes bras et sur mon cœur.

Edmée n'eut pas le temps de lui répondre. Adrienne, en courant, s'approchait de la grotte et, de sa voix enfantine, un peu inquiète, les appelait : « Edmée, Victorien! criait-elle, où êtes-vous? » Tous les deux pâlirent, Adrienne n'était plus qu'à quelques pas, déjà elle s'engageait dans le couloir de roches. Si elle les surprenait, l'audace et la voix leur manqueraient à la fois pour lui parler, ils étaient perdus. Au delà du banc près duquel ils étaient, il y avait au fond de la grotte une anfractuosité noire, presque semblable à la nuit. D'un commun élan, ils s'y cachèrent. Ils pouvaient es-

pérer qu'Adrienne passerait devant eux sans les voir. Victorien avait entouré de ses bras la taille d'Edmée pour la soutenir et pour aussi la protéger, comme si la frêle enfant qui s'avançait eût été un péril matériel et formidable. Edmée se raidissait à cette étreinte, les yeux agrandis par la terreur. Adrienne alors passa rapidement, jetant çà et là ses regards, puis elle disparut à l'autre extrémité de la grotte, où sa robe brilla un moment dans un flot de lumière. Elle les appelait encore, mais d'une voix différente, plus faible et presque douloureuse. Victorien n'y prit garde. Il allait se séparer d'Edmée, qu'il ne reverrait peut-être plus jamais, il l'avait encore dans ses bras, il se pencha vers elle, et appuya ses lèvres aux siennes; mais les lèvres d'Edmée restèrent à ce baiser insensibles et froides. La jeune fille, que la faiblesse et l'amour avaient presque vaincue tout à l'heure, venait d'avoir la vi-

sion de sa faute, et d'en ressentir l'inexorable horreur. Subitement rendue à son devoir et à elle-même, elle se dégagea par un brusque mouvement, et dit à Victorien avec une intonation à demi farouche :

— Voilà ce que vous vouliez, n'est-ce pas? Vous l'avez ; à présent laissez-moi.

Elle se dirigea vers la sortie de la grotte, Victorien la suivit. Ils étaient sur le seuil quand ils entendirent un cri d'épouvante et de détresse auquel d'autres cris effrayés répondirent. En même temps ils aperçurent de loin des jardiniers du parc et des serviteurs du château qui couraient vers les bords de l'étang.

IV

Ils y coururent aussi. Lorsqu'ils arrivèrent, on retirait des eaux Adrienne évanouie. Son corps rigide et glacé se dessinait sous ses vêtements, ses yeux étaient fermés, ses cheveux blonds dénoués retombaient derrière elle et touchaient le sol ; elle tenait dans sa main crispée une fleur à longue tige à laquelle elle avait peut-être essayé de se retenir. On parlait confusément de l'accident ; pour les uns, la jeune baronne de Sénevère avait couru à l'étang et s'y était jetée comme une trombe. Pour les autres, elle avait voulu passer sur une planche

posée en travers d'une petite excavation de la rive, y avait perdu l'équilibre et était tombée. Cela s'était fait si promptement qu'on ne savait point ce qui avait eu lieu. Elle était d'ailleurs si vive et si imprudente qu'elle n'avait peut-être pas distingué ce miroir vert de l'étang de la prairie qui le bordait. Edmée et Victorien s'adressèrent un seul regard où la terreur se mêlait à l'angoisse. Pour eux, Adrienne peut-être les avait devinés la veille, les avait vus dans la grotte aux bras l'un de l'autre, et avait voulu mourir.

On l'avait couchée, et elle donnait à peine quelques signes de vie. Le médecin, qu'on était en toute hâte allé chercher à la ville, ne put se prononcer. C'était un accident, disait-il, qui aurait des suites graves. Il fallait voir, et on ne pouvait qu'attendre. Jusqu'au moment où la maladie s'accuserait avec un caractère déterminé, la jeune femme vivrait d'une exis-

tence en quelque sorte suspendue et latente. Ce fut ainsi en effet. Les jours se succédèrent sans qu'Adrienne eût le délire ou reprît ses sens. Elle demeurait le plus souvent immobile, la paupière à demi close et le visage d'une blancheur de cire. Edmée et Victorien la veillaient tour à tour, échangeant quelques mots quand ils se relayaient au lit de la malade, évitant d'ailleurs de se trouver ensemble, se fuyant bien plutôt. L'abbé Daltez était venu et n'avait rien dit à Edmée. A quoi bon? Le malheur qu'il avait prévu ne l'avait-il pas devancé auprès d'elle? Il l'observait toutefois ainsi que Victorien. Jusqu'à quel point avaient-ils été coupables? L'avaient-ils même été? Hélas! il n'en pouvait douter à leur attitude et à leur contrainte. Puis son inquiétude et sa charité se reportaient sur Adrienne. C'est le secret qu'elle avait dû surprendre et pressentir qui l'avait précipitée au suicide, qui la tuait

lentement. De ses yeux sans lumière, elle ne voyait point l'abbé, ne voyait personne ; aucune parole ne sortait de ses lèvres, son âme était absente ou s'était repliée sur elle-même. Elle gardait pourtant sa beauté, plus transparente et plus décolorée chaque jour, mais délicate et radieuse. La mort touche doucement les jeunes gens de son aile. Elle ne les emporte pas brutalement dans son vol comme elle fait des vieillards auxquels elle imprime la flétrissure des ans et de la souffrance. Elle respecte, en la ravissant à la terre, cette œuvre de Dieu en laquelle éclataient hier encore toutes les fraîches harmonies de la nature. Adrienne n'avait point le triste et dernier combat du corps en révolte contre l'inexorable destin, elle s'en allait de ce monde et quittait la vie.

Un matin, elle fut si faible que tout espoir sembla perdu. L'abbé Daltez et le médecin étaient auprès d'elle. Edmée et Victorien, qui

l'avaient veillée chacun une moitié de la nuit, se rencontrèrent au jardin. Victorien, le premier, cherchant un peu de repos et de fraîcheur, s'y était assis sous un berceau de verdure. Edmée, sans savoir qu'il fût là, l'y rejoignit. Depuis longtemps ils ne se parlaient plus. Ils restèrent d'abord accablés en face l'un de l'autre, puis se regardèrent lentement. Ils pouvaient lire sur leurs traits le chagrin qui les avaient minés, le désespoir qui les avait étreints; mais à cause de cela ils se prenaient pour eux-mêmes d'indulgence et de pitié. La faute qu'ils avaient commise avait été si involontaire et si soudaine; elle s'était d'ailleurs arrêtée à ses premiers pas. Ne l'avaient-ils donc pas assez expiée et ne pouvaient-ils se la pardonner? Ils étaient las aussi de ce remords qui les avait hantés et qui n'avait point sa raison d'être. Qui leur attestait qu'Adrienne eût rien vu? Et si elle n'avait

rien vu, ayant résolu tous les deux de ne point être coupables, ils n'étaient plus coupables envers elle. Ce sophisme, que leur inspirait une trop longue souffrance hors de proportion avec le mal qu'ils avaient fait, rassurait leur conscience, attendrissait leur âme. Pour la première fois depuis tant de jours si lents à s'écouler, ils se sentaient rendus l'un à l'autre et en éprouvaient une émotion singulière.

— Victorien, fit Edmée, si la pauvre enfant vient à mourir, nous l'aurons bien soignée.

— Oui, dit-il avec effort.

— Voilà huit jours, reprit Edmée, qu'elle s'est endormie dans cette torpeur.

— Elle n'a ni pensée ni souvenir, dit Victorien.

— Je le crois comme vous, et je crois aussi que nous nous sommes alarmés trop tôt. Si cela n'était pas, nous serions vraiment trop

cruellement punis. C'est un accident qui a tout fait, mais il est venu à un tel moment qu'il nous a remplis d'épouvante.

— Vous avez raison, murmura-t-il, cela doit être ainsi. Pauvre Adrienne!

— Pauvre Adrienne! répéta Edmée.

Son regard, vaguement perdu, sembla plonger dans le passé, y évoquer le fantôme de sa sœur; mais ce ne fut point sans doute l'enfant aimé de sa jeunesse qui lui apparut, car les larmes eussent coulé de ses yeux, tandis qu'ils étaient secs et grands ouverts. Non, et quoi qu'elle fît, c'était, sous les charmilles du parc, Victorien et elle-même qu'elle apercevait, se promenant appuyés l'un à l'autre en ces jours déjà lointains où il lui parlait de son amour qu'elle avait repoussé, à cette heure, si proche d'eux, où ils étaient déjà coupables de l'égarement de la veille, où ils allaient le devenir davantage encore. Ce qui la maîtrisait, c'était

l'horrible égoïsme de sa passion qui se réveillait en elle. Quand Adrienne ne serait plus là, elle pourrait devenir la femme de Victorien. Cette espérance, en la fascinant et en la terrifiant, lui donnait l'impassible immobilité d'une statue.

— Si Adrienne mourait, fit encore Victorien, il nous resterait notre mutuelle affection.

Quoiqu'il parlât un peu au hasard, dans le vide, pour tromper sa douleur et celle d'Edmée, peut-être aussi les mouvements de son cœur, Edmée tressaillit en l'entendant. Cela répondait si bien à ce qu'elle se disait tout bas! En la voyant tressaillir, Victorien rougit. Il eut la révélation nette et sinistre de ce qui se passait en lui. Il se leva ainsi qu'Edmée. Bien qu'ils ne se fussent fait aucun aveu, ils avaient honte d'eux-mêmes, et se tenaient silencieux et les yeux baissés au seuil de cet asile qui les avait réunis et qu'ils allaient quitter, comme au seuil

d'une existence nouvelle qui leur eût découvert ses horizons profonds et redoutables.

Ils virent alors le médecin, qui descendait le perron et qui précipitamment s'avançait vers eux. Ils marchèrent à lui de leur côté. Qu'allait-il leur annoncer, sinon l'approche des derniers instants d'Adrienne? Le coup qu'ils prévoyaient tout à l'heure maintenant les glaçait d'effroi. Cependant le médecin ne semblait point apporter une mauvaise nouvelle. Il était plutôt impatient et joyeux. — La fièvre cérébrale vient enfin de se déclarer, leur dit-il dès qu'il fut assez près d'eux pour se faire entendre. — Eh bien? firent-ils à la fois. — Eh bien, ce peut être le salut de la baronne. Voilà enfin la maladie qui éclate. Elle avait bien longuement couvé, elle aurait miné sourdement, épuisé la malade à ce point de rendre toute réaction impossible. Heureusement nos vingt ans ont résisté. Voilà le combat qui commence,

et, dès qu'il y a combat, il peut y avoir victoire. Venez, vous allez voir le changement qui s'est déjà fait en elle.

Edmée et Victorien suivirent le médecin. Adrienne, qui ressentait les premières atteintes de la fièvre, s'agitait sur sa couche, où elle était restée si longtemps immobile. Ses membres avaient perdu leur raideur, la pâleur de son visage avait fait place à une coloration d'un rose vif, ses yeux, bien qu'égarés, étaient brillants. Un instant auparavant, Victorien et Edmée avaient cru qu'Adrienne était morte, et ils la retrouvaient vivante. Elle sortait de cette tombe qu'ils avaient entrevue pour elle. Ce fut pour eux comme un arrêt céleste, intervenant à l'heure où ils avaient défailli lâchement, moins pour les châtier que pour les retremper, par une espérance noble et digne d'eux, d'abnégation et de courage. Des âmes telles que les leurs s'immolent vite et d'elles-mêmes sur

l'autel du sacrifice. Ils n'échangèrent qu'un seul regard de vaillance et d'adieux, et tout disparut pour eux des visions indécises et funestes qui les avaient tentés. Ils allaient lutter de nouveau pour sauver leur sœur et leur amie.

Le médecin les mettait au courant de la situation d'Adrienne.

— Il faut la veiller et l'observer avec le plus grand soin, leur disait-il. Le délire ne tardera pas à venir. Elle parlera. Il faudra recueillir ses paroles et me les répéter. J'en tirerai de précieux indices. La fièvre, en ses discours incohérents, dans les images qu'elle évoque, est la révélatrice vraie des maux de l'âme et du corps. La science l'explique et en fait son profit; à bientôt et bon espoir!

Il salua respectueusement Edmée et serra la main de Victorien. Pendant la journée, quelques mots seulement qu'Edmée et Victorien purent à peine saisir s'échappèrent des

lèvres d'Adrienne; mais à de légers soubresauts qui l'agitaient, à la coloration plus vive de son visage, on devinait l'approche de l'accès. Il vint le soir. La parole de la jeune femme se fit nette et vibrante, et, quoique par heurts et par saccades, avec des alternatives de stridences et d'attendrissements, livra tous les secrets que la léthargie avaient gardés. Adrienne avait vu Edmée et Victorien se donner la main dans la voiture, et ses traits, tandis qu'elle le disait, exprimaient une surprise effrayée et naïve. Elle avait feint de dormir pour les mieux observer et le disait avec ces notes brisées dans la voix qui sont pareilles à des sanglots. Le lendemain elle les avait surpris dans la grotte, les avait vus pressés l'un contre l'autre, mais n'avait pas voulu les voir et s'était enfuie. En son rêve éveillé, elle avait la physionomie, le geste, l'accent de la femme qui s'est sentie frappée au cœur et qui, désespérant des autres

et d'elle-même, a aussi désespéré de la vie. Toute mourante qu'elle fût dans son lit, il semblait, tant le désordre était dans ses yeux et sur sa bouche, qu'on la vît courir à l'étang et s'y précipiter en levant les bras et en poussant un cri. Et de fait elle levait les bras et poussait ce cri. Puis, tout étant consommé, ayant trouvé le repos de cette eau qui l'avait engloutie et abordant la nuit calme et sombre de la mort, elle s'affaissait sur ses oreillers et murmurait de sa voix naturelle, enfantine et douce : « Les ingrats, les méchants, comme ils m'ont trompée ! Je les aimais bien pourtant. »

Ainsi elle savait tout. Edmée et Victorien, qui l'avaient écoutée, haletants et la sueur au front, murmurèrent à leur tour : « Ah ! la pauvre enfant ! » Ils étaient remués jusqu'aux entrailles de pitié, de remords et d'effroi. Que deviendraient-ils si ses paroles arrivaient à d'autres oreilles que les leurs ? Ils n'osaient le

prévoir et n'imaginaient autre chose que de courber la tête sous la honte qui les accablerait. Heureusement pour eux, le médecin ne revint qu'après la crise. Ils ne lui répétèrent d'une façon évasive qu'une partie de ce qu'ils avaient entendu. Adrienne avait eu peur en traversant la grotte où elle les avait aperçus dans l'ombre, à l'improviste et sans les reconnaître. Puis, dans l'emportement irréfléchi de sa fuite, elle avait couru jusqu'à l'étang. Le médecin ne leur prêta pas grande attention, tout occupé qu'il était des symptômes favorables qui se manifestaient chez la malade. Elle dormait paisiblement, les membres détendus, avec une respiration égale. — Tout va mieux que je ne l'espérais, leur dit-il. Il y aura encore quelques accès de fièvre, mais, s'ils diminuent progressivement d'intensité, elle sera sauvée. Je commence à croire que nous n'aurons eu affaire qu'à une fausse fièvre cérébrale. Allons,

il n'y aura eu en tout cela qu'un bain froid malencontreux, très-malencontreux. — Il était tout heureux de ce qu'il disait. Edmée et Victorien lui souriaient, mais ils avaient le cœur serré dans un étau et se sentaient gagner par les larmes. N'était-ce pas eux qui avaient manqué tuer Adrienne !

Il y eut d'autres crises en effet, mais moins effrayantes pour les deux coupables. Adrienne n'eut plus que des réminiscences distinctes et réfléchies de ce qui s'était passé, mais murmurées à voix basse et sans la mimique qui leur rendait leur vivante expression. Edmée et Victorien, qu'elles faisaient cependant trembler et qui s'efforçaient de les dérober au docteur, trouvèrent d'ailleurs un aide dans l'abbé Daltez. Quoiqu'il ne leur eût pas demandé de confidences, il avait tout deviné, ne leur faisait point de reproches, les encourageait au contraire de son affection forte et de son silence. Il les voyait

dans le droit chemin et n'avait plus à les y conduire. C'était lui qui les avertissait de l'arrivée du médecin et qui le gardait souvent avec lui lorsqu'il eût été dangereux pour eux qu'il entrât chez la malade. Tout au plus s'attristait-il d'une pitié émue quand il regardait la jeune baronne de Sénevère. C'est qu'il songeait au moment où elle recouvrerait la raison et où elle aurait, non plus l'ignorante sensation, mais le sentiment réel du désastre où son bonheur s'était perdu.

Ce moment vint. Un matin, après une nuit tranquille, Adrienne, en se réveillant, promena ses yeux avec étonnement autour d'elle. Tout d'abord elle sembla sortir d'un long sommeil dont elle ne se rendait pas compte ; puis son regard s'éclaira par degrés d'intelligence et de souvenirs. Elle avait sa sœur et son mari devant elle. Lorsqu'elle se fut souvenue, ses yeux s'agrandirent, son visage se contracta, elle éten-



dit les bras comme pour se protéger elle-même et se rejeta en arrière. Elle avait horreur de ceux qui étaient là, elle en avait peur aussi. Edmée et Victorien, d'un même mouvement, s'étaient agenouillés au pied de son lit. Elle ne les vit peut-être pas ainsi, car elle avait abaissé ses paupières et, tout de son long étendue, avec un imperceptible frisson, les mains jointes sur sa poitrine, demeurait immobile. Elle fut longtemps de la sorte. Que se passa-t-il en elle? Quelle prière adressa-t-elle à Dieu, si elle pria? Quelle fut sa résolution, si elle ne prit conseil que de sa souffrance? Inclina-t-elle vers le pardon ou se fit-elle implacable? Ses traits se calmèrent, devinrent presque impassibles, elle rouvrit enfin ses yeux, dont l'expression resta indécise, et elle eut sur les lèvres un vague sourire.

— J'ai donc été bien malade? dit-elle seulement.

Elle paraissait vouloir tout ignorer. Edmée et Victorien le comprirent ainsi, lui parlèrent

de sa maladie, des soins que le médecin et l'abbé Daltez lui avaient donnés. « Ce bon abbé ! dit-elle encore. » Ils ne parlèrent point d'eux-mêmes, et elle ne les interrogea point à ce sujet, ne leur fit aucun remercîment, aucune caresse. Ils se hasardèrent à lui prendre les mains, elle les leur laissa sans la plus légère pression qui pût leur être un signe de sympathie, un encouragement à l'espérance. Elle ne se rappelait de parti pris ni qu'ils l'avaient aimée, ni qu'ils l'avaient offensée. Ils étaient devenus des étrangers pour elle.

La convalescence fut rapide. La jeunesse triomphait du mal passager dont le corps avait souffert. Adrienne reprenait ses forces, mais elle restait d'une pâleur mate, et au lieu des rayons de tendresse et de gaieté qu'ils versaient autrefois, ses yeux n'avaient plus qu'un éclair dur ou qu'une expression morne. C'est que le bonheur et l'insouciance n'animaient plus son

regard, ne coloraient plus ses joues. Il n'y avait plus rien en elle de la jeune fille et presque de l'enfant. Elle était tout à coup devenue femme : ses mouvements étaient nets et précis, subitement vieillis pour ainsi dire si on les comparait à ce qu'ils étaient autrefois. Elle avait aussi un singulier empire sur elle-même, la parole mesurée, une obstination douce. Ainsi transformée, elle ressemblait à Edmée. Victorien s'en apercevait avec un secret effroi. N'était-ce point là une des formes du châtiment qu'il avait encouru ? Le malheur s'était chargé de cette ressemblance, qu'il avait pressentie en ses rêves d'espoir, qu'il attendait alors de la fuite heureuse du temps ; mais c'était une Edmée implacable en sa tristesse comme la véritable Edmée était pour lui un remords muet et vivant. En effet, la grande mademoiselle de Nerteuil s'était faite à jamais silencieuse et ne se trahissait parfois à Victorien

que par un éclat de douleur aussitôt réprimé. Tous deux se désespéraient et ne se confiaient rien de leur désespoir, qui n'avait pas de remède. L'aveu même de leur faute, qui les eût soulagés peut-être, s'ils l'eussent fait à Adrienne, ne les eût point sauvés, car la jeune femme eût feint de s'en étonner ou n'aurait pas cru à leur repentir. Il n'aurait que plus cruellement défini une situation sans issue. Ils se taisaient donc et en souffraient davantage. Cependant l'abbé Daltez, qui venait souvent, se montrait indulgent et affectueux pour eux. Bien qu'il ne leur dît rien de ses tentatives ou de ses projets, il paraissait les exhorter de son fin et bienveillant sourire au courage et à la patience. C'est qu'il s'efforçait de gagner la confiance de la jeune baronne de Sénevère et qu'il y parvenait. Il était souvent seul avec elle, et elle le regardait déjà comme un consolateur et comme un ami. Adrienne songeait, toute meurtrie

qu'elle était, à chercher un refuge dans la religion ; mais ce prêtre, profond et spirituel, ne se prêtait qu'en apparence à un tel dessein. Il guidait Adrienne aux luttes nobles et fécondes de la vie bien plus qu'à la résignation et au sacrifice. Il éclairait sa jeune âme, que le chagrin avait préparée à cette initiation sur ses droits et sur ses devoirs. N'avait-elle pas jusqu'à un certain point failli à ces derniers ? N'avait-elle pas prolongé, à son égoïste profit et en fin de compte à son détriment réel, cette gracieuse faiblesse de l'enfance que ne doit plus exploiter la femme quand elle est sûre de sa jeunesse, de sa beauté, de l'amour qu'elle inspire ? Il n'était point son confesseur, car elle ne lui avait avoué en aucune défaillance de caractère le secret qui la minait, mais il était tacitement son confident. Il l'attendrissait et la raffermissait tout à la fois. Puis, en dépit de tout, la jeunesse d'Adrienne combat-

tait pour lui. Avec l'abbé seul, elle avait de soudaines reprises de vie et de bonheur. Elle se souvenait de ses premières joies de fiancée et d'épouse. Elle se les était ravies et les regrettait. Tout l'y conviait, la santé qui renaissait en elle, la splendeur de l'été, le soleil et les fleurs, qui avaient l'éclat d'autrefois. Ceux qu'elle fuyait l'avaient-ils donc mortellement et à tout jamais offensée? Elle ne le savait pas en somme, et cela pouvait ne pas être. Elle les voyait si désolés et si tristes, ne pouvait-elle être heureuse encore? Elle avait alors d'aimables et promptes rougeurs, puis le doute, la crainte et le découragement la ressaisissaient. Elle se cachait le visage dans ses mains et se prenait à pleurer. L'abbé souriait. Il sentait que la guérison était proche et qu'un moment d'émotion vive suffirait à la provoquer.

De son côté, afin d'amener le complet réta-

blissement de madame de Sénevère, le médecin conseillait au baron de la faire voyager. Le changement de lieux, un autre climat, des spectacles divers, feraient disparaître les dernières traces de la maladie. Cette question s'agita bientôt. Tout le monde s'y montrait favorable ; Adrienne seule, quand on lui en parlait, demeurait contrainte et alléguait sa faiblesse, qui n'existait plus, et son besoin de repos. Victorien voulut vaincre sa résistance. Une après-midi qu'il était auprès d'elle au jardin avec Edmée, il aborda résolûment ce projet de voyage. Edmée s'étant éloignée de quelques pas, il s'enhardit à témoigner à Adrienne tout le désir qu'il avait de la voir céder à sa prière. Ce serait une étroite intimité qui les unirait, ils partageraient les mêmes impressions, et par ce nouvel avenir qui leur serait commun, remonteraient à ce premier bonheur de leur passé qui avait été

sans mélange et sans nuages. Il n'osait lui dire quelle était son ardeur à la reconquérir et à l'aimer, mais il parlait avec une chaleur vraie, un trouble croissant. — Ne me refusez pas, lui dit-il enfin, nous partirons, n'est-ce pas?

Adrienne l'avait écouté sans l'interrompre, s'efforçant de dominer l'émotion qui l'oppressait. Alors, sans désigner Edmée autrement que du regard, elle répondit en étouffant l'éclat de sa voix, avec l'amertume du chagrin et de la jalousie :

— Avec vous deux encore! — Et elle répéta toute vibrante de colère et de révolte : — Avec vous deux toujours!

Quoiqu'elle eût parlé bas, Edmée l'avait entendue. Elle devint toute pâle, et pour ne pas tomber s'appuya à un arbre. Cela ne dura qu'une seconde. Elle se redressa et gagna d'un pas rapide et furtif le détour d'une allée. Adrienne et Victorien ne la virent plus.

— Non, fit Victorien qui avait aussi légèrement pâli, nous ne partirons pas tous les trois : votre sœur reste à Nerteuil.

— Ah! s'écria la jeune femme avec une expression involontaire de surprise et de joie.

— Elle vous l'eût dit elle-même, si elle eût encore été là.

Il parut la chercher des yeux et peut-être la chercha-t-il réellement pour s'assurer qu'elle était bien partie.

— Non, Adrienne, reprit-il, nous nous en irons tous les deux, je serai seule avec vous.

Il la regardait et la voyait toute tremblante.

— Avec toi, fit-il par un mouvement dont il ne fut pas le maître et en la serrant dans ses bras.

— Oui, avec toi, murmura-t-elle à son tour en se laissant aller à l'étreinte de son mari.

Peu de temps après, ils partirent pour l'Italie. Pendant les quelques jours qui précédèrent leur départ, Edmée, sans efforts apparents, sut

être pour sa sœur et pour Victorien d'une affection toujours égale. Adrienne lui témoigna une sympathie pareille ; mais il y avait entre elles un abîme. Elles le savaient et se hâtaient à cette séparation qu'elles désiraient toutes deux. Dans les rares instants où il arrivait à Edmée de ne point s'observer, l'expression de ses traits revêtait une sorte de joie extatique et douloureuse. On eût dit qu'elle marchait à un sacrifice autrement complet que celui qu'elle paraissait accomplir. Victorien l'ayant surprise ainsi une fois, elle avait posé un doigt sur ses lèvres. Au départ, après avoir eu la force d'embrasser tranquillement Adrienne, elle avait tendu la main à Victorien et avait pu la lui serrer en lui disant à demi-voix :

— Moi, je remercierai Dieu tous les jours de nous avoir sauvés.

L'intimité du voyage, les distractions que leur apportèrent le chan eant spectacle des

villes et les merveilles de la nature et des arts, leur jeunesse enfin et l'heureux oubli dont l'existence est faite, rendirent bientôt Adrienne et Victorien l'une à l'autre. En aucune circonstance, ils n'avaient fait allusion à leur désunion passagère, et ils pouvaient croire qu'ils n'avaient jamais cessé de s'aimer. Le souvenir même d'Edmée, lorsqu'elle leur écrivait, n'avait rien qui les troublât. Les lettres de mademoiselle de Nerteuil étaient d'une allure franche, d'une simplicité calme. Toutefois, quand ils virent approcher le moment du retour, la pensée d'Edmée les tourmenta. Victorien s'effrayait de la revoir, Adrienne redoutait un danger nouveau. Comme ils allaient quitter l'Italie, ils reçurent une dernière lettre, non point d'Edmée, mais de l'abbé Daltez. Cette lettre, qui ne contenait d'abord que des détails sans importance, se terminait ainsi : « Notre chère Edmée veut entrer en

religion. Je n'ai pas lutté contre sa résolution. Je l'aurais d'ailleurs inutilement essayé. Son âme est de celles qui ne trouvent pas leur bonheur sur cette terre; elles appartiennent par l'enthousiasme du renoncement et de la foi à celui qui est là-haut et qui seul peut les remplir et les sauver. Votre sœur, qui me charge de ses adieux pour vous, est depuis hier au couvent de ***, où elle fait son noviciat. »

Ils ne s'attendaient pas à une semblable nouvelle. Victorien laissa la lettre s'échapper de ses mains; les yeux d'Adrienne se remplirent de larmes.

— Ah! pauvre Edmée! s'écria-t-elle.

— Oui, en effet, pauvre Edmée! fit à son tour Victorien.

Ils demeurèrent silencieux; puis doucement Victorien attira sa femme sur son cœur et l'y garda longtemps.

— C'est à moi qu'elle se sacrifie encore, dit enfin Adrienne. Elle t'aurait aimé autrefois, elle eût été heureuse avec toi, elle t'aimait.

— C'était une noble fille, répondit Victorien avec émotion, mais sans faiblesse; oui, c'était une noble fille dont j'ai un moment partagé le vertige, ainsi que j'ai partagé sa première et cruelle expiation. Elle est morte maintenant à ce monde en nous rachetant tous les trois. Ne songeons plus à elle, Adrienne, que pour la pleurer.

— Hélas! fit-elle en se serrant plus étroitement contre son mari.

— Notre affection et ton bonheur, reprit-il devaient peut-être pour qu'ils fussent assurés à tout jamais, s'éprouver à ces souffrances, — il fit une pause, — à ce dénoûment.

Ce fut le dernier mot qu'ils échangèrent. Victorien se leva, embrassa sa femme au front lui serra la main et sortit. Il allait pour sa

part chercher dans la solitude le calme et la force dont il avait besoin.

Plus tard et à diverses reprises, quand ils furent de retour en France, M. et madame de Sénevère essayèrent de revoir Edmée. Ce fut en vain. Mademoiselle de Nerteuil n'appartenait plus qu'à Dieu.

LE CHATIMENT

I

Madame Destrade s'était mariée à vingt ans. Elle était alors une élégante et charmante fille que l'on citait pour sa beauté. Son mari, qui avait dix années de plus qu'elle, était un fort galant homme avec de sérieuses et solides qualités. Elle avait eu pour lui un amour vif et ingénu, tel que les jeunes filles peuvent le concevoir et le ressentir. Elle passait pour très-heureuse et n'y contredisait pas. Une belle fortune, les distractions du monde, une coquetterie enjouée et douce qui lui attirait, dans une

égale proportion, les hommages et les respects, lui faisaient la vie aimable et facile. M. Destrade de son côté n'imaginait point de meilleure destinée que la sienne. Ils avaient une fille qu'ils chérissaient, qui leur était l'un pour l'autre un lien de reconnaissante affection, et qui promettait d'être aussi jolie que l'était sa mère. Il leur eût été difficile de rêver un bonheur plus complet, plus soutenu et plus souriant. Aussi le temps s'enfuyait-il pour eux sans qu'ils eussent, de leurs souhaits et de leurs vœux, à le hâter ou à le retenir.

Cependant, quand elle eut trente ans, madame Destrade s'ennuya. Elle aimait toujours son mari, mais il ne lui suffisait plus. Il lui représentait, sans qu'elle osât se l'avouer, l'immuable sérénité conjugale. D'ailleurs elle le trouvait changé. Comme il arrivait à l'âge qui n'est plus celui de la fantaisie, il s'était quelque peu crûment habitué à la félicité dont

il jouissait. Il ne doutait nullement de sa femme et la croyait dévouée tout entière à la maternité, qui empiète, sans que le mari s'en plaigne trop, sur l'amour qu'on a eu jusque-là pour lui. M. Destrade avait l'égoïsme de ses aises, la tranquillité de son affection, les plaisirs un peu moins féminins de sa maturité; il commençait à aimer le whist, la table et la société des hommes. La vie de famille ne cessait point pour lui, et surtout dans sa pensée, d'être le paradis terrestre; mais, s'il rentrait toujours avec joie dans cet Éden, il en sortait aussi quelquefois volontiers.

L'ennui, chez la femme en pleine jeunesse, est un sentiment très-complexe. C'est en quelque sorte le désenchantement momentané de la vie avec le regret, paisible toutefois, d'un bonheur qu'elle a amplement goûté et qu'elle ne saurait guère ressaisir. Et de fait, elle ne s'y acharne point; elle se demande

bien plutôt d'où lui viennent ces impatiences de cœur ou de sens qu'elle n'avait point connues, et qui, s'éveillant pour la première fois en elle, la troublent profondément. Il y a pour elle dans ces étonnements de tout son être le vieil et tout-puissant attrait du fruit défendu. Elle s'aperçoit qu'un bonheur indécis a véritablement endormi, presque engourdi sa jeunesse. Aurait-elle sans cela ces mouvements tumultueux de l'âme, l'ardeur de vivre et comme le dépit de son inutile beauté? car elle se dit qu'elle est belle, et qu'elle ne l'est plus que pour elle. De là, pour une femme, il n'y a pas loin à conclure qu'elle a le droit de disposer de cette beauté. Elle ne se dit point cela hardiment, mais elle se voit presque toujours seule, sinon dédaignée, au moins négligée. Elle s'en irrite et s'en attriste. Chose singulière, en même temps elle reconnaît qu'on l'a aimée plus qu'elle n'a aimé. Ce n'est plus cela qu'elle rêverait maintenant;

il lui faudrait une expansion d'elle-même plus complète et plus radieuse, fût-elle faite de sacrifice et de dévouement. Il lui semble aussi qu'elle doit se hâter, car à certains signes, mal définis encore, elle pressent l'imperceptible déclin de cette jeunesse et de cette beauté qui lui seront une arme de triomphe et de tendresse, et dont elle n'a point encore usé ainsi qu'elle l'eût voulu.

Ce fut alors que madame Destrade jeta les yeux autour d'elle avec un désœuvrement inquiet et curieux. Découvrirait-elle, ne fût-ce que pour donner raison à sa recherche de l'idéal, un homme qui justifiât l'idée nouvelle qu'elle s'était formée d'une passion vraie et partagée? Elle rencontra bientôt M. Edmond Larcey. Il était à peu près de son âge, et elle se souvint qu'il lui avait rendu parfois les soins les plus respectueux et les plus timides. Elle se rappela également, non sans surprise, qu'elle n'avait

jamais songé à lui ; mais cette fois, et tout d'un coup, elle se sentit prête à l'aimer. Ce fut pour elle une sensation terrifiante et pleine de charme. Si loin, si sincèrement qu'elle descendît dans ses impressions de jeune femme, elle n'avait jamais rien éprouvé de pareil. Edmond avait une expression de visage intelligente et résolue, un regard tendre et rêveur, une grande séduction de ton et de manières. Son esprit était plus sérieux que vif, sa chaleur d'âme plus concentrée que rayonnante. On devinait en lui un de ces hommes qui ont en amour l'enthousiasme de la foi et le dévouement simple et sans limites. Madame Destrade ne fut pas longtemps à le juger tel. Quant à croire qu'elle pût être aimée de lui, elle n'en avait pas douté un seul instant.

Leur liaison fut toute de mystère et de bonheur. Cela tint à des débuts qui leur firent une absolue nécessité du plus grand secret

et de la plus excessive prudence. M. Destrade, dès les premiers jours, avait conçu quelques soupçons très-légers. Un regard échangé entre sa femme et M. Larcey lui avait suffi. C'en fut assez pour qu'aucune relation ne s'établît jamais entre Edmond et M. Destrade, qui n'aperçut plus M. Larcey et put ignorer jusqu'à son existence. Il n'y eut ainsi ni hypocrisie des deux amants ni duperie du mari. Ces amours n'eurent rien de banal ni d'amoindrissant; elles se dérobèrent au monde, qui n'eut même point à passer à côté d'elles sans les voir. Edmond et madame Destrade ne se connaissaient point, ne se saluaient, ni ne se parlaient. De rares entrevues les réunissaient l'un à l'autre. Ils y goûtaient des émotions toujours neuves que doublaient l'attente et le désir. Ce second amour, le seul peut-être qui soit vrai dans la vie des femmes, absorbait le cœur et la pensée de madame Destrade. A

chaque moment, elle songeait à Edmond et se faisait belle pour lui. Sans coquetterie aucune pour tout autre que lui, elle était cependant coquette et s'exerçait ainsi à lui plaire. On pressentait en elle la femme heureuse sous la femme aimable. Elle ne se plaignait plus de sa solitude, elle la désirait au contraire. N'en remplissait-elle pas les heures en écrivant à son ami? Dans le trouble qui guidait sa main, les idées se faisaient sensibles, s'accusaient en manifestations de plaisir ou de regrets. Le jour venu, elle se glissait au rendez-vous, craintive et frissonnant de joie. Ces courts instants, avant qu'elle ne les abordât, lui apparaissaient comme une éternité; lorsqu'ils avaient fui, elle n'était pas bien sûre qu'ils lui eussent appartenu. Quant à Edmond, il était sans réserve à madame Destrade. Elle s'était emparée de lui par la poésie et par la réalité. Il ne la voyait d'ail-

leurs que toute parée pour ces fêtes intimes, l'éclair dans les yeux et le sourire aux lèvres. Puis son cœur n'était point de ceux qui se reprennent après s'être donnés. Il n'eût point admis d'autre voie que celle où il marchait, jalonnée sans fin des éblouissantes clartés de l'amour, ni d'autre bonheur que celui qui lui était échu.

Edmond et madame Destrade avaient fini par envisager leur situation comme toute naturelle. Les années s'écoulaient, et ils s'étaient familiarisés avec le danger, ou plutôt, le danger ne s'étant jamais présenté, ils n'y croyaient plus. La longue impunité supprime les remords des coupables. Leurs réunions furtives s'accomplissaient à des intervalles déterminés, de la façon la plus régulière. Tout y était prévu et concerté. Pendant l'hiver, ils couraient de moindres risques, l'asile où ils s'abritaient ne pouvant être découvert que par le plus

grand des hasards; mais M. et madame Destrade passaient la belle saison à la campagne, et c'est là que les amants n'avaient pris que par degrés une insouciante audace. Ils avaient longtemps hésité à s'y voir, s'y étaient enhardis par le chagrin qu'ils éprouvaient d'être séparés, et s'étaient habitués à braver un péril véritable. Ils profitaient des absences que faisait M. Destrade. Edmond passait avec son amie quelques heures des belles nuits de l'été, puis repartait comme il était arrivé, protégé par l'obscurité, sans que personne eût pu s'apercevoir de sa présence. Madame Destrade avait pris en ces aventures une décision prompte, un sang-froid complet. Tout au plus se disait-elle parfois que c'était sa vie et celle d'Edmond qu'elle jouait ainsi, mais qu'elle ne les jouait qu'à coup sûr. M. Destrade ne se doutait absolument de rien. Il avait la sécurité de l'affection très-réelle qu'il portait à sa femme

et que celle-lui lui rendait. Elle ne s'imaginait plus en effet tromper son mari, qui était devenu pour elle, et aussi exclusivement qu'il lui avait été possible, un ami de tous les jours. Comme autrefois, ils avaient leur enfant à aimer et à élever. Cette enfant avait grandi et devenait une belle jeune fille qui était leur joie et leur orgueil. Madame Destrade, secrètement heureuse pour son propre compte, n'était point jalouse de Juliette. Bien loin de là, elle avait pour elle une admiration tendre, une sollicitude moins maternelle qu'amicale; leurs deux beautés, l'une épanouie l'autre en sa fleur, loin de se nuire, se complétaient. Juliette ressemblait à madame Destrade. C'étaient les mêmes yeux passionnés et profonds, le même sourire spirituel et gai, la même énergie de cœur et d'intelligence. Elles se comprenaient vite, vivaient dans une intimité constante, subissaient les mêmes impressions.

— Nous sommes les deux sœurs, disait parfois Juliette à sa mère ; mais, si je suis la plus jeune, tu es la plus jolie.

Juliette venait d'avoir dix-huit ans, et il était question de la marier. Elle avait vu dans le monde, pendant l'hiver, un jeune homme qui lui avait plu. Cyprien Desorge était un brillant officier de cavalerie, plein de hardiesse et de franchise. Il avait aussi les traits réguliers, le regard vif et de fines moustaches. On l'avait bientôt admis à faire sa cour. Il passait à la campagne, où l'on se trouvait alors, la journée du dimanche. Quelquefois aussi, dans la semaine, quand son service le laissait libre, il arrivait à franc étrier. On fêtait le cavalier, on caressait le cheval. Cet amour naissant avait de juvéniles et vivantes allures qui seyaient à Cyprien, qui ravissaient Juliette. Elle devenait cependant timide et rêveuse lorsqu'elle se promenait le

soir au bras de son fiancé dans les allées du parc. Elle l'écoutait, rougissante et confuse. Ils avaient pour confidents, en cette belle saison, le soleil qui se couchait dans les nuages de pourpre, les derniers chants des oiseaux, l'ombre frémissante du bois. Leur attachement se développait d'ailleurs sans inquiétude et sans entraves, car il était innocent et loyal. Ils s'appartenaient par le cœur, par l'espérance, par la joie qu'ils répandaient autour d'eux. M. Destrade hâtait leur union. Il croyait tout à fait au bonheur dans le mariage, et madame Destrade, qui ne pouvait se défendre d'une certaine mélancolie, espérait cependant que ces enfants sauraient se contenter du sort qui leur était réservé.

Un soir, elle était seule avec sa fille; M. Destrade était parti pour Paris et ne devait revenir que le lendemain. Juliette parlait à sa mère de ses projets d'avenir, du caractère de Cyprien,

des chances qu'elle avait de le garder tout à elle. Un peu défiante d'elle-même, craintive de ce bonheur venu si vite, elle interrogeait madame Destrade et lui demandait à la fois des encouragements et des conseils. Juliette voulait entrer dans la vie, forte non-seulement de sa vaillance et de sa bonne volonté, mais aussi de l'expérience que sa mère avait acquise. L'existence, selon elle, n'était pas uniquement semblable à une belle fleur qui s'entr'ouvre et boit les rayons du soleil ; elle devait avoir ses orages, ses combats et ses chagrins. La jeune fille regardait doucement madame Destrade et semblait vouloir lire sur ses traits les secrets de la lutte et du triomphe. Bien qu'elle n'osât le lui dire, elle avait vécu avec elle dans une trop grande intimité de tendresse et de sentiments pour n'avoir pas surpris chez cette femme, parfois indécise et troublée, de soudaines tristesses, de lents rassérénements.

Madame Destrade, intérieurement agitée, caressait les cheveux de Juliette, et laissait, par la fenêtre ouverte, ses yeux errer dans la campagne. Elle ne put bientôt retenir deux larmes qui roulèrent sur ses joues.

— Ah! maman! s'écria Juliette, pourquoi pleures-tu? pourquoi ne me réponds-tu pas? Est-ce donc qu'une femme ne saurait être complétement heureuse?

— Si, mon enfant, et je désire que tu puisses l'être toujours, comme tu le seras bientôt; mais le bonheur, dans le sens que notre cœur nous donne ce mot-là, ne dépend pas entièrement de nous. Ce sont nos désirs et notre faiblesse qui s'agitent, et, à quelque heure que ce soit, il nous faut, pour être heureuses, que Dieu nous couvre de sa force ou de son pardon.

— Chère mère, dit Juliette, je t'ai fait de la peine.

— Non, répondit madame Destrade.

— C'est que je t'aime de tout mon cœur, et que, si tu avais un chagrin, j'ai le droit que tu comptes sur moi pour te venir en aide ou te consoler. Je ne suis pas seulement ta fille, tu as fait de moi ta compagne et ton amie.

Elles demeurèrent silencieuses quelques instants, madame Destrade, presque effrayée de ce qu'elle avait osé dire, Juliette songeant aux paroles de sa mère. Tout à coup madame Destrade tressaillit. L'horloge du village sonnait dix heures. Le son fêlé tintait distinctement dans le grand calme de la nuit. Juliette se leva.

— Je vais te dire bonsoir, maman, fit-elle en souriant, et m'endormir vite pour ne pas trop penser à ce que tu m'as dit.

— Va, mon enfant, et ne te tourmente pas. Ce n'est point à ton âge qu'on rencontre la souffrance ou le doute.

Juliette embrassa madame Destrade, et se

retira dans sa chambre, qui n'était séparée de celle de sa mère que par un cabinet de toilette. Alors madame Destrade prêta l'oreille à des bruits si lointains et si légers qu'ils n'étaient perceptibles que pour elle. Ce soir-là, elle attendait Edmond Larcey, et le moment du rendez-vous était arrivé. Les précautions des amants étaient bien prises. Edmond avait une clef du jardin. Il s'avançait ensuite sous une longue allée d'arbres qui touchait à la maison. Là, il ouvrait une porte basse qui glissait sans bruit sur ses gonds, et il montait un escalier de dégagement qui conduisait au cabinet de toilette. Les fenêtres de la chambre de Juliette donnaient sur une autre façade de l'habitation. Edmond ne courait donc aucun risque d'être vu. Madame Destrade le savait, et cependant ce soir-là elle le suivit dans sa marche avec un battement de cœur qui ne lui était pas ordinaire. Elle le prit par la main dès qu'il parut,

et l'attira vivement à elle. — Enfin, lui dit-elle. Oh ! j'ai eu peur.

— De quoi? fit-il presque étonné.

— Je ne sais pas, Juliette vient de me quitter. Elle m'a parlé de son mariage et de son amour pour son fiancé. Tous ces innocents projets de bonheur et d'avenir me faisaient rougir et trembler. Ce n'est pas à moi de la détromper, et je me rappelais pourtant que j'étais autrefois comme elle.

— Victorine ! fit Edmond.

— Ah ! mon ami, reprit-elle, je n'ai point de remords, vous le savez bien: je vous aime trop de toute mon âme; mais j'ai quelque honte parfois. Nous ne sommes l'un et l'autre que dans les ténèbres et le mensonge, et à la merci de tel hasard que nous n'aurons point prévu et qui trouvera son heure pour nous frapper.

Edmond ne répondit pas. Il avait peut-être les mêmes pensées que sa maîtresse. Le mys-

tère dont ils étaient contraints de s'envelopper, ces démarches furtives, ces ruses de nuit, ces allures de malfaiteurs les humiliaient et leur pesaient; c'est qu'ils n'étaient déjà plus à l'âge où on les porte légèrement. L'amour est fait surtout de jeunesse et d'inconscience; il a pour lui la fièvre du sang, la folie des espérances et des désirs, l'ignorance de la vie : aussi a-t-il presque le droit dans son emportement qui ne raisonne pas, de marcher devant lui quand même à travers les obstacles et les fautes. Plus tard, il n'en est plus ainsi. L'affection, si profonde et si émue qu'elle soit, se juge et se condamne; elle a ses scrupules et ses craintes, le sentiment du prestige qui l'abandonne et de la dignité qui lui fait défaut. Elle n'a plus assez de sa croyance en elle, répugne aux stratagèmes, gémit enfin de ne se justifier et de ne s'affirmer à ses propres yeux que par ses douteuses et passagères jouissances qui ne lui seraient

plus pardonnées, si elles étaient découvertes.

Edmond et madame Destrade en étaient là. Une vague tristesse les envahissait. Peut-être réfléchissaient-ils qu'ils s'aimaient depuis six années d'une façon détournée et précaire, et qu'ils n'auraient jamais l'espoir de s'aimer autrement. Ils étaient assis l'un près de l'autre, et Victorine avait appuyé sa tête sur l'épaule de son amant. Edmond contemplait ce visage doux et charmant, que la mélancolie rendait plus touchant encore. Il l'analysait aussi. Madame Destrade en arrivait à ce léger déclin de la jeunesse qui ne se trahit pourtant qu'à de délicates atteintes. Il y a comme un attrait de plus à cette beauté qui se voile. Les cheveux, moins abondants, plus fins, se soulevaient sur les tempes à un souffle invisible. L'œil humide, un peu pâli, se cernait sous la paupière de morbidesse et de passion. Il y avait tout auprès ainsi que sur le front des rides minces

qui témoignaient du retour constant des mêmes joies et des mêmes soucis. Les lignes du visage, moins fermes, s'étaient arrondies sous une grâce flottante, la chair était nacrée et transparente. C'était bien la femme qui a goûté dans leur plénitude, qui s'y est affaissée peut-être, toutes les émotions de l'amour, qui ne cherche plus rien de l'inconnu, et qui vit tout entière désormais dans son présent et dans son passé. Edmond la sentait tout à lui et se prit pour elle d'une pitié douce, d'une tendresse rêveuse. N'en était-il pas, comme madame Destrade, à cette période un peu solennelle où l'homme ne recommence ni ses affections ni son existence, où il ne saurait plus dévier de la voie qu'il a suivie, car son cœur ne battrait ni d'autres espérances ni de sensations nouvelles? Il vit que madame Destrade pleurait, et il la serra dans ses bras.—De quoi t'affliges-tu, lui dit-il, puisque je t'aimerai toujours?

— Oh ! oui, dit-elle, aimons-nous ! Tout est là, et le reste n'est rien.

A peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle s'arracha des bras d'Edmond, se dressa en sursaut et courut à la fenêtre, plongeant avec précaution son regard dans l'obscurité.

— Qu'y a-t-il ? demanda Edmond à voix basse.

— Ah ! répondit-elle, je ne sais. J'ai entendu quelque chose ou quelqu'un.

Ils écoutèrent assez longtemps, nul bruit ne leur parvint.

— Je me serai trompée, dit madame Destrade. Ah ! continua-t-elle en s'efforçant de sourire, nous avons bien du mal à être heureux ce soir.

Ils venaient de se rasseoir lorsque la porte d'entrée de la maison cria sur ses gonds en se fermant. Il n'y avait pas cette fois d'illusion à se faire. On montait d'ailleurs les marches de l'escalier.

— C'est mon mari, dit madame Destrade, ce ne peut être que lui. Va-t'en.

Ils avaient prévu ce cas d'un retour subit de M. Destrade. Edmond n'avait qu'à passer dans le cabinet de toilette et à descendre l'escalier qui conduisait à la charmille. Dès qu'il fut parti, madame Destrade, en grande hâte, se composa le visage. Elle se fit insouciante et calme. Les pas montaient toujours et s'arrêtaient à sa chambre. On frappa. — C'est moi, Victorine, dit la voix de son mari, ouvre-moi.

Elle allait répondre quand elle se sentit toucher le bras. C'était Edmond. Il était revenu si doucement qu'elle ne s'en était pas aperçue. Il était très-pâle, madame Destrade fut sur le point de pousser un cri.

— La porte d'en bas est fermée, dit-il.

— Ce n'est pas possible.

— Fermée à clef, vous dis-je. Vous ne vous étiez pas trompée. C'est votre mari qui m'aura

vu, qui m'aura suivi, qui aura fermé la porte pour nous surprendre ici.

— Alors nous sommes perdus.

— Oui.

— Est-ce que tu ne m'entends pas, Victorine? fit avec un peu d'impatience la voix de M. Destrade.

— Si, répondit-elle, je vais ouvrir.

Qu'eussent-ils fait? Les issues étaient gardées. Edmond ne pouvait s'enfuir par la fenêtre. Le mouvement, puis la chute du corps eussent averti le mari. Gagner du temps? Ils eussent obtenu quelques secondes. Madame Destrade embrassa désespérément son amant. Edmond lui rendit son étreinte et lui dit ce seul mot : Va.

Madame Destrade ouvrit à son mari. Il entra violemment, l'œil étincelant, les dents serrées par la colère. Pour monter presque lentement ainsi qu'il l'avait fait, pour parler

de sa voix ordinaire, il avait dû s'imposer une horrible contrainte. Il enveloppa la chambre d'un regard, et vit Edmond, mais il ne le vit pas seul. Juliette, en peignoir, plus blanche que ses vêtements, la bouche entr'ouverte, les traits en désordre, était devant lui, les mains étendues, prête à le défendre.

Que savait-elle? qu'avait-elle entendu? quelle résolution suprême l'avait poussée? Elle s'était élancée de sa chambre, et elle était là. Edmond et madame Destrade restaient frappés de surprise. M. Destrade ne pouvait parler.

— Eh bien! oui, mon père, s'écria Juliette, c'est pour moi qu'il est ici.

— A cette heure! fit sourdement M. Destrade.

Juliette baissa la tête et ne répondit pas.

— A-t-elle sa raison? reprit-il. — Puis s'adressant à madame Destrade : — Et vous, madame, les avez-vous donc surpris tous deux?

Ce fut au tour de madame Destrade de ne pas répondre. Juliette répondit pour elle.

— Oui, mon père, dit-elle.

M. Destrade, un moment indécis, parut réfléchir.

— Monsieur, dit-il enfin à Edmond d'un ton impassible, vous pouvez vous retirer. Soyez seulement ici demain à deux heures; je vous dirai mes volontés.

Il l'accompagna lui-même jusqu'en dehors de l'habitation. Ni Edmond ni lui n'échangèrent un mot. Quand M. Destrade rentra dans la chambre de sa femme, il trouva la mère et la fille étroitement embrassées, mais ne pleurant pas.

— Juliette, dit-il à sa fille, tu aimes cet homme, tu l'épouseras.

II

La nuit se passa pour M. Destrade en de cruelles pensées. Qui était la coupable de sa femme ou de sa fille? Il se le demandait sans cesse, ne le démêlait point. Tout les accusait l'une et l'autre. Il se rappelait ce M. Larcey dont il avait été jaloux il y avait des années, et cette éphémère jalousie d'autrefois se réveillait ardente et implacable. Il admettait comme possible, en un mouvement spontané de sacrifice, le dévouement de Juliette; mais il ne comprenait pas que madame Destrade acceptât ce dévouement. Il l'avait connue généreuse et

noble. Et puis elle l'eût donc trahi pendant si longtemps, d'une façon aussi tranquille, sans presque changer à son égard : cela n'était pas. Il ne concevait point cette hypocrisie calculée des femmes, à laquelle elles se voient contraintes sous peine de sacrifier le bonheur de l'un ou de l'autre de ceux qui les aiment. Plus épris de sa femme et par cela même plus clairvoyant, il eût deviné à l'affectueuse froideur de Victorine qu'elle n'était plus à lui. Or cela était si loin de son esprit ! Un simple hasard lui avait fait découvrir ce mystère et ce malheur. Il avait voulu revenir le soir même à la campagne, et de loin, comme il s'acheminait vers sa demeure, il avait aperçu un homme qui pénétrait dans le parc. Il n'avait cru d'abord qu'à un vol, s'était hâté d'ouvrir la porte de la grille près de laquelle il se trouvait, et avait suivi le mur intérieur de la clôture pour rejoindre le malfaiteur; mais il avait vu celui-

ci s'avancer d'un pas assuré sous l'obscure allée des grands arbres et disparaître par la petite porte de l'escalier. M. Destrade avait fermé du dehors cette porte à double tour. L'inconnu y avait en effet laissé la clef, qui avait tourné sans aucun bruit. Ce n'était donc pas un voleur, c'était un amant. M. Destrade était monté à la chambre de sa femme aussi lentement qu'il avait pu, assurant ainsi, à ce qu'il croyait du moins, sa conviction et sa vengeance.

Maintenant que faire? Sa fille s'était jetée au-devant de sa colère et de ses transports. Elle avait dit vrai peut-être. Il eût mieux aimé cela. Un pareil malheur, bien qu'il le fît, honteusement et péniblement pour lui, douter de l'honneur et de la loyauté de Juliette, n'était pas cependant irréparable. Il lui avait dit qu'elle épouserait M. Larcey. Il n'y avait qu'à persévérer dans cette résolution dont il se faisait,

quel que fût le cas, un moyen terrible d'arracher la vérité à sa femme ou à sa fille. Il les verrait toutes deux aux prises avec les plus poignantes, avec les plus redoutables émotions de l'âme, toutes prêtes à se démentir, si l'angoisse était trop forte pour elles, et il les jugerait selon leurs actes.

Le lendemain était un dimanche. Cyprien Desorge devait, suivant son habitude, arriver vers midi. C'est à lui le premier que M. Destrade allait avoir affaire. Il l'attendait avec une anxiété sombre. Il aurait à lui dire la catastrophe de la veille. Comment accueillerait-il cette nouvelle ? Se révolterait-il à une révélation semblable ou serait-il possible qu'il l'admît avec l'épouvante de l'homme qui a pu se croire déjà menacé dans son amour ? Il y aurait là de nouveaux indices qui pourraient guider M. Destrade. Cyprien fut exact. Il arriva comme toujours, la joie dans les yeux,

tout impatient de voir Juliette et la cherchant avant qu'elle ne parût. M. Destrade le reçut silencieusement et l'emmena dans son cabinet. Il était grave, hésitant, et quels que fussent ses efforts, avait les traits contractés par la douleur. Le jeune homme, inquiet et alarmé, le regardait, n'osant le questionner encore.

— Monsieur, lui dit M. Destrade, vous êtes un homme d'honneur, c'est un secret d'honneur que j'ai à vous confier. Vous ne pouvez plus épouser ma fille.

— Je ne vous comprends pas, balbutia Cyprien.

— Vous ne le pouvez plus. Permettez à mon chagrin de dire les choses comme elles sont, afin qu'il n'y ai point d'équivoque entre nous. Ma femme, hier soir, a surpris sa fille avec un amant.

Le jeune homme bondit. — Un amant, dit-il, Juliette! — Il se mit tout à coup à

rire. — Allons donc, ce n'est pas croyable, ce que vous me dites là. Ou vous n'avez plus votre raison, ou je ne suis pas dans mon bon sens, — car je ne suppose pas que ce soit une plaisanterie que vous me faites.

— Ah! s'écria M. Destrade, je savais bien que vous ne le croiriez pas.

Il s'était levé presque menaçant et marchait par la chambre. Cyprien, étonné, le suivait des yeux.

— Ainsi vous ne me croyez pas? reprit M. Destrade en s'arrêtant devant lui. Je vous dis que c'est la vérité.

— Monsieur, répondit Cyprien, je ne dis pas que je ne vous crois point. C'est mon amour, mon respect pour mademoiselle Juliette, qui s'indignent à la pensée de vous croire. J'ai tout au moins, en un pareil sujet, à vous demander des preuves.

— Des preuves! Je vous affirme sur l'hon-

neur que j'ai vu de mes yeux cet homme avec ma fille, qu'elle m'a dit qu'il était là pour elle, et qu'elle s'est jetée devant lui pour le défendre contre moi.

Cyprien devint très-pâle.

— Me croyez-vous à présent? fit M. Destrade.

Il y avait un tel mélange d'amertume et de satisfaction sourde dans le ton dont il parlait que, pour la seconde fois, Cyprien se surprit à douter en l'écoutant.

— Je voudrais, monsieur, dit-il, voir mademoiselle Destrade.

— Soit, elle vous le dira elle-même.

M. Destrade fit demander sa fille, qui ne tarda pas à venir, et la laissa seule avec Cyprien.

Depuis la veille elle était très-changée. Ses yeux, secs en ce moment, avaient été rougis par les larmes. Son visage était défait, marbré çà et là de sillons, sa démarche incertaine, ses mouvements nerveux et saccadés. On eût dit

qu'elle ne savait plus bien ce qu'elle faisait et semblait en proie à une fièvre violente. C'est que dans la nuit qui venait de s'écouler elle n'avait existé que par le désespoir. Tout d'abord, en essayant de sauver sa mère, elle avait agi sans réflexion dans l'imminence du péril. Juliette connaissait vaguement la liaison de madame Destrade. De légers indices, des mots échappés, l'intimité où elle vivait avec sa mère, les confidences involontaires ou détournées de celle-ci, ses tristesses, ses joies comprimées l'avaient curieusement sollicitée, éclairée à demi. Elle n'eût osé ni l'interroger ni la blâmer, car elle ne lui supposait qu'un secret attachement de cœur au delà duquel, en ses pudeurs de jeune fille, elle n'imaginait rien de coupable. Le voile s'était brusquement déchiré. Après avoir quitté madame Destrade, elle ne s'était point endormie. Elle était pour sa part surexcitée et songeuse. Elle avait entendu M. Larcey descendre le

petit escalier, le remonter aussitôt, car, dans sa précipitation à s'enfuir, il n'avait point étouffé le bruit de ses pas. Puis la voix de son père lui était arrivée, celle de sa mère et aussi l'indistincte rumeur de madame Destrade et d'Edmond en leurs paroles basses, en leur dernier embrassement. Elle s'était alors élancée, avait tout vu, tout compris, s'était dévouée; mais plus tard, demeurée seule, car elle avait voulu être seule pour mesurer l'étendue de ses forces et sonder la profondeur du sacrifice où elle s'engloutissait, tout avait défailli en elle. Elle allait épouser M. Larcey, l'amant de sa mère, ou sans cela son père saurait la vérité fatale. Elle allait renoncer à Cyprien, être livrée, se livrer elle-même à un inconnu... Tout cela était-il possible? Elle n'y croyait pas. Elle était bien dans sa chambre de jeune fille comme il y avait une heure, la nuit était aussi calme, les mêmes objets étaient à leur place,

la veilleuse brûlait doucement. Rien n'était changé, tout l'était de la façon la plus terrible. Il y avait un gouffre plein de vertige et d'horreur où elle plongeait. Pourquoi avait-elle parlé, pourquoi avait-elle écouté son cœur, pas même son cœur, son instinct? Ç'avait été plus fort qu'elle. Juliette se répétait cela sans fin. Persévérerait-elle? Non certes. Tant pis, elle se démentirait, elle serait lâche pour son bonheur, parce que d'ailleurs elle ne saurait agir autrement. Tant pis pour les coupables! tant pis pour les malheureux! Elle voulait, elle qui n'avait rien fait, se dégager de ces désastres, se sauver pour Cyprien qu'elle aimait. Elle avait le droit et le devoir de ne pas trahir celui-là pour les autres.

Le matin se leva radieux. Les arbres frissonnèrent à une brise fraîche et légère, les oiseaux se mirent à chanter. La nature entière resplendissait. Alors Juliette se sentit condam-

née. Le contraste de ce beau jour et de sa destinée était trop grand. Une résignation morne succéda aux agitations de la nuit. C'en était fait. Elle ne regarderait plus ni en avant ni en arrière. Elle irait jusqu'au bout; elle n'expliquerait rien, s'accuserait seulement, se laisserait frapper et consommerait son sacrifice.

C'est ainsi qu'elle passa les heures qui la séparaient de l'arrivée de Cyprien. Elle sut qu'il était là, ne s'en émut point, ne s'étonna pas que son père la fît demander. Elle n'était préparée à rien et était prête à tout.

En ce moment, elle se tenait les yeux baissés devant le jeune homme, attendant qu'il l'interrogeât.

— Mademoiselle, lui dit Cyprien, votre père vient de m'apprendre que vous ne m'aimez plus, que vous ne m'avez jamais aimé.

Elle respira fortement, ne répondit pas.

— Il vient de m'apprendre, continua Cyprien

que vous aimiez un autre homme depuis longtemps, que votre mère, hier soir, vous a surprise avec lui. Je n'ai pas cru votre père, mademoiselle. J'ai voulu vous voir pour que vous me confirmiez vous-même ce qu'il m'a dit. Tout cela est-il vrai?

— Tout cela est vrai, murmura-t-elle d'une voix sourde.

Elle n'avait pas relevé les yeux, mais elle tressaillait de tout son corps.

Cyprien toutefois examinait mademoiselle Destrade avec une épouvante mêlée de doute et de pitié. Il ne voulait pas la croire, il ne la croyait pas. Tout à coup une sorte de clarté se fit dans son esprit, le calme lui revint.

— Mademoiselle, lui dit-il, ce n'est pas possible. Il y a six mois que je vous connais, et jamais je n'ai découvert une arrière-pensée dans votre regard, une ombre sur votre front, une réticence dans vos paroles. Nous nous

sommes aimés. Vous le nieriez sans cesse que vous ne me persuaderiez pas. Eh quoi ! nos causeries intimes, nos confidences, nos aveux, nos communes espérances d'avenir, nos projets et nos rêves, tout cela, sincère de ma part, serait un mensonge de la vôtre ! Ce n'est pas possible, je vous le répète. Et pourquoi, dans quelle intention, dans quel intérêt, vous seriez-vous montrée fausse et perfide à ce point ? qui vous eût obligée à la ruse ? qui vous forçait à me choisir ? que ne déclariez-vous cet autre amour ? D'ailleurs, surprise avec cet homme comme vous prétendez l'avoir été, ne consentez-vous pas aujourd'hui à l'épouser ? Rien alors ne vous empêchait d'y consentir hier. Non, en vérité ! s'écria Cyprien avec une véhémence soudaine, il y a dans cette aventure autre chose que ce que vous me dites, quelque funeste secret qui n'est pas le vôtre et que vous ne dites pas.

Juliette, à demi défaillante, suffoquée par les larmes, s'appuyait à une chaise et se taisait.

— Mon amie, ma Juliette, continua Cyprien en l'attirant presque dans ses bras, aviez-vous donc pensé que je renoncerais ainsi à vous, qu'il suffirait que vous vous accusiez, et que mon cœur serait à ce point lâche et crédule? Ah ! sentez-le, il bat pour vous d'amour et de respect plus que jamais.

Mademoiselle Destrade ne se contint plus, elle éclata en sanglots.

— Ma chère Juliette, dit-il encore, mais cette fois en souriant, comment s'appelle cet homme que vous aimez si fort, et qu'il vous faut épouser ?

— Ah ! fit Juliette toute pâle et se dégageant de l'étreinte du jeune homme, ne souriez ni de mon chagrin ni de ma frayeur. Hélas ! je n'ai pu vous laisser croire que je ne vous aimais plus ; mais le malheur est autour de

nous, et, pour le conjurer, il faut que j'épouse cet homme, il le faut.

— Je vous ai demandé comment il s'appelait.

— Et pourquoi me le demandez-vous ?

— Mais vous n'avez point à me cacher son nom. Si vous l'épousez, ne saurai-je pas ce nom demain, dans une heure?

— Il s'appelle M. Larcey.

Cyprien parut réfléchir.

— Je l'ai rencontré quelquefois, dit-il. Jamais il ne s'est occupé de vous. Il est de beaucoup plus âgé que nous ne le sommes. Votre père était bien agité en me parlant ; il eût presque désiré par instants que vous fussiez coupable. Juliette, au nom de notre amour, au nom même du salut de tous ceux que le péril menace, dites-moi la vérité, la vérité tout entière sur ce qui s'est passé hier.

— Je ne le peux pas, dit-elle en se défen-

dant, je ne le dois pas, je ne le veux pas.

— Et moi, Juliette, j'ai besoin de tout savoir pour que vous soyez sans tache devant moi, et que je vous aide à sauver votre mère.

— Ah! mon Dieu! s'écria mademoiselle Destrade, j'étais trop faible pour un tel fardeau. Pardonnez-moi si je fais mal.

Alors elle raconta au jeune homme tous les incidents de la soirée depuis les pressentiments vagues qui lui étaient venus jusqu'au mouvement désespéré qui l'avait poussée dans la chambre de madame Destrade.

— Vous voyez bien, lui dit-elle, qu'il n'y a pas de remède à cette extrémité, vous voyez bien que, pour l'honneur de mon père, pour le salut de ma mère, il faut que j'aille jusqu'au bout de ce dévouement que Dieu sans doute m'a suscité lui-même.

Cyprien l'avait écoutée sans dire un mot, assistant par la pensée et dans le trouble de

son âme à ces scènes diverses que la mémoire de la jeune fille évoquait une à une. En même temps, une lente colère s'était amassée en lui. Qu'étaient donc ces amants déjà vieux en leur outrecuidante sécurité pour s'exposer de la sorte? Cette mère, avant tout, n'avait-elle pas un enfant dont elle eût dû conserver le respect, ménager le bonheur? Et cet homme! n'y avait-il pas de plus noble but dans la vie que de continuer en l'âge mûr les imprudences de la jeunesse? Cyprien avait de tous les deux quelque dédain, et dès ses premières paroles il cacha mal le sentiment de courroux et de résolution froide qui le dominait. — Il y a, dit-il, un moyen très-simple de couper court à ces périls : il suffit que je tue M. Larcey.

— Le tuer! s'écria Juliette.

— Sans aucun doute. Pour votre père, je ne suis encore que le seul offensé. Cet homme a tenté de me prendre ma fiancée, je le tue,

et j'épouse ensuite cette fiancée, parce que je ne crois pas à la calomnie qui a paru l'atteindre, ou qu'en dépit de cette calomnie, je l'aime toujours.

— Et ma mère? murmura Juliette.

— Que m'importe votre mère? Je ne vois que vous, et je ne m'intéresse qu'à moi.

— Vous ne ferez point cela.

— Je le ferai de ce pas.

— Ah! s'écria-t-elle, ne lisez-vous pas dans mon cœur? Et si vous étiez tué, Cyprien?

— Moi! il n'y aurait pas de Dieu, si j'étais tué, car il punirait alors des innocents et donnerait l'impunité aux coupables.

Elle l'entoura de ses bras.

— Vous n'irez point! vous n'irez point!

— J'ai le droit de risquer ma vie, dit-il en se dérobant, où vous n'avez pas craint de risquer votre bonheur et le mien. Adieu, Juliette, ne dites rien à votre père avant de m'avoir

revu, car je reviendrai sain et sauf, je vous le jure.

Il s'élança hors de l'appartement, tandis que la jeune fille s'affaissait sur elle-même en joignant les mains par un dernier geste de supplication et de détresse.

Ce n'était point son père que Juliette allait voir tout d'abord, c'était madame Destrade. Depuis la veille, elle avait évité sa fille, se cachant dans ses tourments et dans sa honte. Elle n'avait rien projeté, rien essayé. Ainsi que son mari, elle avait laissé aller les événements, attendant d'eux une solution qui tromperait peut-être ses prévisions. Elle se réservait d'agir au dernier moment sous une inspiration quelconque de sa conscience ou de son devoir. Elle sentait alors ce moment si proche qu'elle venait auprès de sa fille pour voir le danger de plus près et y égaler ses forces. Elle avait d'ailleurs vieilli de plusieurs années

en cette seule nuit. Il ne restait plus rien en elle des splendeurs de la femme aimante, des assurances hardies de la femme coupable, heureuse pourtant. Ce qu'elle avait la veille encore de jeunesse et de beauté s'était effondré sous le poids et la rapidité de la catastrophe. Le chagrin, d'une façon indélébile, avait creusé les rides de son visage et détruit sans retour la souriante harmonie de ses traits. Elle avait le masque tragique et sévère des douleurs qui ne se consolent plus.

Juliette l'eut à peine aperçue qu'elle courut vers elle. Son désespoir de jeune fille et son désordre étaient si grands qu'elle se réfugiait, comme un enfant, dans le sein de sa mère. — Ah! dit-elle, pourquoi ne t'ai-je point vue depuis si longtemps? pourquoi ne m'as-tu pas soutenue? Je n'aurais rien dit, je ne t'aurais pas trahie, tandis que, toute seule, j'ai été faible et sans courage.

Madame Destrade la serra sur son cœur.

— Que dis-tu, Juliette, que tu m'as trahie? Crois-tu donc, chère fille, que j'eusse accepté ton sacrifice? Si je ne suis point venue près de toi, c'est que je n'osais pas; mais je te bénissais pour ton dévouement et ta bonté.

— Ah! ne parle plus de cela, mère. Il y a d'autres dangers plus grands que j'ai provoqués et qui te font quitte envers moi. Cyprien sort d'ici. Il va chercher M. Larcey, ils vont se battre, et l'un d'eux va mourir.

Madame Destrade se dressa de toute sa hauteur. — Ah! j'ai trop tardé, le châtiment se fait plus terrible encore. Voyons, voyons, poursuivit-elle avec une énergie fébrile, n'hésitons plus, il faut agir.

Juliette la regardait, confiante et tremblante à la fois, prête à la seconder, à se livrer à elle tout entière.

— Ton fiancé vient de te quitter, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien, cours après lui, rejoins-le, garde-le à vue. Obtiens de lui, avant qu'il n'accomplisse ses desseins, qu'il te donne une heure, une heure seulement. Il ne te la refusera pas, il ne faut pas qu'il te la refuse.

— Non je le prierai si bien qu'il m'accordera cette heure-là.

— Moi, j'attends M. Larcey. Je le verrai dès son arrivée. Je ferai ce que je dois faire. Juliette, ne crains plus rien. Va, mon enfant, va vite.

Juliette partit aussitôt pour se mettre à la recherche de Cyprien. Elle allait le revoir, et il lui semblait déjà qu'il ne courait plus aucun péril.

— De cette manière-là du moins, fit à demi-voix madame Destrade, il n'y aura que moi seule de frappée.

III

Edmond arrivait à l'heure exacte que lui avait indiquée M. Destrade. Depuis la veille, il s'était débattu dans le dilemme de sa situation. Ou il lui fallait épouser Juliette, ou il fallait que M. Destrade connût la vérité. L'un et l'autre étaient également impossibles. Outre qu'il s'effrayait à la seule pensée d'épouser la fille de sa maîtresse, il n'eût point aimé Juliette. Son cœur appartenait tout entier à la femme dont la secrète existence avait été la sienne pendant six années, et en dehors de laquelle il n'y avait pour lui ni bonheur ni

avenir. Cependant, s'il se refusait à se faire le complice du dévouement de la jeune fille, M. Destrade, que l'apparition soudaine de Juliette avait pu tromper, saurait aussitôt à quoi s'en tenir. Ce serait le mari outragé, implacable, qu'Edmond aurait devant lui. S'il le tuait, madame Destrade ne pourrait suivre le meurtrier de ce mari. Il était séparé d'elle pour toujours par ce scandale de sang et de honte, plus encore par le remords qui les hanterait tous deux, s'ils essayaient de s'aimer quand même. Qu'Edmond fût tué au contraire, c'était la femme qui lui était si chère livrée à l'éternel chagrin de sa perte en même temps que réduite à ne le point pleurer sous les yeux de l'homme qui ne lui pardonnerait ni ses larmes ni sa faute. Il frémissait à l'idée de mourir impuissant et désespéré, la laissant derrière lui en proie à ces douleurs et à ces humiliations.

Par degrés, il entrevit toutefois un moyen terme à ces solutions extrêmes. La décision de Juliette, si subite et irréfléchie qu'elle pût être, leur avait été, à madame Destrade et à lui, un sursis et un répit. Elle pouvait, si la jeune fille y persistait ou consentait du moins à feindre d'y persister, leur ménager quelques jours de réflexion et leur permettre de se soustraire à ce que le danger qu'ils couraient avait d'imminent et d'irréparable. Edmond songeait à fuir avec madame Destrade. Ils iraient assez loin pour qu'on ne les poursuivît pas. M. Destrade était un homme énergique, mais égoïste; il subirait en silence, avec un dédaigneux orgueil, l'abandon de sa femme. Il ne l'aimait plus assez pour qu'elle ne lui semblât point alors irrémissiblement perdue et comme morte pour lui. Eux cependant, Edmond et madame Destrade, auraient pour seul refuge leur amour, qui les unirait plus étroitement, en pleine

liberté, l'un à l'autre. Ce serait assez. Ils vivraient oubliés dans leur solitude, n'y seraient point malheureux peut-être. Edmond ne se dissimulait ni les tristesses ni l'équivoque d'un tel exil, mais il se sentait pour Victorine cette large et puissante affection qui ne connaît ni les regrets ni les défaillances. Il éprouvait même une âpre volupté à posséder enfin sa maîtresse. Il la voyait toujours jeune et désormais toute à lui. Seulement il doutait que madame Destrade se prêtât à ce projet. Elle aimait trop Juliette, elle ne voudrait point lui léguer l'opprobre de sa fuite, l'exposer ainsi que M. Desorge, en supposant que celui-ci l'épousât encore après ce scandale, aux railleries, à la pitié, aux calomnies du monde. Elle hésiterait, perdrait du temps, compromettrait cet unique moyen de salut. Il s'animait, s'irritait, s'obstinait à cette combinaison, que l'absolutisme de son amour et les circonstances

lui conseillaient également. Il fallait pourtant bien, se disait-il, que madame Destrade se décidât à quelque chose.

Edmond pensait qu'elle aurait pris ses mesures pour le voir en secret dès son arrivée. Ils avaient à convenir ensemble de ce qu'ils devaient faire. Il ne se trompait pas ; il rencontra une femme de chambre que madame Destrade avait dépêchée au-devant de lui. Elle l'introduisit dans la maison sans qu'il fût vu de personne. Quelques instants plus tard, il était chez Victorine.

Tout d'abord il fut frappé du changement qui s'était fait en elle. Combien elle avait souffert ! Elle avait pourtant les rougeurs et le feu de la fièvre sur le visage et dans les yeux. — Vous voilà, lui dit-elle, nous avons bien peu de temps à nous. Qu'avez-vous résolu?

Il le lui dit. Elle l'écouta dans une émotion qu'elle contenait à peine, avec une rapide et

rayonnante expression de joie qui, pour un moment, la transfigura et lui rendit sa beauté.

— Merci, mon ami, lui répondit-elle, merci d'avoir songé à cela comme moi; mais ce n'est pas possible.

— Pourquoi?

— Parce qu'il vaut mieux que je sois punie tout de suite, et que ma honte meure ou disparaisse avec moi, tandis que, si je fuyais, la honte nous accompagnerait là-bas et resterait aussi dans ma maison. Elle me ressaisirait même dans vos bras, et ma fille, en son bonheur naissant, parmi les caresses de son mari et des enfants qu'elle aurait, n'y échapperait point. Je veux bien qu'elle pleure sa mère, je ne veux pas que indéfiniment elle ait à rougir d'elle.

— Ah! je l'avais prévu, murmura-t-il. Vous ne m'aimez point assez, vous ne m'aimez point sans partage.

— Crois-tu? fit madame Destrade en l'atti-

rant à elle et en le couvrant de tout son souffle. Non, Edmond, je vous aime plus que jamais, et il faut aussi que je compte bien sur vous pour exiger de votre amour ce que je veux vous demander.

Elle se tut, mais il ne l'interrogea point. Il avait le cœur plein de trouble et d'effroi.

— Vous avez bien compris, reprit-elle, sans que j'aie à vous le dire, que ma fille ne peut se sacrifier pour nous. Elle aime son fiancé, elle en est aimée. Ils ne s'aimeraient pas que ce sacrifice n'en serait pas moins impossible. La pauvre enfant nous a sauvés pendant quelques heures, et nous devons l'en remercier du fond de l'âme, car il nous fallait ce temps-là pour nous vaincre nous-mêmes et l'égaler en dévouement. Nous allons la rendre à son innocence, à son bonheur. Edmond, ma résolution est prise, je vais tout dire à mon mari.

— Quoi! s'écria-t-il, chancelant du coup

qu'il avait pressenti pourtant, et n'osant en croire madame Destrade.

— Je vais lui dire que c'est pour moi que vous êtes venu hier, et que depuis six ans nous nous aimons.

Il se recueillit un moment. Sa réflexion fut prompte et lucide. Puisque madame Destrade ne voulait pas fuir avec lui, puisque le dévouement de Juliette était fatalement inutile, il n'y avait plus à leur situation d'autre issue que celle qu'indiquait Victorine. Si hardie et redoutable qu'elle fût, il fallait en finir. Déjà il prévoyait qu'il pourrait tuer M. Destrade et qu'il sauverait ainsi madame Destrade, en renonçant d'ailleurs à elle, des suites les plus terribles et les plus immédiates de sa faute. — Soit, lui dit-il. C'est affaire ensuite entre M. Destrade et moi. Je suis prêt.

— Non, Edmond, vous vous trompez. Croyez-vous donc que je veuille d'un combat entre

vous et lui? Ah! mon ami, quelle femme serais-je ! C'est autre chose que je vous demande, que j'exige de vous, que je vous supplie de m'accorder. Vous allez partir. Ce n'est que lorsque vous ne serez plus là que je dirai la vérité à mon mari; puis, ce soir même, vous quitterez la France, vous mettrez entre M. Destrade et vous une infranchissable distance, vous cesserez d'exister pour lui.

— Je fuirai M. Destrade, je me déroberai à ses provocations, à sa vengeance! Je ne vous entends que trop, madame, c'est le déshonneur que vous me proposez là.

— Eh bien, fit-elle, et moi? Est-ce que je ne vais pas être déshonorée aussi?

Elle avait dit ces mots d'une façon simple et triste comme un argument suprême à sa prière; mais en regardant Edmond, qui restait muet et sombre, elle comprit qu'un homme ne met point au même niveau son honneur et celui

de la femme qu'il aime. Là où elle trouve sa force dans une résignation presque sublime, il éprouve la révolte de son sang et de tout son être et n'est disposé à sacrifier que sa vie.

Alors lui prenant la main et se laissant glisser à ses genoux : — Edmond, lui dit-elle, mon bien-aimé, ne vois-tu donc pas que cela doit être ainsi? Ne vois-tu pas que je ne puis supporter la pensée de ta mort, et que la sienne est pour moi le remords le plus grand dans l'affliction et l'épouvante? Juliette, qui aime son père, me la pardonnerait-elle jamais? ne serait-ce pas moi en effet qui l'aurais tué? C'est toi que j'implore parce que je n'ai jamais douté de toi, parce que tu auras pitié de ma faiblesse et de mes larmes. Et puis ce n'est pas tout : cette absence que je t'impose, que je réclame de ta bonté, de ta tendresse, de ta générosité pour ma fille et pour moi, ne sera pas éternelle. Le temps fait son œuvre, apporte

avec soi l'apaisement et l'oubli. Je vieillirai. Il viendra une heure où l'on ne se battra plus pour moi, où je serai l'épouse, non pas pardonnée, mais dédaignée et vivant dans son obscurité. Ce jour-là, tu seras libre et, si fort que tu aies souffert, tu n'auras plus à supporter une offense qu'on ne te fera pas, et il y aura ta maîtresse d'autrefois, ton amie de toujours, qui te chérira et te bénira humblement alors comme elle t'aime ardemment aujourd'hui.

— Ainsi, répondit-il, vous serez forte contre l'adversité que vous appelez sur votre tête, vous vaincrez la colère de votre mari par la servitude et l'abaissement, vous conserverez quand même votre place à ce foyer domestique d'où nous aurons chassé ensemble la confiance et l'affection, vous vous résignerez à vivre sans moi, loin de moi et pour si longtemps, que nous ne nous reverrons peut-être jamais ?

— Je ferai tout cela, Edmond, car c'est la seule expiation qui m'apparaisse possible, à la hauteur de notre faute, la seule qui puisse éviter à ceux qui sont innocents de nos erreurs des malheurs sans remède.

— Alors je n'ai plus rien à dire, Victorine, et je vous obéis. Je n'ai pas le droit de disposer de vous autrement que vous ne le voulez. Que Dieu vous protége! Embrassez-moi, je pars.

Il lui tendait les bras. Elle s'y jeta, n'y resta qu'un instant, se courba sur sa main, et, dans un mouvement de reconnaissance craintive, elle la lui baisa.

— Ah! fit Edmond, le cœur brisé, laissez-moi partir. Je n'ai plus rien à faire ni près de vous, ni sur cette terre. Bien venu serait celui qui me débarrasserait de la vie!

Quand il fut sorti, madame Destrade s'absorba dans sa douleur. C'en était fait. Le passé ne

lui semblait plus qu'un rêve, et la révélation qu'elle allait faire à son mari n'était plus pour elle que la conséquence naturelle, presque facile de son infortune. Elle regardait l'heure et suivait machinalement l'aiguille. Elle voulait qu'Edmond eût le temps de s'éloigner et fût déjà trop loin pour que M. Destrade pût le rejoindre. Cependant elle l'accompagnait dans sa pensée. Il quittait le parc, prenait la grande route, gagnait la station. Il ne referait plus ce chemin-là. Enfin, jugeant le moment arrivé, elle fit prier son mari de se rendre chez elle.

M. Destrade avait le visage sévère et soupçonneux. — Vous m'avez fait demander, dit-il à sa femme.

— Oui, répondit-elle.

— Vous vous étonnez comme moi que M. Larcey ne soit pas venu.

— Il est venu, dit-elle froidement, il est parti.

— Sans m'avoir vu, sans que vous m'ayez fait prévenir? Qu'est-ce que cela signifie?

— M. Larcey ne peut pas épouser Juliette.

— Oh! et pourquoi?

— Parce que la coupable n'est point votre fille, c'est moi.

— Vous! c'est pour vous alors que cet homme était ici. Et que faisait votre fille dans tout cela?

— Elle etait accourue quand vous entriez. Elle avait voulu me sauver, nous sauver tous. Cela ne se pouvait, et voici pourquoi je vous dis la vérité.

— Ainsi, dit-il sourdement, M. Larcey est votre amant!

Elle ne répondit qu'en baissant la tête.

— Ah! misérable femme! s'écria M. Destrade.

Et il la menaça d'un geste terrible; Victorine attendit le coup, heureuse en ce moment que son mari l'eût anéantie dans son courroux.

Mais M. Destrade laissa tomber ses bras sans la frapper. Un immense et foudroyant chagrin lui ôtait la force et le clouait à sa place. En une seconde, il revit son existence entière, cette femme qui l'avait aimé, à laquelle il croyait de bonne foi, avoir gardé toute son affection, n'imaginant pas qu'elle fût de celles qui glissent aux passions malsaines, aux ténébreux plaisirs de l'adultère. Elle lui avait paru toujours si pure, si chaste, si loyale! Elle avait saintement élevé sa fille ; elle l'avait caressée devant lui. Jamais il ne lui avait vu sur les traits l'ombre d'un doute ou d'un remords. Il avait été si confiant avec elle ! Et elle l'avait trahi, et elle le lui disait, et il n'avait d'autre chose à faire que de l'oublier et de la châtier. Toutefois on ne chasse pas ainsi sa femme de son cœur. C'était au châtiment que songeait M. Destrade, et il le cherchait tel que la coupable en fût à jamais atteinte.

Madame Destrade cependant, toujours inclinée vers le sol, disait à son mari :

— Tuez-moi, frappez-moi, exilez-moi. Je ne reviendrai plus, vous n'entendrez plus parler de moi.

— Je vais d'abord tuer votre amant, dit-il.

— Allez, murmura-t-elle.

M. Destrade, avec un geste violent, se disposait à sortir lorsque la porte s'ouvrit : Cyprien Desorge parut, pâle, agité, accompagné de Juliette, qui, plus troublée que lui, marchait en chancelant.

Victorine se releva et les regarda tous deux d'un œil égaré. M. Destrade s'arrêta.

— Monsieur, dit Cyprien, je viens de me battre en duel avec M. Larcey, et je l'ai tué.

— Ah! s'écria M. Destrade, vous m'avez pris ma vengeance.

— Je suis le fiancé de mademoiselle Destrade, je serai son mari. C'est à moi qu'il appartenait

de la venger d'une tentative, insensée à coup sûr, de la part de celui qui s'y était hasardé, mais dont elle a manqué être la victime.

— Et comment avez-vous donc fait? où avez-vous rencontré ce M. Larcey qui n'avait point osé me voir, qui s'enfuyait, n'est-ce pas?

— Il partait en effet, monsieur. Il s'est laissé provoquer par moi. Nous avons trouvé des armes dans la maison du garde, et nous avons pris pour témoins deux hommes qui passaient.

Madame Destrade, qui ne se soutenait plus, s'était laissée tomber sur une chaise. Juliette la couvrait de ses larmes, lui disait tout bas :

— Oh! mère! pardonne-moi, je n'ai pu rejoindre M. Desorge.

— Et vraiment, ajoutait Cyprien, je ne puis dire que je l'ai tué, car, avec le mouvement aveugle d'un homme qui cherche la mort plutôt qu'il ne se défend, il s'est jeté sur mon épée.

— Il s'est fait justice! fit M. Destrade.

— Pauvre Edmond! fit madame Destrade d'une voix si faible que Juliette, dans les bras de qui elle restait cachée, l'entendit à peine, pauvre Edmond, il m'avait bien dit qu'il ne voulait plus vivre!

Il s'établit un silence de quelques instants. Madame Destrade, du fond même de sa douleur, remerciait Dieu de ce suicide d'Edmond. M. Desorge n'avait fait que tenir l'arme dont le malheureux s'était volontairement frappé. Juliette songeait que l'homme qui allait être son mari ne serait point un meurtrier aux yeux de sa mère. Le malheur et la fatalité, plus que la colère et la vengeance, avaient tranché ce nœud sanglant. M. Destrade, sombre et pensif, se disait pourtant que son honneur de mari pouvait s'accommoder de ce dénoûment, et que rien ne le forçait, si M. Desorge voulait encore épouser Juliette,

de descendre à des aveux que le jeune homme ne sollicitait pas, dont peut-être il n'avait plus besoin. Par prudence, il valait mieux ne pas déchirer un voile que chacun, de parti pris, s'efforcerait à ne pas soulever. Cyprien, timide devant ces angoisses et ces déchirements d'âme, attendait qu'ils se fussent calmés.

— Monsieur, dit-il enfin, je vous avais demandé la main de mademoiselle Destrade, je vous la demande encore.

— Elle est à vous, fit M. Destrade avec une émotion profonde. Je vous remercie, et je me souviendrai ; mais auparavant il faut que le bruit de cette mort se soit apaisé, que ce ne soit que pour un motif tout fortuit que vous ayez tué M. Larcey. Nous allons voyager, ma fille et moi ; à notre retour, ce mariage se fera.

Cyprien ouvrit ses bras à Juliette. Elle s'y jeta en pleurant, et il l'étreignit contre son

cœur. Il serra fortement la main de M. Destrade et s'inclina devant madame Destrade, puis il sortit.

— Et moi, dit alors Victorine, que deviendrai-je ?

— Nous partons sans vous, répondit M. Destrade. Votre mère vit en province, vous irez l'y retrouver.

— C'est vrai, soupira Victorine, j'ai ma mère. Hélas ! je n'ai plus qu'elle seule.

M. Destrade n'était déjà plus là. Juliette s'agenouilla près de sa mère.

— Et n'as-tu pas aussi ta fille ? lui dit-elle. Ne reviendrai-je pas ? ne serai-je donc plus près de toi pour te chérir et te consoler ?

Victorine la regarda doucement, longuement. Un sanglot souleva sa poitrine, ses larmes coulèrent plus facilement qu'elles ne l'avaient fait encore. Certes elle allait pleurer dans l'exil et l'abandon l'homme qu'elle avait tant aimé ;

mais elle eut peut-être aussi la vision d'un avenir moins dur, sinon moins triste, dans lequel elle aurait pour complice le temps, qui atténue le ressentiment et la douleur, où, moins coupable par l'expiation, si elle n'avait plus le droit d'être épouse, il pouvait lui rester celui d'être mère.

FLAVIEN

I

Le général d'Herbel avait pris sa retraite à soixante ans. Il avait de la sorte renoncé avant l'heure au service actif et aux chances favorables que sa carrière pouvait lui réserver encore, car il était un des officiers généraux le plus en renom de l'armée. Un motif grave et tout à fait inattendu l'avait poussé à cette détermination. Son frère, qui occupait une grande situation dans l'industrie, venait de mourir, laissant derrière lui une fille unique et une fortune considérable. Mademoiselle

Léonie d'Herbel, à peine âgée de dix-huit ans, était trop jeune pour affronter seule les hasards du monde. Elle avait besoin d'un second père qui la protégeât et qui l'aimât, et ce rôle devenait naturellement celui de son oncle. Il fallait aussi qu'il veillât aux intérêts de sa nièce, et il n'eût pu le faire de loin, dans le va-et-vient de ses commandements. La vie de famille auprès de cette enfant qu'il chérissait le séduisit également. Le général était veuf et n'avait qu'un fils, qu'il voyait rarement. Emmanuel, qui avait choisi comme son père le métier des armes, était capitaine et ne quittait l'Algérie que pour de rapides congés. M. d'Herbel, après avoir étouffé quelques regrets, se fit résolûment gentilhomme campagnard et alla s'installer au château des Tourelles, en pleine Vendée, au centre même des immenses propriétés de son frère. Il vendit ou loua les usines, afferma les terres et

ne réserva pour sa nièce et pour lui que le château et le parc, qu'il s'occupa de soigner et d'embellir. Cette grande existence ne déplut pas au général, qui n'avait eu jusque-là d'autre fortune que son épée. Il se reposa dans le bien-être de la vie et dans le calme des champs de ses longues fatigues.

Bientôt il adora sa nièce. Léonie était grande, d'une taille élancée, d'une physionomie à la fois énergique et douce. Elle avait d'abondants cheveux noirs, le front blanc et pur, le regard brillant et joyeux, le nez droit terminé par des narines frémissantes et mobiles, la bouche d'une bonté souriante. Elle faisait de son oncle ce qu'elle voulait et l'aimait avec tout l'abandon et tout l'égoïsme de la jeunesse. Après avoir passé son enfance au couvent, elle avait des explosions d'élan et de séve. Elle n'avait point voulu que le général renonçât pour elle à des exercices et à des habitudes qui étaient

dans ses goûts. Elle l'accompagnait à cheval dans ses promenades ou dans ses courses, l'étonnait par sa hardiesse et par son sang-froid. Le vieux soldat la regardait parfois à la dérobée sans rien dire. Il admirait sa grâce juvénile, sa coquetterie naïve, et s'émerveillait d'avoir trouvé pour compagne, au déclin de sa vie, cette vaillante et charmante fille. Il se demandait parfois à qui il la marierait. Emmanuel était trop pauvre pour songer à une si riche héritière; il valait mieux d'ailleurs qu'il ne se mariât pas: le bonheur tue l'ambition. Puis inconsciemment le général eût été jaloux de quiconque eût pu prétendre à la main de Léonie. Il pouvait la garder tout à lui quelques années encore, et c'était là ce qu'il y avait de mieux à faire. Elle était parfaitement heureuse, elle se distrayait à parcourir les grands bois, chantait dès le matin en s'éveillant, mangeait de grand appétit, ce

qui indiquait un cœur libre et une conscience absolument calme, lui lisait le journal sans que cela parût l'ennuyer, et s'endormait le soir à ses côtés sur le grand canapé du salon, le frôlant parfois à l'épaule de sa tête, qui s'inclinait languissamment, tandis qu'il jouait paternellement avec les boucles noires de ses cheveux. Le général la contemplait, s'attendrissant ou souriant à la voir ainsi, jusqu'au moment où il la réveillait pour l'envoyer se coucher. « J'ai tout à fait raison, se disait-il chaque soir, il y aurait folie à la vouloir marier, elle n'a besoin encore et pour longtemps que de ses vingt ans et de son oncle. »

Sur ces entrefaites, Emmanuel arriva aux Tourelles en congé de semestre. Les lettres de son père l'avaient tenu au courant des événements survenus dans la famille et du nouveau genre de vie du général. Il savait que sa cousine était belle et charmante, mais

aussi qu'elle était fort riche. Il ne songeait pas qu'il pût jamais l'épouser, ni même qu'il pût devenir amoureux d'elle, et cependant il était impatient de la voir. Il se la rappelait enfant, avec ses cheveux blonds alors, sa physionomie vive, ses allures décidées, sa brusquerie gracieuse. Il ne se la représentait point telle que le général la lui décrivait ; il avait pour elle de la curiosité, un vague penchant du cœur. Ces affections indécises et tendres sont naturelles aux hommes de guerre, qui vivent beaucoup dans la solitude, et dont l'âme garde toutes ses délicatesses au sein d'une existence rude ou de plaisirs trop faciles.

Emmanuel arriva aux Tourelles au commencement du printemps; son père et sa cousine le reçurent à bras ouverts. La maison, quoique heureuse, avait peut-être besoin d'un peu de gaieté. Le personnel intime y était fort restreint. Léonie n'avait auprès d'elle qu'une

femme de chambre qui la servait depuis de longues années; et le général un ancien soldat qui l'avait suivi comme ordonnance dans toutes ses campagnes. Cet homme, qui s'appelait Spandau, était le maître du château. Il avait pour le général et pour mademoiselle d'Herbel un attachement sans limites. Quand il ne s'occupait point de son service, il avait l'air de ne penser à rien et ne songeait qu'à eux. Il se plaçait, quand il le pouvait, de façon à les voir, et les regardait avec des yeux attendris en tortillant ses longues moustaches grises. Emmanuel, qui était capitaine et le fils de son général, lui plut tout de suite.

Le vieux troupier et Léonie mirent le jeune homme au courant de ce qui se faisait aux Tourelles. La vie y était réglée un peu militairement. Chaque après-midi, vers la fin du jour, on attelait la calèche ou on sellait les chevaux pour se promener dans les grands

bois. Le matin, à certains jours déterminés par Spandau, qui avait préparé les engins de pêche, on se rendait aux étangs ou aux eaux vives de la rivière qui traversait le parc. Le dimanche ou les jours de fête, on recevait à dîner le médecin et le curé du village, ou quelque châtelain ou châtelaine du voisinage. Ces soirs-là, Léonie chantait, et les hôtes accidentels du château sommeillaient innocemment en l'écoutant. Elle contait en riant ces détails à Emmanuel, qui plaignait gravement sa cousine et scandalisait Spandau. Les jeunes gens, d'un commun accord, introduisirent l'imprévu dans cette uniformité de réceptions ou de joies champêtres. Le général ne s'y opposa pas ; il se rajeunissait au contraire à la compagnie d'Emmanuel et de Léonie.

Il était fier de son fils. A trente ans en effet, Emmanuel était un énergique et beau jeune homme. Ses cheveux coupés ras lui

allaient bien, ses yeux bleus avaient tour à tour des lueurs douces ou les flammes de l'action et de la lutte. Son nez d'aigle, ses moustaches fines et blondes, sa bouche aux lèvres rouges et fermes, entr'ouverte le plus souvent par un sourire aimable qui laissait voir ses dents blanches, donnaient à ses traits une expression de franchise, de générosité et d'audace. Son caractère ne mentait pas à ces promesses. Emmanuel était enjoué, plein d'ardeur et quelquefois, bien que rarement, d'une mélancolie pleine de charme. C'était aussi sa propre jeunesse, ressuscitant à ses yeux, que le général aimait dans son fils. Il avait été ainsi, ne se gênait pas pour le dire et appelait Spandau en témoignage. Le soldat se mettait à sourire avec des clignements d'yeux. Il se souvenait sans doute des printemps d'autrefois, des succès de son général lorsque celui-ci n'était que capitaine ou colonel, et

des aubaines comme des franches lippées des grands chemins. Le soir, Emmanuel et Léonie lisaient à tour de rôle, et la lecture se prolongeait tard. Le général, qui avait écouté au début les aventures du héros ou de l'héroïne, s'assoupissait par degrés. Alors souvent Emmanuel et Léonie, laissant là le livre commencé causaient à voix basse. Ils partaient des fictions qu'ils avaient lues pour pressentir les chagrins, les luttes et le bonheur de la vie. Ils se perdaient en de grands rêves empreints d'affection et de dévouement. A la fin de la soirée, s'ils voyaient le général prêt à se réveiller, ils reprenaient le volume, le continuant au hasard et se souriant l'un à l'autre en complices innocents de leur supercherie. N'était-ce pas une joie secrète qu'ils savouraient de s'isoler ainsi, de s'appartenir vaguement? Ces instants de solitude et de liberté, ils les cherchaient, d'un commun et tacite accord,

dans la journée, quand une circonstance imprévue retenait loin d'eux M. d'Herbel. Il est vrai que Spandau les accompagnait presque toujours; mais, loin de les gêner, il leur était utile. C'était à lui qu'ils parlaient, c'était lui qu'ils s'amusaient à lutiner lorsqu'ils se sentaient trop vivement attirés l'un vers l'autre, lorsque le trouble de leurs âmes grandissait trop en eux et les déconcertait. Le vieux soldat se laissait faire, leur venait presque en aide par sa bonhomie, les suivait, s'éloignait, revenait encore avec les allures d'un gardien indulgent et fidèle. Ils furent bientôt plus libres encore. La goutte retint le général au logis. Ils l'embrassaient avec un peu d'hypocrisie au départ, comme s'ils eussent été chagrins de le quitter, et bruyamment au retour, avec une bonne joie, comme pour s'excuser auprès de lui du plaisir qu'ils avaient goûté. S'aimaient-ils? Ils ne se le disaient pas et n'en savaient

peut-être rien. Un mot ému, une fleur échangée, l'enivrement partagé d'une course rapide à travers la plaine ou la forêt, le retour à pas lents quand le soleil déclinait à l'horizon, le silence succédant tout à coup aux paroles vives et légères, leurs regards qui se confondaient et se détournaient, c'étaient là leurs seules confidences et leurs seuls aveux. Ils étaient heureux de leur affection, de leur jeunesse, de leurs cœurs qui battaient plus vite qu'ils ne l'avaient encore fait, et, bercés dans cette douce extase, ne se demandaient pas encore si cela n'était point de l'amour.

Ils en eurent la révélation par le chagrin. Ils s'aperçurent bientôt que le général n'était plus le même à leur égard. Ce changement avait d'abord été imperceptible. M. d'Herbel se contentait de les examiner au retour de leurs longues courses, recevait leurs caresses, y répondait affectueusement, mais il n'asseyait

plus comme autrefois Léonie sur ses genoux, ne gardait plus dans ses mains la main de son fils. Il leur en voulait de ces promenades qu'ils faisaient sans lui, de cette intimité dans laquelle ils s'enfermaient, dont il n'avait plus sa part. Lorsqu'ils restaient près de lui, il sentait en eux de la gêne. Il y avait de la hâte dans les adieux qu'ils lui faisaient, si tendres qu'ils fussent. Plusieurs fois le soir il avait feint de s'endormir et avait surpris leurs confidences, les espérances d'avenir qu'ils ne formulaient point encore d'une manière précise, mais qui se traduisaient par le trouble de leur attitude, par l'émotion de leur voix. Une jalousie singulière ou plutôt un désenchantement amer avait pris le vieillard. Il s'était habitué à posséder Léonie à lui tout seul. Sa beauté, ses prévenances, sa jeunesse, étaient pour lui. Il l'admirait avec une passion égoïste et paternelle. Elle ne s'inquiétait alors que de

lui, de son bien-être et de ses désirs. Et voilà qu'il avait suffi de l'arrivée d'un jeune homme pour lui ravir ce bonheur dont il avait joui si peu et sur lequel il veillait en avare. Il se disait en vain que tout cela est naturel, qu'il aurait dû s'y attendre, qu'à défaut de son fils, c'eût été un inconnu qui lui eût pris au premier jour le cœur de Léonie; il n'en était pas moins atteint et en souffrait peut-être davantage. Son état de maladie, la solitude où on le laissait, ses regrets, les pensées tristes qui lui devenaient habituelles, élargissaient sa blessure au lieu de la fermer. Ne voulant point s'imaginer que Emmanuel aimât réellement Léonie ou pût être aimé d'elle, il en venait à supposer au jeune homme des projets intéressés et des idées de lucre. Il trouvait là un point d'appui à son ressentiment, une raison de tourmenter et de frapper les ingrats. Il devait s'opposer à ce que son fils, aussi pauvre qu'un

simple officier de fortune, épousât cette riche héritière. Il avait charge de la réputation d'Emmanuel, de la sienne propre, car on l'accuserait d'avoir prêté les mains à cette union. Il n'obéissait en somme qu'à la secrète douleur qu'il avait subie à l'improviste et qu'il ne pouvait chasser loin de lui.

Toutefois il hésitait encore à questionner Emmanuel. Il eût craint de le trouver tel que ses préventions le lui montraient; mais de jour en jour ses façons se ressentaient de la contrainte qu'il s'imposait. Il ne se tenait plus sur la réserve d'une affection qui s'attriste ou diminue; il échangeait de rares paroles avec Emmanuel et Léonie, il évitait ou fuyait leur présence. Les jeunes gens s'affligèrent d'abord, puis cherchèrent la cause de la conduite de M. d'Herbel. Ils n'avaient pu l'offenser en rien, ils l'avaient peut-être un peu délaissé. Ils restèrent alors auprès de lui, l'entourant de

soins et d'attentions. Le général n'en fut que plus irascible et moins traitable. On eût dit que par instants il se prenait d'aversion pour eux. L'existence de cette famille, qui peu de temps auparavant était si expansive et si heureuse, se fit sombre et tourmentée. Emmanuel se désolait, et, ne trouvant pas de motifs aux rigueurs de son père, il n'osait cependant l'interroger. Il avait le soupçon de la vérité, le rejetait loin de sa pensée. Ce fut Léonie qui, plus naïve ou plus hardie, le lui confirma.

— Emmanuel, lui dit-elle un jour, mon oncle est jaloux de l'affection que nous avons l'un pour l'autre. — Le jeune homme tressaillit. — Cette affection est pourtant bien naturelle, reprit-elle, nous ne faisons point de mal, vous êtes mon parent, — elle hésita, — mon ami.

— Votre ami, Léonie, dit Emmanuel. C'est vrai, votre ami bien sincère, bien dévoué;

mais, si je n'étais que cela, mon père ne s'irriterait pas contre moi : c'est qu'il voit que je vous aime de tout mon cœur et de toutes mes forces.

— Eh bien, répondit-elle en se troublant un peu, pourquoi pâlissez-vous quand vous me dites cela? N'avez-vous pas le droit de m'aimer ainsi, ne pouvons-nous pas..?

Elle n'acheva pas, et, pleurant doucement, appuya sa tête à l'épaule d'Emmanuel.

Le jeune homme la serra contre son cœur, et, tout tremblant d'émotion, lui répéta :

— Ne pouvons-nous pas..?

— Nous marier? fit-elle, ayant cessé de pleurer et levant sur lui ses yeux purs et limpides.

Ces jolies fiançailles se faisaient non loin du château, sous une grande allée d'arbres, par une belle soirée d'été. Emmanuel et Léonie se promenèrent assez longtemps, la main dans la

main, tous deux muets : la jeune fille s'abandonnait aux émotions nouvelles qui l'envahissaient; Emmanuel, plus bouleversé qu'elle ne l'était, frissonnait de joie et d'orgueil, mais, plus inquiet aussi, réfléchissait à cette réalité redoutable et radieuse qui se dressait devant lui. — Léonie, dit-il enfin, il faut que je parle à mon père, et c'est lui seul qui peut disposer de votre sort et du mien.

— Oui, Emmanuel, et je crois qu'il vaut mieux maintenant que vous le fassiez sur-le-champ. Il a pu être injuste envers ses enfants en se méfiant d'eux ; il doit être le premier à connaître l'aveu qu'ils se sont fait.

— A bientôt donc, mon amie, et priez Dieu que mon père nous soit favorable.

— Je vais le prier, dit-elle; allez.

Le général, qui était demeuré seul au salon, vit entrer son fils et le regarda fixement. L'attitude du jeune homme était respectueuse et

résolue. — Mon père, fit-il, je viens vous demander de vouloir bien causer quelques instants avec moi.

M. d'Herbel se souleva brusquement à demi sur son fauteuil. — Ah! dit-il, vous jugez donc enfin le moment venu? Vous avez bien tardé. Vous vous y prenez juste à temps d'ailleurs; j'allais pour ma part réclamer de vous cet entretien. Je vous écoute.

— Mon père, voici trois mois que je vis auprès de vous et de ma cousine. Je n'ai pas à vous parler de la beauté et des qualités de Léonie. Je me suis par degrés, sans le savoir, sans le vouloir même, laissé aller à la séduction qui est en elle, je l'aime et je viens de le lui dire.

— Et elle vous aime sans doute aussi ?

— Oui, mon père.

Le général eut un rapide éclair dans les yeux, mais il baissa le regard devant son fils.

— Eh bien, après? dit-il froidement.

— Eh bien, reprit Emmanuel, vous êtes l'oncle et le tuteur de Léonie, vous êtes mon père bien-aimé, je viens vous demander sa main.

— Et sa fortune ?

— Mon père, s'écria Emmanuel, vous me faites souvenir que Léonie est riche, je l'avais oublié.

Il y avait dans la voix de l'officier un tel accent de franchise et d'honneur, il était si loin de se douter que le général eût voulu lui adresser un mot cruel et un reproche, que M. d'Herbel se sentit ému et honteux de lui-même. Il resta quelques instants sans parler, se livrant un combat intérieur qui se trahissait par le frisson de ses membres, par la mobilité de ses traits. Il se leva enfin, et simplement, revenu à lui-même et à sa tendresse paternelle, il tendit les bras à son fils.

— Ah ! dit Emmanuel, vous redevenez bon pour moi, vous ne m'en voulez donc plus?

— J'ai été un vieux fou, dit en souriant le général. La réalité vient. Vous vous aimez, Léonie et toi, tu me le dis, j'aime mieux cela. J'étais jaloux de toi, mon enfant, jaloux d'elle. Oh ! continua-t-il avec un geste, jaloux comme un père à qui l'on prend une fille aimable et chérie, jaloux tout de même et, ce qui est bizarre, absolument comme si on avait vingt ans, et c'est là ce qui me rendait injuste et méchant. C'est fini maintenant, et cela ne recommencera plus. Donne-moi ta main et dis-moi que tu ne m'en veux plus.

— Mon père ! fit Emmanuel.

— Dis-le-moi, car j'ai une objection à faire à tes projets et, pour quelque temps du moins, un chagrin à te causer.

— Parlez, mon père, et, quoique il m'en coûte, je respecterai votre volonté.

— Tu veux te marier, mon enfant, et tu es soldat, et tu aimes ta carrière. Si tu es heureux en ménage, — et tu le seras, je l'espère bien, — tu compromets ton avenir.

— J'aime Léonie, mon père, je ne puis vous répondre autrement ; mais je crois d'ailleurs que vous vous trompez. Ma femme sera la digne et vaillante compagne d'un soldat. Vous la connaissez comme moi, elle est forte, courageuse et résignée. Elle me sera un appui et non un obstacle.

— Soit, Emmanuel, mais songe à ceci : Léonie est riche, elle est trop riche, et toi tu n'as rien.

— Cela m'importe peu, mon père. Sa fortune sera la sienne, la nôtre, si vous voulez, à ma femme et à moi ; mais, pour mon propre compte, je n'ai pas à m'en inquiéter. Je me suis toujours suffi à moi-même ; cet argent, qui ne fera que le luxe ou le bien-être de ma

famille, ne m'est point nécessaire en somme. Ma fiancée serait pauvre que je n'hésiterais pas à l'épouser ; pourquoi hésiterais-je davantage parce qu'elle est riche ?

— Tu as raison, mon fils, dans ta conscience et devant moi : tu auras tort aux yeux du monde. Les grands mariages flétrissent, quoi qu'il en ait, l'homme qui les accepte. Ne te révolte pas, fit-il à un mouvement d'Emmanuel, car je n'ai pas tout dit. Ils flétrissent le père qui les permet à son fils. Je ne veux point que la déconsidération nous atteigne, si indéterminée qu'elle puisse être, si peu méritée qu'elle soit.

— Vous vous opposez à notre mariage alors ? dit Emmanuel en pâlissant.

— Non, mais je te prie de le retarder. Léonie a dix-huit ans à peine, je suis son tuteur, et tu es mon fils. Si ce mariage se faisait aujourd'hui, ce ne serait pas seulement le monde

qui aurait le droit de nous accuser, ce serait Léonie elle-même qui en aurait le droit un jour. Elle n'est qu'une enfant, et tu as les premiers battements de son cœur. Laisse-la grandir, devenir femme. Rendez-vous dignes tous les deux, par ce sacrifice et par l'attente, qui ne vous est chère encore aujourd'hui que par la poésie et la soudaineté du rêve. Quand Léonie sera majeure et maîtresse de ses actions, quand tu auras vécu trois années encore de la vie des camps dans la patience et l'abnégation, tu épouseras ta cousine.

Le langage de M. d'Herbel était celui du devoir, c'était un appel aux sentiments élevés de son fils. Emmanuel baissa la tête, cherchant dans son respect pour son père, dans la puissance même de son affection pour Léonie, la force d'obéir.

— Va, mon enfant, dit doucement le général, je ne te dirai pas que c'est là ma volonté for-

melle sur laquelle je ne saurais revenir ; j'ai trop de confiance en toi et dans ta loyauté. Je ne veux même point être mêlé à tout ceci. Je ne parlerai de rien à ma pupille. Vois-la, répète-lui ce que je désire ; si elle t'aime fortement, elle acceptera ce délai que je vous impose. Elle comprendra que je dois agir ainsi pour vous comme pour moi. La jeunesse a l'avenir devant elle, il est digne d'elle de savoir le mériter.

Quelle que fût la douleur d'Emmanuel, il fit part à la jeune fille de la décision du général. Il le fit sans amertume, avec une énergie généreuse, ne pensant point à l'apitoyer sur ses propres souffrances, mais à la raffermir et à la consoler. — C'est une longue absence, lui dit-il, mais l'amour est plus fort que l'absence et le temps.

Léonie se montra courageuse et résignée. Elle aussi, en s'abandonnant à sa faiblesse,

eût craint de trop affliger son fiancé. Ces quelques mois de tendresse partagée, de sensations nouvelles, les inquiétudes qui les avaient suivis, l'aveu de son amour, ce dénoûment immédiat et cruel, avaient transformé mademoiselle d'Herbel. Ce n'était plus une enfant ignorante de la vie, joyeuse et timide à la fois, c'était une noble et fière jeune fille que les obstacles ne pouvaient abattre.

— Je vous attendrai, dit-elle à Emmanuel, je suis à vous désormais et pour toujours.

Emmanuel ne pouvait plus rester aux Tourelles, et son départ fut fixé à quelques jours de là. Le général était redevenu pour lui et pour sa cousine ce qu'il avait été autrefois. Il était bienveillant et calme avec une sorte de dignité paternelle. Les jeunes gens ne le quittaient que rarement, car la solitude les mettait trop vivement aux prises avec l'émotion qu'ils ressentaient. Au moment des adieux cepen-

dant, ils prirent congé de lui dans la grande salle du château. Léonie avait exprimé le désir d'accompagner seule son fiancé jusqu'à la lisière du parc, où le fidèle Spandau se tenait avec une voiture. Les jeunes gens, s'efforçant de dominer leur trouble, marchaient, les yeux humides, dans ces allées ombreuses qu'ils avaient si souvent parcourues ensemble. Ils ne se parlaient pas, sinon pour se dire par mots entrecoupés qu'ils ne s'oublieraient point, que cette absence aurait un terme, qu'ils s'écriraient souvent. Au dernier instant, Emmanuel prit Léonie dans ses bras. Il sentit qu'elle y défaillait et poussait un profond soupir. Il l'assit sur un tertre de gazon et la ranima.

— Qu'avez-vous, mon Dieu? lui dit-il, ayez du courage pour moi, qui en ai si peu.

— J'en aurai, répondit-elle ; mais j'ai succombé à je ne sais quel pressentiment de deuil et de tristesse. Promettez-moi, Emmanuel,

d'accourir aussitôt auprès de moi si je courais un danger, si j'avais besoin de vous.

— Léonie, fit le jeune homme, vous savez que je vous aime plus que tout au monde. J'ignore ainsi que vous le péril qui peut vous menacer ; mais à votre premier appel je reviendrais, et vous me verriez à vos côtés.

II

Après le départ d'Emmanuel, les relations du général et de Léonie ne devinrent qu'en apparence ce qu'elles avaient été. En exigeant que son fils retournât en Afrique et que les jeunes gens attendissent trois années avant de s'épouser, M. d'Herbel avait obéi aux conseils de la raison et à de véritables scrupules d'honnêteté. Toutefois peut-être il n'avait pas été sans songer qu'il garderait ainsi sa nièce auprès de lui longtemps encore et qu'il retrouverait les habitudes d'affection et d'intimité qui lui étaient chères. Cette illusion ne dura pas.

Certes Léonie ne lui témoigna ni ressentiment ni froideur ; mais, en ne cessant point d'être attentive, affable et gracieuse à son égard, elle n'eut plus ces caresses vives et confiantes, ces naïves gaietés qui charmaient le vieillard. Il était devenu pour elle un tuteur, presque un maître dont elle respectait les volontés, dont elle s'étudiait à prévenir les désirs ; il n'était plus l'ami de sa jeunesse et le confident de ses pensées. La vie de la jeune fille était ailleurs qu'aux Tourelles, au loin, dans un pays qu'elle ne s'imaginait point, où vivait Emmanuel. Les jours où elle recevait une lettre de lui, elle était plus joyeuse, d'une joie sereine et attendrie ; si la lettre se faisait attendre, elle s'attristait légèrement, mais ne se trahissait que par une attitude plus sérieuse et plus calme. Il était rare qu'elle lût à son tuteur les lettres d'Emmanuel, il fallait qu'il le lui demandât, et encore ne lui lisait-elle que les

passages où il était question des expéditions de guerre ou du métier du jeune homme. Elle se réservait à elle seule les expansions ou les espérances de leur amour. Le général s'aperçut bientôt qu'il n'était plus aimé de sa nièce. Il n'en éprouva plus le chagrin exclusif et jaloux qu'il en avait ressenti tout d'abord, mais il tomba par degrés dans un découragement apathique de l'existence qu'il menait et qui avait eu pour lui de si vifs plaisirs. Il se voyait réduit à ce rôle ingrat de gardien d'une belle jeune fille qui s'isolait de l'affection même qu'il lui portait, et dont l'imagination franchissait les grilles de la prison où il avait prétendu l'enfermer.

Ce fut au milieu de ces ennuis que diverses affaires d'intérêt l'appelèrent à Paris. Il partit avec indifférence et presque content de ce voyage imprévu. Il allait échapper en effet à cette solitude à deux qui lui était un re-

mords et un combat. Si âgé qu'il fût, le général avait le cœur tendre et l'esprit mobile, et il en venait par moments à se demander s'il ne ferait pas mieux, plutôt que de se poser en Bartholo, de rappeler son fils et de le marier à Léonie. Le bonheur de ses enfants serait le sien, et il se débarrasserait de cette contrainte qui était de toutes les heures et qui lui pesait. Il maudissait la jalousie étrange qui l'avait saisi et soupirait cependant au souvenir de ce passé qui était si près de lui et qui avait disparu pour jamais. En somme, il avait le besoin de se distraire, de se reprendre avec le sens exact et précis des fautes qu'il avait pu commettre et des moyens qu'il y aurait de les réparer. Tout en s'occupant de ses affaires, il revit à Paris quelques-unes de ses anciennes relations. Un jour, tout à fait à l'improviste, dans une des maisons où il allait, il rencontra la comtesse Sampara, qu'il avait connue autrefois.

C'était toute une aventure, sinon de sa jeunesse, au moins de la période la plus brillante de sa vie. En 1849, M. d'Herbel, qui n'était alors que colonel, faisait avec son régiment le siége de Rome. La plupart des familles nobles avaient quitté la ville, et celles qui ne s'étaient pas réfugiées au loin s'étaient installées dans les maisons de campagne environnantes. La comtesse Sampara habitait ainsi une élégante villa près du campement du colonel. Le comte était resté enfermé dans Rome, où il remplissait auprès du gouvernement républicain les fonctions du munitionnaire général. C'était un homme d'un esprit aventureux et exalté qui se ruinait bien plus qu'il ne s'enrichissait dans cet emploi assez singulier pour lui. Diverses circonstances mirent en rapport le colonel avec la comtesse et quelques-unes de ces familles qui n'avaient émigré qu'aux portes de la ville. Il s'était agi de leur épargner

les légers ennuis qu'entraîne le voisinage d'une armée en campagne. En échange de ces services, le colonel avait été accueilli avec beaucoup d'empressement dans cette petite colonie. Il y menait le soir ses officiers, on y faisait de la musique, on y dansait même, hormis chez la comtesse Sampara, qui, à cause de son mari, se disait gaiement républicaine. La petite comtesse, à peine âgée de vingt-cinq ans, jolie et vive, avait la réputation d'une femme très-coquette et très-légère; mais en Italie on est assez volontiers indulgent pour les femmes. Le bruit courait que son dernier amant s'était enfermé dans Rome avec le comte, et qu'il l'aidait avec plus de zèle que de désintéressement dans ses fonctions d'intendant. En cela seul, la conduite de l'amant rejaillissant sur la maîtresse, on se montrait quelque peu sévère pour la comtesse. Cela était parfaitement égal au colonel, qui profitait plus à son aise de la

demi-solitude où vivait la jeune femme. Elle lui plaisait beaucoup, et il ne lui était pas indifférent; il arriva bientôt qu'il l'aima et qu'il fut aimé d'elle. Ces rapides amours n'eurent pas de lendemain. La ville fut à peine prise que le colonel fut renvoyé en France avec son régiment. Il s'efforça le plus vite qu'il put d'oublier cette aventure, car il rentrait au bercail conjugal et n'était point exempt de remords.

Depuis cette époque lointaine, il avait continué sa carrière, perdu sa femme, élevé son fils, et ne s'était jamais informé de ce qu'avait pu devenir la comtesse. Quelquefois cependant il avait songé à elle entre un sourire et un soupir. Cet honnête soldat n'avait eu dans toute sa vie que ce succès féminin. Il y tenait en son for intérieur et avec un peu d'orgueil par le souvenir qu'il en avait, que sa conscience n'était plus obligée d'étouffer et qui était plein

de charme. Aussi son émotion fut-elle vive en rencontrant à l'improviste son ancienne amie. Bien qu'elle ne fût plus jeune après ces vingt ans écoulés, elle était encore presque jolie et séduisante au dernier point. Ses cheveux noirs, toujours abondants, mais d'une teinte qui semblait s'être adoucie, s'étageaient légèrement sur son front blanc et pur. Ses yeux, avec des flammes humides, se dérobaient sous ses longs cils. Ce fut assez d'un de leurs regards pour que le général sentît renaître en lui les impressions d'autrefois. La bouche était rieuse et coquette, avec un peu de fatigue pourtant ; il avait dû passer par là bien des sourires. Les formes du corps, d'élancées et fluettes qu'elles avaient été, étaient devenues rondes et replètes. Cet embonpoint, qui n'avait pas d'excès, n'allait point mal à la comtesse : il donnait à ses bras, à ses épaules, cette beauté qui dure, et qui, semblable aux fruits

de l'arrière-saison, n'abandonne la femme qu'aux véritables approches de l'hiver. La comtesse Sampara, si attrayante qu'elle fût, se surveillait néanmoins avec une sorte de timidité prudente. Sa physionomie mobile témoignait d'une longue expérience de la vie. L'espèce de lassitude qui se lisait aux coins des lèvres eût facilement détendu tous les traits. La volonté, qui s'était usée peut-être à d'incessants combats, subsistait encore, astucieuse et souple, mais avec des tendances à s'annihiler et sans initiative propre. On se fût aisément imaginé cette Italienne aimable et circonspecte au service d'une diplomatie occulte dont elle aurait été l'instrument habile et obéissant; mais, pour un observateur, la comtesse avait subi plutôt et subissait peut-être encore le despotisme d'un seul homme, d'un de ces condottieri qui exploitent à leur profit, en des intrigues que le succès est lent

à couronner, la passion ou la faiblesse de la femme qu'ils ont su dominer. Elle vivait d'ailleurs seule à Paris, où on l'accueillait avec de l'affabilité et des égards. Elle était dans l'opinion une de ces étrangères gracieuses, un peu bizarres, qui traversent les salons, n'y passent point inaperçues, et dont l'esprit et l'originalité ont leur moment de faveur et de renom.

Elle avait à peine reconnu le général qu'elle courait à lui. Le souvenir d'un plaisir ne troublait point la comtesse. Ce n'est pas là un crime dans son pays. M. d'Herbel, se rappelant son prompt départ, le silence qu'il avait gardé pendant vingt années, était plus embarrassé qu'elle. La comtesse le mit vite à l'aise avec une amabilité gaie, reconnaissante du passé, légèrement attendrie. Elle lui raconta ce qu'elle était devenue. Après le siége de Rome, elle avait revu son mari, mais pour peu de temps.

Le comte, inquiété, poursuivi par la police pontificale, malade d'ailleurs et fatigué, était mort en lui laissant un fils. A ce mot, elle s'arrêta et regarda le général en souriant; mais, avant que M. d'Herbel eût pu l'interroger, elle ajouta, en souriant de nouveau, qu'à tout hasard elle avait changé le nom de ce fils, qui s'appelait Flavio, en celui de Flavien. Il avait été désormais dans la vie sa seule joie et son grand amour. Des débris de sa fortune, elle s'était constitué une rente viagère qui lui permettait de vivre honorablement. Cela ne lui était point difficile, les Italiennes ayant bien plus la coquetterie du cœur et du visage que le faste de la toilette et du luxe. En dehors de cette rente, elle avait réservé une assez forte somme que Flavien trouverait à sa majorité. Elle avait également pourvu largement aux frais de son éducation. Il voyageait en ce moment avec son précepteur, le chevalier Griotti, un gentil-

homme italien pauvre, mais plein de mérite, qui aimait beaucoup son élève. Un jour ou l'autre, Flavien arriverait en France, et le général, elle en était sûre, serait charmé de le voir.

Le général était vivement ému. Cette femme, qui lui avait été chère, qu'il retrouvait à l'improviste, ces souvenirs évoqués, ces insinuations qu'il pouvait être le père de Flavien, le remplissaient de plaisir et de trouble. La comtesse cessa de lui parler d'elle-même, et voulut qu'il la mît au courant de l'existence qu'il avait menée. Il le fit avec une entière confiance et non sans quelque soulagement à ne plus garder pour lui seul les récents chagrins qu'il avait ressentis. Il lui dit l'affection trop forte peut-être qu'il avait eue pour Léonie, et les déceptions qui l'avaient atteint. Maintenant il s'en allait un peu à l'aventure de ses vieilles années, condamné désormais à l'isolement dans un intérieur attristé ou hostile où il avait quelque crainte de

rentrer. Aussi était-il heureux d'avoir rencontré la comtesse et d'avoir pu ressaisir, ne fût-ce que pour une heure, les joies d'un temps évanoui.

La comtesse l'avait écouté doucement avec de jolis mouvements de tête, avec une attention soutenue. Elle avait tenu à bien lire dans le cœur du général, à en découvrir la bonté, les faiblesses, les aspirations encore vives. Elle prit congé de M. d'Herbel en l'invitant à venir la voir, en lui serrant la main d'une façon significative. Il aurait en elle une amie indulgente et toute dévouée, prête à se réjouir ou à s'affliger avec lui. Le général la suivit d'un long regard tandis qu'elle s'éloignait. Elle lui paraissait aussi séduisante que vingt ans auparavant quand il s'en allait le soir, plein d'émotion et de désir, se reposer de sa journée d'attaque ou de tranchée dans le petit salon de la villa Sampara.

Il se rendit à son invitation, et prit bientôt l'habitude de voir chaque jour la comtesse. Elle voulut être tout à fait dans sa confidence et n'eut point de peine à y parvenir. Elle lui donna l'exemple et lui lut les lettres qu'elle recevait de Flavien ou du chevalier Griotti. Il y était déjà question de M. d'Herbel, dont elle leur avait parlé comme d'un ancien et intime ami. Ces lettres, datées précisément de Rome, intéressaient le général, l'unissaient plus étroitement à la comtesse. Il s'ouvrit à elle plus franchement qu'il ne l'avait encore fait de son projet de marier Emmanuel à Léonie. Il n'avait plus en effet de motif égoïste de s'opposer à leur bonheur. Elle ne l'y encouragea point. Entrant plus avant que le général lui-même dans ses scrupules de délicatesse et de fortune, elle lui représenta que ce mariage était disproportionné pour son fils, que la jeune fille pourrait le lui reprocher plus tard. Emmanuel y perdrait sa

liberté, les chances aventureuses de sa carrière. Sa véritable voie était de devenir un vaillant et illustre soldat comme son père. En tout cas, M. d'Herbel avait eu raison d'assigner comme époque à cette union la majorité de Léonie, elle agirait en connaissance de cause et serait responsable de ses actes. Quand il n'était pas question de leurs enfants, la comtesse et M. d'Herbel s'entretenaient d'eux-mêmes. Malgré sa vie mondaine et qui avait surtout pour but de ménager à Flavien de belles relations, la comtesse était seule au monde ainsi que le général. Cela était triste à son âge, car elle ne se faisait point illusion sur ce qui lui restait encore de charme et de beauté. Elle en vint à lui dire une fois que, s'ils étaient sages tous deux, ils ne se sépareraient plus, que leur mutuelle amitié leur tiendrait lieu de ces autres affections de famille auxquelles ils se livraient avec un abandon

bien naturel, mais qui les délaisseraient fatalement un jour. Le général s'enhardit à proposer à la comtesse de l'épouser. Il ne le fit pourtant qu'avec une extrême timidité, car, si sa nièce était riche, il était, lui, presque pauvre et n'avait, avec quelques économies lentement amassées, que sa pension de retraite. La comtesse, à cette déclaration, eut un des beaux sourires de sa jeunesse. Qu'importait la richesse? Elle n'avait elle-même qu'un revenu viager qui ne dépassait pas celui de M. d'Herbel. Tout n'était-il pas ainsi pour le mieux!
— Nous aurons, lui dit-elle, l'heureuse médiocrité des biens et les richesses du cœur.

Quelques jours plus tard, au moment où mademoiselle d'Herbel commençait à s'inquiéter de l'absence prolongée de son oncle, elle reçut une lettre de lui. Le général ne lui annonçait pas son mariage, il le lui apprenait comme un fait accompli. Il n'avait point voulu,

à son âge, donner à cette union l'éclat d'une cérémonie, ni déranger sa nièce, puisqu'il lui amènerait aussitôt madame d'Herbel. Cette nouvelle frappa d'abord Léonie de surprise. Peut-être, en se rappelant que son oncle s'était pour ainsi dire épris d'elle, ne comprenait-elle pas bien cette mobilité d'impressions chez le vieillard. Toutefois c'était là, en ce qui la concernait, un événement plutôt favorable que funeste. Sa belle-tante lui serait tout au moins une diversion dans la vie qu'elle menait aux Tourelles. Elle ne serait plus seule en face du général et n'aurait plus à lui cacher avec autant de soin sa mélancolie ou ses espérances. Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'elle attendit avec curiosité la comtesse Sampara, et son attente ne fut pas trompée. Madame d'Herbel arriva simplement, sans prétentions, et se dessina tout de suite pour Léonie en une compagne aimable et facile qui ne força point

sa confiance, qui ne lui marqua point d'empressement trop vif. Il n'y eut en réalité qu'un hôte de plus au château. Léonie, non sans plaisir, accepta madame d'Herbel telle qu'elle s'offrait. Quant au général, il était si parfaitement heureux qu'il n'apercevait rien au monde que sa femme. Le vieux Spandau seul, bien que la comtesse n'eût pas hésité à le reconnaître et le traitât avec bienveillance, n'accueillit que d'une façon défiante ce nouvel état de choses. C'était lui qui le plus souvent maintenant accompagnait Léonie dans ses promenades, et, s'il arrivait à la jeune fille, qui le prenait un peu pour confident, de plaisanter au sujet de la grande tendresse de son oncle et de sa tante l'un pour l'autre, il hochait la tête. — Mon général, disait-il, aurait mieux fait de se tenir tranquille. Quand on est vieux il ne faut aimer que ses enfants. Et ne vous avait-il pas, vous, mademoiselle, et son fils le

capitaine, dont il ne parle pas plus que s'il n'existait pas?

En effet, et c'était là pour Léonie un vague sujet d'inquiétude, il n'était jamais question d'Emmanuel. Si quelquefois elle s'était aventurée à prononcer son nom, le général avait gardé le silence. Madame d'Herbel ne s'était point informée de lui. Alors la jeune fille s'était tue et conservait seulement dans son cœur le souvenir de l'absent. En revanche, le général et sa femme s'entretenaient sans cesse de Flavien, de ses études, de ses voyages. Ils lisaient ses lettres tout haut devant Léonie, qui les écoutait avec une curiosité pleine de soupçons. On le lui vantait trop. Quand son arrivée fut prochaine, M. et madame d'Herbel ne se continrent plus d'impatience et de désir. Certes cela était naturel de la part de la comtesse, qui allait revoir un fils, mais qu'était donc au général ce jeune homme inconnu pour

qu'il s'intéressât si fort à lui? Cela venait sans doute, se disait Léonie, du grand amour que M. d'Herbel portait à sa femme.

Le chevalier Griotti et Flavien arrivèrent enfin. Le chevalier était un énigmatique et singulier personnage. Il avait, ce qui est rare pour un Italien, les cheveux blonds et les yeux bleus; mais les cheveux qui grisonnaient, se faisaient rares, et les yeux, d'une expression morne, presque atones, avaient par moments un éclat métallique. Le visage était pâle, les traits étaient fins et spirituels, la bouche mince et discrète. Cet homme de cinquante ans offrait le type de ces diplomates d'aventure qui ont une intelligence prompte et lucide que la conscience n'entrave point, toutes les audaces de l'esprit et au besoin du coup de main, dont la vie s'est passée dans les ardeurs de la lutte et des convoitises, et auxquels cependant la fortune s'est dérobée sans cesse

au moment même où ils allaient l'atteindre.

Flavien avait avec sa mère une ressemblance frappante. Il avait les cheveux d'un noir bleuâtre, les yeux humides et largement fendus, le teint mat, le visage régulier, mais tout empreint, pour ainsi dire, d'une indécise et flottante beauté, qui ne s'arrêtait pas plus en ses contours qu'on ne saisissait l'âme dans les traits. Une grâce indéterminée éveillait d'abord la sympathie, ne la fixait point, la détournait plutôt. Il n'y avait chez Flavien ni l'expansion, ni la gaieté vive, ni l'emportement de son âge. Il était tranquille, circonspect, replié sur lui-même, attentif surtout. L'éducation qu'il avait reçue l'avait profondément pénétré. Son regard le plus souvent consultait le chevalier, s'inspirait de sa pensée. Ce précepteur avait pris sur lui une influence puissante et lente, il avait dû être son guide, son conseil et son maître, son initiateur aux formules vraies ou fausses

d'une philosophie toute positive, il n'avait peut-être jamais été son ami.

Flavien fut un sujet d'étonnement pour le général. Il ne se l'était pas figuré tel et ne se retrouvait point en lui. Ses traits ne rappelaient point les siens, son caractère était tout autre. M. d'Herbel ne comprenait pas cette concentration d'esprit, obstinée et calme, froidement observatrice, sinon même hypocrite, qui s'accusait à chaque instant chez le jeune homme; mais Flavien ressemblait tant à sa mère que c'en fut assez pour le général. Il l'accueillit avec une évidente bonté, avec une passion secrète. Le chevalier, quant à lui, sut prendre au château, dès le premier jour, une position à la fois effacée et digne, il avait d'ailleurs la confiance entière de la comtesse, avec laquelle il s'entretenait souvent sans autre témoin que Flavien. Il gagna bientôt les bonnes grâces du général qui subissait l'as-

cendant de cet homme énergique et réservé, dont le commerce était, quand il se livrait, d'une séduction extrême. Léonie observa ces nouveaux hôtes comme elle fut observée d'eux. Outre qu'elle était gardée par le souvenir d'Emmanuel, elle ne se sentait point portée vers Flavien d'une expansion franche ou d'une intimité amicale qui eussent été naturelles à son âge; du reste il ne les avait point avec elle. Contraint en sa présence, il la regardait à la dérobée ou plutôt l'examinait. Une perplexité singulière, de secrets projets paraissaient le tourmenter. S'il était seul avec elle, il la quittait promptement. Cette jeune fille le troublait à coup sûr et l'attirait, mais il avait la prudence de ne se hasarder auprès d'elle à aucun aveu; il devinait qu'il ne pouvait être aimé d'elle, et en concevait un ressentiment à la fois timide et farouche.

Une fois, par un temps d'orage, dans la pro-

fondeur des bois, le chevalier, Flavien et Léonie s'étaient réfugiés dans une cabane inhabitée de bûcheron. Le chevalier, sous prétexte d'aller chercher une voiture au château, s'était élancé au dehors malgré la pluie. Un coup de tonnerre plus fort que tous les autres retentit sous les arbres, et la foudre tomba non loin des jeunes gens. Léonie, malgré elle, pâlit et chancela. Flavien fit un pas vers elle, et, avec une ardeur fiévreuse, l'enlaça de ses bras. Son visage était plus pâle que celui de sa compagne, son regard ardent, ses mains tremblaient; sa bouche prononça quelques paroles indistinctes. Léonie se dégagea d'un bond, regarda Flavien avec une expression si cruelle d'étonnement et de mépris qu'il baissa les yeux, tout en frappant le sol du pied. Le chevalier, qui revenait, les surprit ainsi et haussa les épaules. Il aida Léonie à monter en voiture, et, se penchant vers Flavien :

— J'ai voulu faire de toi un homme, tu ne seras jamais qu'un enfant.

— Oh ! répondit Flavien avec une rage sourde, je ne m'oppose plus désormais à ce que vous voudrez tenter ; je vous y aiderai, bien au contraire.

Si c'était un guet-apens qui se préparait pour Léonie, le chevalier et madame d'Herbel s'y prenaient avec adresse. La comtesse Sampara, aussi belle qu'autrefois, plus belle peut-être aux yeux du général, dominait complétement le vieillard. Elle l'entourait d'une séduction habile, persistante, toute de caresses, qui le lui livrait chaque jour plus épris et plus faible. Elle l'accoutumait par degrés à la pensée de marier Léonie et Flavien. Celui-ci n'était-il pas relativement riche et libre de toute préoccupation de carrière ? Il aimait ardemment la jeune fille. Qnant à Léonie, elle se rendrait tôt ou tard. Il ne s'agissait que d'user avec elle

d'une fermeté douce, de la bien persuader qu'elle n'épouserait point Emmanuel. D'ailleurs le général ne serait-il pas plus heureux en gardant ces enfants-là auprès de lui, tandis qu'Emmanuel eût emmené aussitôt sa femme au loin et que tous deux ne pardonneraient jamais à M. d'Herbel la résistance qu'il leur aurait faite? Le général secouait la tête.

— Je le voudrais, disait-il, mais ce n'est pas facile. Que Flavien se fasse aimer de ma nièce. Tout ce que je puis, et j'y suis bien décidé, c'est de ne pas consentir à ce que mon fils épouse sa cousine.

— Je ne vous en demande pas plus, répondit madame d'Herbel en lui souriant, je saurai m'arranger de façon que Léonie soit un jour ou l'autre touchée des soins de mon fils.

Léonie se sentit bientôt menacée. Que faire? S'adresser au général? Elle le voyait au pouvoir de cette femme artificieuse et séduisante,

qu'elle redoutait avant tout ; c'eût été inutile. Prévenir Emmanuel ? Elle y songeait, ne s'y décidait point. Il fût accouru, et son retour eût provoqué un éclat, inutile aussi. En attendant, et autant qu'il appartenait à sa dignité de le faire, elle cherchait une protection chez le vieux Spandau. Depuis la scène de l'orage, si elle s'aventurait en quelque promenade, elle voulait qu'il fût auprès d'elle. Léonie avait peur du chevalier et de Flavien ; elle avait peur d'eux, d'une façon vague, même dans la maison. Leurs conciliabules, les regards qu'ils jetaient sur elle, leur réserve à son égard ou leur empressement, tout lui était suspect de leur part. Un soir, il lui sembla que la tasse de thé à laquelle elle venait de tremper ses lèvres avait un goût extraordinaire. Elle ne l'acheva pas, se retira chez elle et fut prise d'une subite et lourde envie de dormir. Elle eut cependant la force de pousser les verrous

de sa chambre, mais, dans les premiers moments du sommeil auquel elle succomba presque aussitôt, elle crut entendre des voix derrière la porte et de légers efforts qu'on tentait pour l'ouvrir. Le lendemain elle n'hésita plus, le péril lui apparut trop imminent, elle écrivit à Emmanuel. Toutefois, n'osant aborder le détail du complot qui se tramait contre elle, Léonie ne lui dit presque que ces seuls mots : « J'ai besoin ici de votre protection et de votre amour ; revenez. »

III

Quelques jours plus tard, Léonie attendait Emmanuel à la lisière du parc, où ils s'étaient fait leurs adieux. Elle était toute tremblante de crainte, d'émotion et de joie. Elle allait donc le revoir; cette pensée était la plus forte et dominait toutes les autres. Du plus loin qu'elle aperçut le jeune homme, elle agita son mouchoir pour lui bien montrer qu'elle était là. Quant à lui, il accourait tout frissonnant de bonheur. Il avait craint de la trouver désolée et souffrante, et il la voyait debout et vaillante. Ils s'étreignirent longtemps dans les

bras l'un de l'autre. Le vieux Spandau, qui avait accompagné sa maîtresse et qui veillait à ce qu'on ne les surprît pas, s'était écarté, avait les yeux humides. Il se disait que le capitaine était de retour, et que tout allait changer de face au château. Quand les jeunes gens furent un peu revenus à eux-mêmes, Emmanuel interrogea anxieusement Léonie. Alors elle lui fit le récit de ce qui s'était passé, elle lui peignit l'astuce séduisante de madame d'Herbel, sa domination sur le général, les sentiments qui paraissaient agiter Flavien, l'intuition et jusqu'à la preuve qu'elle avait peut-être de sinistres desseins dirigés contre elle, et dont le chevalier se faisait l'instigateur et le complice. Tour à tour indigné ou effrayé de ces confidences, Emmanuel se laissait gagner à la colère ou se taisait. Ils devaient agir tous les deux avec autant de prudence que de résolution, ne point provoquer d'éclat, ne point irriter le général,

dont les séniles passions seraient sans justice comme sans pitié. Ils convinrent qu'Emmanuel allait se présenter devant son père. Il lui dirait respectueusement, mais avec fermeté, combien cette longue absence à laquelle il l'avait condamné lui pesait, qu'il le suppliait de l'abréger et de lui permettre d'épouser sa cousine. Léonie, de son côté, appuierait la demande de son cousin, elle en avait le droit et en aurait le courage. Si le général ne se rendait pas à leur désir, alors seulement ils essayeraient de lui dévoiler la trame qu'on ourdissait contre eux et que sa faiblesse favorisait, ils réveilleraient en ce cas son honneur et sa loyauté. Toutefois ils espéraient ne pas être obligés d'en venir là. Pourquoi M. d'Herbel, qui vivait maintenant en dehors d'eux, qui n'avait plus besoin de leur affection, se montrerait-il contraire à leurs projets? Ils s'étaient promenés longtemps, s'interrompant de leurs hésitations et

de leurs craintes pour échanger un regard, un serrement de main, ne s'imaginant plus qu'à ce moment où ils se retrouvaient le péril pût être si proche pour eux. Ils s'enhardissaient, se berçaient d'illusions, et avaient pourtant toute l'angoisse du doute. Ils se mirent enfin en route pour le château, se donnant le bras, s'essayant à une contenance heureuse et calme, comme si ce retour de l'officier eût été le plus naturel du monde, approuvé du général et joyeusement attendu de lui.

A mi-chemin de l'avenue, ils aperçurent Flavien, qui sans doute cherchait Léonie, et s'avançait à leur rencontre. Emmanuel l'examina curieusement; il lui parut chétif et suspect. Le capitaine était habitué à voir autour de lui d'énergiques et mâles figures. Cette beauté de femme, ces longs cheveux, ce regard vacillant, car Flavien, au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient de lui, semblait plus

profondément inquiet, étaient de mauvais aloi pour Emmanuel. Il ne s'étonnait pourtant pas que cet étrange adversaire eût les desseins que lui prêtait Léonie. Ce devait être en sa piètre et tortueuse apparence un artisan de ruse et de perfidie. Il le haïssait déjà et se sentait prêt à le provoquer avec moins de colère encore que de mépris. Cependant Flavien arrivé à deux pas des jeunes gens, ne salua que Léonie. Par son silence autant que par son attitude, il lui demandait compte de la présence de cet étranger qui l'accompagnait. Emmanuel céda à un mouvement de vivacité.

—Vous pourriez me saluer aussi, monsieur, car je suis ici chez mon père et chez ma cousine, c'est-à-dire chez moi. Je suis Emmanuel d'Herbel.

Flavien salua lentement et légèrement Emmanuel.

— Moi, monsieur, je suis le comte Sampara.

— Je m'en serais douté, répondit l'officier

en le toisant. — Puis, sans plus s'occuper de lui, il se remit à causer avec mademoiselle d'Herbel et continua sa route avec elle.

Flavien marchait à côté d'eux sans dire un mot, secrètement humilié peut-être, n'en trahissant rien toutefois dans son attitude, qui restait la même, indécise et réfléchie. Un peu en arrière d'Emmanuel, dont il apercevait le visage, il le regardait cependant avec une opiniâtre curiosité. L'officier lui causait une impression d'étonnement semblable à celle qu'il lui avait donnée. Il observait sans doute pour la première fois une de ces physionomies franches et hardies qui portent dans tous leurs traits l'insouciance, la fougue, le charme provoquant et fier de la jeunesse. La haute taille d'Emmanuel, la liberté de son allure, ses moustaches blondes, son nez d'aigle, ses yeux bleus limpides l'intimidaient et le troublaient. Il comprenait qu'un tel homme pût être aimé

d'une noble et belle fille. Il n'avait besoin ni de chemins souterrains, ni de menées ténébreuses ; il ne devait avoir eu qu'à se montrer. Tous deux en ce moment causaient et riaient, affectaient de se pencher gaiement l'un vers l'autre. Flavien se prenait à les haïr, et, dans sa jalousie sombre, dans son orgueil blessé, roulait contre eux des projets de vengeance.

A quelques pas du château, ils rencontrèrent madame d'Herbel. Elle n'eut point un seul instant d'hésitation en voyant Emmanuel.

— Soyez le bienvenu parmi nous, lui dit-elle, — et comme il s'étonnait d'être connu d'elle : — Votre père m'a si souvent parlé de vous ! N'êtes-vous point d'ailleurs le seul homme qui puisse ainsi arriver à l'improviste et auquel mademoiselle d'Herbel puisse donner son bras avec autant d'intimité ? Je vais prévenir le général de votre arrivée.

Emmanuel ne voulait pas être devancé par elle auprès de M. d'Herbel.

— Ne vous donnez point cette peine, madame, je vais moi-même aller trouver mon père.

— Ce n'est pas possible, repartit-elle. Mon mari est un peu souffrant depuis quelques jours et repose en ce moment. Votre vue lui causerait une émotion trop vive. Il faut que je l'y prépare et que je voie s'il est en état de vous recevoir.

Sans lui donner le temps de répondre, elle se dirigea vers la maison. Emmanuel la laissa faire ; il ne pouvait agir autrement sans entrer, dès ce premier instant, en lutte ouverte avec elle. Il n'en fut pas moins inquiet et attendit avec impatience qu'elle revînt. Ce fut assez long. Elle reparut toutefois avec une certaine expression de condoléance et de malaise. — Monsieur, lui dit-elle, votre retour si imprévu indispose quelque peu le général. Il craindrait de vous montrer un mécontente-

ment qui est à coup sûr dans son esprit plus que dans son cœur, et il préfère ne vous recevoir que demain matin.

— Je veux le voir tout de suite, fit d'abord Emmanuel.

— Allez en ce cas, dit madame d'Herbel; mais je doute qu'on vous laisse pénétrer jusqu'à lui.

Emmanuel se heurta en effet à une consigne qu'il n'osa point forcer. Il eut peur du caractère violent de son père et craignit de compromettre, s'il passait outre, ses plus chères espérances. Il était évident que madame d'Herbel allait profiter contre lui des quelques heures qui la séparaient du lendemain; mais il pourrait de son côté, de concert avec Léonie, utiliser ce délai qui lui était imposé, trouver les raisons les plus convaincantes et les meilleures pour triompher de la résistance du général. Il pensait aussi que, pendant toute cette soirée, avant

la lutte qu'il prévoyait et les résolutions graves qu'il redoutait d'avoir à prendre, il allait jouir, sans trouble encore et avec délices, de la présence et de l'affection de sa fiancée. C'était moins un retard à une solution qui semblait si peu devoir leur être propice, qu'un répit où ils pouvaient s'oublier tous deux avant la condamnation qui les frapperait peut-être.

Le dîner fut difficile pour chacun des convives et sans gaieté. Madame d'Herbel seule s'y montra aimable et prévenante pour Emmanuel, qu'elle interrogea sur ses campagnes. Il lui répondit peu. Flavien ne cessait de regarder son rival, mais ses yeux se baissaient s'ils rencontraient les siens. Léonie, en dépit de ses efforts, était contrainte et mal à l'aise. Le chevalier, très-froid, très-calme, échangeait de temps à autre quelques mots avec Flavien. Il avait assez respectueusement salué Emmanuel, mais avait paru attendre qu'il lui adressât la

parole, ce que celui-ci n'avait point fait. Quand le repas fut terminé, madame d'Herbel demeura quelques instants encore par politesse avec Emmanuel et Léonie, puis les laissa seuls. Le chevalier et Flavien étaient partis ensemble.

Ainsi la lutte était tacitement engagée. Malgré leur désir de ne parler que du passé, d'entrevoir pour leur amour d'heureuses perspectives, les jeunes gens s'assombrirent bientôt. Ils ne pouvaient se cacher qu'ils étaient en présence d'une situation dangereuse et grave. Emmanuel voulut que Léonie lui racontât de nouveau les divers incidents qui s'étaient produits et qui l'avaient alarmée ; elle le fit, et ils empruntèrent au silence, à la nuit, à leurs paroles mêmes, que les jeunes gens prononçaient à voix basse de peur d'être entendus, un aspect plus effrayant et plus sombre. C'étaient bien là les stratagèmes honteux, les guet-apens lâches

dont pouvaient user des natures comme celles du chevalier et de Flavien. Le chevalier surtout, dont la physionomie froide se représentait à son esprit, lui apparaissait sinistre. Il avait à tenir compte en outre et pour surcroît funeste de la complicité de madame d'Herbel, de l'affaissement du général. Ces étrangers, ces aventuriers en voulaient à tout prix et par tous les moyens à la fortune de Léonie; la cupidité les tenait en éveil autour de cette proie. Certes, il fallait que M. d'Herbel se laissât toucher par les prières de son fils, car l'insuccès appelait sur l'orpheline, qui resterait sans défenseur, un danger immédiat et que rien ne saurait détourner.

— Et si votre père nous est contraire? dit enfin Léonie, comme pour résumer les pensées et les doutes où ils avaient flotté tous deux.

— J'aviserais alors, répondit Emmanuel avec fermeté.

En ce moment et tout à coup, à l'angle d'une allée, ils se rencontrèrent avec Flavien et le chevalier. Les deux hommes parurent surpris, ébauchèrent un salut dans l'ombre et continuèrent leur chemin. Ils venaient peut-être de méditer, de leur côté, de quelle façon ils rendraient inutiles les projets d'Emmanuel et de Léonie.

Ce ne fut que le lendemain après le déjeuner qu'Emmanuel vit son père. Le général, avec un visage sévère, l'attendait debout devant la cheminée. Il contint d'un geste le jeune homme, qui s'avançait pour l'embrasser. Tous les deux alors se regardèrent un instant. Emmanuel trouva son père vieilli ou plutôt fatigué, le teint marbré de plaques rouges, que l'émotion amenait peut-être à la face, les traits détendus, les orbites de l'œil profondément creusées, les mains légèrement tremblantes.

— Comment se fait-il, monsieur, lui dit le

général, que vous ayez pris un congé sans mon autorisation ?

— Je n'ai pris qu'une permission de quelques jours, mon père, j'ai à vous parler de choses graves et qui ne souffrent aucun retard.

— Lesquelles?

— J'aime ma cousine, vous le savez. C'est pour obéir à vos ordres que je me suis éloigné d'elle, que je suis retourné en Afrique. J'y suis resté un an sans vous adresser aucune plainte, sans hâter, par l'expression d'un désir, le délai que vous m'aviez fixé ; mais, je vous l'avoue, cette absence m'a cruellement pesé, je me sens aujourd'hui à bout de forces, et c'est d'accord avec ma cousine que je viens vous demander de mettre un terme à mon exil et de nous unir, ainsi que vous avez promis d'y consentir.

— Je ne vous avais fait cette promesse que pour l'époque où ma nièce serait majeure ; cette époque n'est point arrivée.

— Je vous ferai respectueusement remarquer que la situation n'est plus la même. Ma cousine vivait auprès de vous, elle était l'unique objet de votre tendresse et de vos soins. Elle vous était nécessaire alors, et le premier je me serais fait un scrupule de devancer le moment où nous eussions été contraints de vous quitter; mais vous vous êtes remarié.

— M'en feriez-vous un reproche, par hasard? interrompit M. d'Herbel.

— Non, mon père, vous êtes le maître de vos actes et de vos sentiments, et je n'aurai pas l'audace, plus que j'en ai le droit, de les juger. Vous êtes heureux, vous avez bien fait. Je comprendrais toutefois que vous laissiez à ceux que vous n'avez pu cesser d'aimer la liberté de disposer d'eux-mêmes quand il ne leur faut pour cela que votre consentement.

— Je pèse, monsieur, les décisions que je prends, et je n'ai point l'habitude de les chan-

ger. Je ne vous donnerai pas le consentement que vous paraissez réclamer avant le moment que j'ai fixé. Tenez-vous-le pour dit, et, puisque vous avez commis la faute de venir ici sans mon aveu, ne l'aggravez pas en prolongeant votre séjour. Je compte que dès ce soir vous vous serez remis en route pour rejoindre votre poste.

— Avant de vous répondre, mon père, me donneriez-vous votre parole de soldat qu'au moment même où mademoiselle d'Herbel sera majeure vous ne vous opposerez pas à ce que je l'épouse ?

— Monsieur ! s'écria le général.

— Vous voyez bien que vous ne me la donnez pas. Votre honneur et votre franchise parlent plus haut chez vous que le désir de me déguiser la vérité.

— C'est vrai, je ne consentirai jamais à votre mariage avec mademoiselle d'Herbel.

— C'est ce que je voulais vous entendre dire. Maintenant, mon père, daignez m'écouter. Ce mariage vous a toujours déplu, je le sais; cependant, si vous manquez à la promesse que vous m'aviez faite, c'est qu'on a su vous incliner, pour mademoiselle d'Herbel, à une autre union ou plus riche ou plus brillante que la mienne.

— Quand cela serait!

— Cela est; mais cela m'eût importé peu. J'aime ma cousine, et je suis aimé d'elle. Quelque regret que j'aurais eu de vous désobéir un jour, j'aurais attendu, m'en reposant sur sa foi, l'époque où elle pourrait disposer de sa personne. Malheureusement mademoiselle d'Herbel n'est plus en sûreté dans votre maison, et c'est pour cela que je suis venu.

Le général fit un pas en avant et regarda fixement son fils. — Ma nièce n'est plus en sûreté auprès de moi, dites-vous. Je serais

bien aise que vous m'expliquiez vos paroles.

— Soit ! répondit Emmanuel. Que M. le comte Sampara se soit épris de mademoiselle d'Herbel, c'est peut-être son droit ; mais il s'est montré et se montre à la fois à son égard hypocrite et violent... Que madame d'Herbel désire ce mariage pour son fils, c'est tout simple ; cependant elle a sur vous, mon père, l'influence d'une femme aimée, et peut, à votre insu même, vous détourner des voies de la justice et de l'impartialité. Que le chevalier Griotti, ce douteux précepteur du comte, prenne, en vue de son propre intérêt, les intérêts de son élève, cela s'explique aussi ; mais il est homme à l'aider de tous les moyens, si criminels qu'ils soient. Léonie se sent menacée par ceux qui vous entourent et n'a rien à espérer de vous. Elle me l'a écrit, et c'est à moi qu'elle a recours.

— C'est moi seul cependant, qui me charge-

rai de la protéger. J'avais quelque soupçon des chimères qu'elle se fait, et qui, en passant par votre bouche, se sont changées en calomnies. D'ailleurs mademoiselle d'Herbel, qui sait si bien se confier à celui qu'elle aime, saura facilement se défendre contre celui qu'elle n'aime pas. En voici assez, monsieur, je n'ai plus à vous entendre. — M. d'Herbel salua son fils d'un geste qui le congédiait.

— En ce cas, mon père, reprit énergiquement Emmanuel, ce n'est plus à vous que je vais avoir affaire, c'est à mon rival.

M. d'Herbel se retourna. — Je vous le défends, dit-il avec vivacité.

— Oh ! ceci, général, est autre chose, répondit Emmanuel. Vous auriez de moi quelque mépris, si j'agissais différemment. Et justement le voici, ajouta-t-il.

Ils étaient au rez-de-chaussée, et Flavien, soit qu'il fût là par hasard, soit qu'il se fût

approché avec intention, passait près de la fenêtre entr'ouverte. — Monsieur Sampara, lui cria Emmanuel, je vous prierais de vouloir bien venir. J'aurais à vous parler en présence de mon père.

Le général avait le visage contracté. Il se sentait impuissant en face de ce fils qui le bravait, mais auquel il avait presque donné le droit de méconnaître son autorité. Il aimait mieux d'ailleurs être là pour intervenir au besoin entre les deux jeunes gens. Emmanuel était pâle et calme. Flavien entra indécis et flottant comme à son habitude.

— Monsieur le comte, dit Emmanuel, je suis depuis un an le fiancé de mademoiselle d'Herbel; ne le saviez-vous pas ?

Flavien regarda vaguement l'officier.

— Non, monsieur, finit-il par dire.

— C'est bien extraordinaire, reprit Emmanuel avec persiflage. Eh bien, je vous l'ap-

prends. Maintenant j'espère que, le sachant, vous vous abstiendrez à l'avenir de tout acte et de tout propos qui s'éloigneraient de la réserve et du respect absolus que vous devez avoir pour la jeune fille qui sera ma femme.

— Je n'ai jamais rien dit, ni rien fait,... balbutia Flavien, qui n'acheva pas sa phrase.

— Vous voyez bien, fit le général, qui haussa les épaules.

— Je vois que M. Sampara oublie facilement les torts qu'il a pu avoir ; mais ce n'est point assez, continua-t-il en s'adressant à Flavien. Je ne veux pas qu'il y ait dans votre esprit le moindre doute sur les volontés de mademoiselle d'Herbel. Je veux, moi, agir loyalement. Nous allons nous rendre auprès d'elle et la prier de se décider entre nous. Si elle vous admet à lui adresser encore des soins qu'elle n'a pas paru accepter jusqu'ici, je n'aurai qu'à m'incliner devant sa décision. Si elle me

confirme au contraire la parole qu'elle m'a donnée, vous renoncerez hautement devant elle, devant mon père et devant moi à toute prétention auprès d'elle. Je pense que le général d'Herbel n'oserait point vous relever de cet engagement.

Le général ne dit rien ; il prêtait moins d'attention aux paroles de son fils qu'il n'observait curieusement Flavien. Pour la première fois le caractère de ce jeune homme, qu'il avait connu jusque-là doux, timide et caressant pour lui, lui apparaissait dans sa ténacité passive, dans son orgueil inquiet et sa pusillanimité singulière.

— Et si je ne prends pas cet engagement? répondit Flavien.

— Alors, monsieur, nous nous battrons.

— En duel! s'écria le jeune comte avec un si étrange émoi qu'Emmanuel en demeura surpris. la ruse d'un hypocrite qui se réserve à tout

— Pardieu, oui, en duel. De quelle autre façon imaginez-vous donc que ce puisse être?

Flavien s'était remis.

— Je ne prendrai pas, monsieur, dit-il lentement, l'engagement que vous exigez de moi. Je prétends rester libre vis-à-vis de mademoiselle d'Herbel.

— En ce cas, fit simplement Emmanuel, c'est le combat que vous préférez : très-bien ; nous ferons en sorte que l'un de nous ne soit plus jamais gênant pour l'autre.

— Je ne veux pas non plus me battre en duel.

— Vous ne voulez pas ! s'écria Emmanuel. Pourquoi?

— Parce que je ne veux pas, répondit Flavien d'une voix basse et obstinée en baissant les yeux.

Emmanuel ne comprenait pas. Il resta un moment en suspens ; puis il vit dans ce refus

prix l'avenir. — Ah ! vous ne voulez pas, finit-il par dire; eh bien, je saurai vous y contraindre; — et il s'avança sur Flavien la main levée, prêt à le frapper au visage. Le jeune homme, très-pâle, presque livide, attendait le coup, sans dire un mot, sans faire un geste. Ce fut le général qui d'un bond, avec une agitation extraordinaire, se précipita au-devant d'Emmanuel.

— Arrête, malheureux, lui dit-il, que vas-tu faire?

Emmanuel recula. Flavien parut profiter de ce moment et gagna la porte sans se hâter, en regardant jusqu'à la fin l'officier de ses yeux fixes, agrandis plus encore par l'émotion que par la peur.

Quand Flavien fut sorti, M. d'Herbel se laissa tomber accablé sur une chaise. Son fils le considérait avec étonnement, s'expliquant l'intervention du vieillard, mais non l'abattement qui la suivait. Il l'attribua cependant

à l'affection que le général avait pour sa femme et qui se reportait sur l'enfant de la comtesse. Il ne lui restait dès lors qu'à résumer nettement la situation et à faire part de ses résolutions à M. d'Herbel.

— Mon père, lui dit-il doucement, je n'insisterai pas sur l'incident qui vient de se passer. Ce jeune homme assurément n'est point brave, mais je crains que ce ne soit là son moindre défaut. Aussi j'ai à vous informer de mes intentions. Pendant deux ans encore, la loi vous donne un plein pouvoir sur mademoiselle d'Herbel. Nous ne pouvons, elle et moi, nous épouser sans votre consentement. Vous m'avez dit que vous vous opposeriez à ce mariage, et vous n'êtes point d'un caractère, même après ce que vous venez de voir, à changer d'avis, n'est-ce pas?

Il prononça ces derniers mots sans amertume, avec une sorte de prière, comme s'il eût fait un dernier appel aux sentiments affec-

tueux de son père. Le général, qui avait la tête penchée sur sa poitrine, ne sortit pas de son immobilité.

— Eh bien, mon père, cette loi qui vous confère des droits dont vous voulez user, je vais l'invoquer à mon tour. Je vais, au nom de mademoiselle d'Herbel, trouver les magistrats, leur dire les dangers qui la menacent, les tentatives dont elle peut être l'objet, et leur soumettre sa demande d'être soustraite à votre tutelle et d'entrer dans un couvent jusqu'à sa majorité. Cela est juste, cela est possible, et elle compte l'obtenir. Jusqu'à ce que ces démarches aient abouti, acheva-t-il d'un ton presque solennel, je suis sûr, mon père, que vous veillerez sur l'enfant qui vous a été confiée, et je compte qu'elle sera en sûreté auprès de vous.

Le général releva la tête. — Faites ce que vous dites, monsieur. Vous êtes venu ici sans

mon aveu ; vous avez bravé mon autorité paternelle, vous lui jetez le défi dans le présent comme pour l'avenir. Vous n'êtes plus mon fils, vous êtes un étranger pour moi. Nous n'avons plus rien à nous dire. Allez.

Emmanuel ne répliqua point. Il s'inclina respectueusement devant M. d'Herbel et sortit.

IV

Dès qu'il avait été hors de la présence du général et d'Emmanuel, Flavien, qui sentait ses jambes fléchir sous lui, s'était appuyé au mur de la maison. Il avait laissé tomber ses bras et respirait avec force. Il avait le grand ciel bleu étendu sur sa tête, devant lui les perspectives du parc remplies d'ombre et de verdure. Jamais pourtant il n'avait senti peser sur lui tant d'abattement et de faiblesse. Il avait pour la première fois la perception vague et cruelle de la lâcheté et de la honte. Il revoyait l'effarement attristé du général, l'atti-

tude provocante, dédaigneuse, loyale toutefois, d'Emmanuel. Celui-là était un homme. Un homme ! il se répétait le mot machinalement, ne le comprenait point encore. Le courage, l'honnêteté, la franchise, lui apparaissaient ; il avait été si loin de les soupçonner jusqu'alors ! Cela existait donc et n'était point ridicule ; bien au contraire c'était redoutable, car il en avait eu peur et s'était enfui. Où en était-il maintenant et qu'allait-il faire? Depuis la veille, ses idées se troublaient profondément. N'avait-il pas vu mademoiselle d'Herbel et son fiancé marcher librement, côte à côte, dans la noblesse et la fierté de l'affection qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre? Cela était l'amour partagé et l'écrasait de sa lumière. Il avait cheminé derrière eux, amoindri et humilié. Le courroux le ressaisissait avec la jalousie; les desseins pervers, les convoitises sans frein, s'agitaient de nouveau en lui. Il haïssait ces

deux êtres, et n'avait plus que le seul désir de se venger d'eux.

Quand il se fut un peu remis, il chercha le chevalier. Il le trouva dans un salon du rez-de-chaussée causant avec madame d'Herbel. Tous deux l'attendaient peut-être. Il les aperçut le premier et les examina. Ils lui parurent soucieux; le joli visage de sa mère avait une expression inquiète, celui du chevalier était dur et tourmenté. Quel lien unissait donc sa mère au chevalier pour qu'ils partageassent à ce point les mêmes préoccupations ? C'était sans doute l'attachement qu'ils lui portaient. En tous cas, leurs conseils et leurs projets ne lui avaient guère réussi. Il avait suffi de l'arrivée d'Emmanuel pour que leur édifice d patience et d'astuce tremblât sur sa base. D'une façon soudaine, il se défia d'eux et de leur concours. Il valait peut-être mieux qu'il ne comptât désormais que sur lui-même. Cepen-

dant il s'avança. Quand elle l'aperçut, madame d'Herbel jeta presque un cri de joie.

— Ah ! te voilà, dit-elle ; tu étais chez le général avec son fils, que s'est-il passé entre vous ?

— Rien de définitif, répondit-il froidement. Je crois que M. Emmanuel d'Herbel n'a rien obtenu de son père, et que même il partira aujourd'hui. Seulement il s'est avancé sur moi pour me souffleter.

— Et qu'as-tu fait ?

— Le général s'était jeté au-devant de son fils pour me protéger. Je suis sorti.

— Mon Dieu, mon Dieu, murmura madame d'Herbel avec une anxiété visible. Attends-moi ici avec M. Griotti. Il faut que je voie M. d'Herbel, je ne tarderai pas à revenir.

— Mon cher Flavien, dit le chevalier au jeune homme dès qu'ils furent seuls, si M. Emmanuel d'Herbel part aujourd'hui, ainsi que vous avez lieu de le penser, le plan que nous

avons formé pour ce soir tient toujours, n'est-ce pas? — Flavien eut un frisson qu'il ne put réprimer. — Vous avez donc bien peur d'elle? reprit le chevalier avec ironie, mais en baissant la voix.

— Ce n'est plus d'elle seulement que j'ai peur, c'est de moi. Je la hais maintenant, je les hais tous deux.

— Ne vous occupez plus de lui, il ne sera plus là.

— Dites-moi, monsieur le chevalier, vous qui savez tout, fit le jeune homme en posant sa main sur le bras de Griotti, comment se venge-t-on de l'homme qui vous a insulté?

Le chevalier regarda fixement Flavien.

— Vous ressentez donc bien vivement cette injure?

— Oui, répondit Flavien d'une voix sourde.

— Eh bien! je vais vous le dire. Les gens naïfs provoquent leur adversaire en duel ou

acceptent le duel qu'il leur propose et se font tuer par lui. Ils ont l'inutile et facile plaisir de se trouver en face de lui, et la courte espérance de le frapper. Les gens forts dissimulent leur ressentiment, attendent ou saisissent l'occasion propice et tuent leur rival dans ses affections les plus chères. Faites cela d'abord, vous verrez le reste après.

Flavien ne répondit pas. Il se dirigea vers une panoplie accrochée à la muraille. C'était une rare et précieuse collection des armes de guerre du général. A l'entour et comme pour la compléter, il y avait des fleurets et des épées de combat. Flavien avisa les fleurets, les prit, et, revenant vers le chevalier :

— Je voudrais, lui dit-il, voir un peu comment on se sert dec ela.

— Vous voulez que je vous donne une leçon d'escrime ?

— Oui.

— Mieux encore, de duel?

Les yeux de Flavien brillèrent.

— Précisément.

— Alors, mon cher Flavien, ce n'est point de fleurets mouchetés qu'il nous faut faire usage, c'est d'épées de combat, de celles-ci, — il les prit, — tenez, voyez-les, à larme large et fuyante, ployantes et flexibles. On sait mieux en les soupesant ce qu'elles valent et ce qu'on vaut. Maintenant mettez habit bas. La chemise qui flotte sur la poitrine et que l'épée égratigne ou déchire est en ces sortes d'essais le meilleur plastron. On s'aguerrit à ces taquineries de l'acier. Bien comme cela. Je vous indique à peine la position qu'il faut prendre, nous y perdrions du temps et c'est inutile. Vous allez d'abord m'attaquer de la façon qui vous plaira. Je ne ferai que me défendre, je ne riposterai pas. Vous y êtes. Allez.

En ce moment où le chevalier et Flavien

tombaient en garde en face l'un de l'autre, mademoiselle d'Herbel entra dans le salon. Elle était si préoccupée qu'elle ne les vit point tout d'abord. Ils s'étaient d'ailleurs relevés et effacés contre la muraille. Léonie avait rencontré Emmanuel lorsqu'il sortait de chez son père. Il avait à peine eu le temps de lui dire quelques mots. Il allait lui écrire par Spandau, qui occupait un petit pavillon de garde au bout du parc, et chez lequel il se cacherait jusqu'au soir. Léonie, très-émue, était venue au salon, d'où elle verrait plus facilement que partout ailleurs le vieux soldat arriver avec la lettre qu'elle attendait, et qui déciderait peut-être de son avenir. Elle ne tarda point cependant à apercevoir Flavien et le chevalier, et manifesta involontairement quelque surprise.

— Que faites-vous donc là? leur dit-elle.

— Un assaut d'armes, répondit le chevalier.

— Ah! fit-elle distraitement, et elle se remit

à regarder par la fenêtre ouverte si Spandau n'arrivait pas.

En apercevant mademoiselle d'Herbel, Flavien avait rougi, et sous le regard du chevalier qui l'observait, il avait rougi plus encore. Ce témoin inattendu le troublait et le déconcertait. N'avait-il pas l'intention d'apprendre à tuer, s'il le pouvait, le fiancé de la jeune fille ! Il eût voulu s'initier à cette épreuve à la dérobée, dans le silence, loin de tous les yeux, et voilà qu'elle le surprenait à l'œuvre. Il se rassura presque en constatant qu'elle ne le regardait même pas, et il en eut aussi un mouvement de colère et de dépit.

Cependant il commençait d'attaquer le chevalier. Il le faisait gauchement, sans entrain, et, quoiqu'il n'eût rien à craindre, avec hésitation. Il n'avait ni l'impétuosité de son âge ni les calculs d'un esprit froid. Le simulacre seul d'un combat mortel le mettait mal à

l'aise, comme s'il en eût déjà pressenti la réalité. Mentalement, à la place du chevalier, il s'imaginait Emmanuel avec le rire du sarcasme à la lèvre et des éclairs dans les yeux. Il se décourageait, se repentant de cette tentative inutile. Il la continuait néanmoins, car il sentait sur lui le regard de mademoiselle d'Herbel. La jeune fille s'était prise peu à peu d'un intérêt de distraction et de curiosité pour le spectacle qu'elle avait devant elle.

— Assez, mon cher Flavien, dit tout à coup le chevalier. C'est moi maintenant qui vais vous attaquer. — Et en effet, après avoir accordé au jeune homme un très-court moment de repos, il commença de l'assaillir. Avec une extrême rapidité il lui présentait la pointe de son épée au visage et à la poitrine. Il le faisait avec une telle précision qu'il arrêtait ses coups à fleur de peau ; mais Flavien pouvait croire, les voyant s'abattre ainsi

sur lui, que le chevalier ne les retiendrait plus à temps. Effaré de ces visions et des frôlements du fer, il parait au hasard d'une main vacillante. Ce n'était plus la fatigue, c'était la peur qui s'emparait de lui. Son bras devenait lourd, des bourdonnements lui tintaient aux oreilles, une sueur froide couvrait son front; il était prêt à défaillir. Alors, soit qu'il le vît en l'état où il le voulait, soit qu'il eût pitié de lui, le chevalier, d'un coup sec, le désarma. L'épée s'en fut rouler à quelques pas de Flavien, qui n'alla pas la ramasser, mais resta debout et morne à sa place.

— Croyez-moi, mon cher enfant, lui dit amicalement le chevalier, ne touchez pas aux épées, elles piquent.

— Vous êtes très-fort aux armes, n'est-ce pas, monsieur le chevalier? lui demanda Flavien.

— Très-fort; mais ce talent-là, si c'en est un, est tout à votre service. — Il se tourna

vers mademoiselle d'Herbel, et d'un ton respectueux, mais singulier, il lui dit : — Et au vôtre aussi, mademoiselle. — Léonie ne répondit pas, mais pâlit légèrement. Elle songeait à Emmanuel et le voyait aux prises avec le chevalier.

Celui-ci avait tranquillement remis les épées à la panoplie. Il s'adressa ensuite à Flavien.

— Venez-vous? lui dit-il.

— Tout à l'heure, je vous rejoins.

Le chevalier le regarda, parut réprimer un mouvement d'impatience et sortit. Cependant Flavien, la tête basse et la rougeur au front, demeurait à deux pas de mademoiselle d'Herbel. Léonie prenait à peine garde à lui et s'apprêtait à partir.

— Mademoiselle, lui dit-il alors d'une voix sourde et pourtant distincte, votre parent, M. Emmanuel d'Herbel, a tout à l'heure levé la main sur moi, et m'a menacé de me souffleter.

— Ah! fit-elle, je viens de le voir, et il ne me l'a pas dit.

— C'est générosité de sa part, reprit le jeune homme, ou plutôt c'est dédain. Et vraiment, continua-t-il avec amertume, il a raison. Si je m'essayais, il n'y a qu'un instant, à manier une épée, c'est que je voulais le provoquer et venger mon affront. Je ne saurais le faire. J'ai eu peur des épées plus encore que je n'avais eu peur de lui. Ce n'est plus même à un timide adversaire qu'il aurait affaire, c'est à un lâche.

Ce mot sonna étrangement aux oreilles de la fière jeune fille; elle ne comprenait pas qu'un homme pût se l'appliquer, mais la contenance de Flavien était si humble, si énergiquement désolée, pour ainsi dire, qu'elle eut presque pitié de lui.

— Oh, monsieur! murmura-t-elle.

— Oui, un lâche, répéta Flavien, je sais au-

jourd'hui ce que c'est que d'être un lâche. Hier, je ne l'eusse pas compris, j'en aurais ri peut-être ou je m'en serais fait gloire. J'ai été élevé à mépriser le courage, à estimer par-dessus tout le soin qu'on prend de sa sûreté... Mais pardon, mademoiselle, ce n'est point de moi qu'il s'agit. Le général a chassé son fils de sa présence, et probablement M. Emmanuel va partir. Il ne faut pas qu'il parte, croyez-moi. — Il parlait toujours les yeux baissés, de sa voix lente et résolue. Léonie l'écoutait, ne sachant point où il voulait en venir et lui prêtant malgré elle une attention alarmée. Ce ne devait être que l'annonce d'un malheur qui sortît de ses lèvres. — Vous êtes, vous et lui, environnés de périls. Il y a un guet-apens tout prêt contre vous. Je ne voudrais pas y tremper, mais on dispose de moi. Je n'ai pas de volonté ; je suis dressé depuis si longtemps aux mauvaises actions et à l'obéis-

sance ! Et je suis lâche... Pardonnez-moi encore, j'étais amoureux de vous hier à tout risquer pour vous obtenir. Je n'oserais plus l'être aujourd'hui, car je vois mon abjection et mon néant. J'ai vu aussi mon rival, et, la honte dans l'âme, je me compare à lui. Faites qu'il reste là pour vous protéger. Je vous dis qu'on me sollicite, qu'on me tente, qu'on veut vous livrer à moi, je ne suis pas sûr de résister, je sens en moi tous les ferments de la haine, de l'amour, du désespoir et de la jalousie. Je me ferais, le cas échéant, le complice d'une infamie. — Le désordre se lisait sur les traits de Flavien, sa voix était vibrante et saccadée : il avait enfin levé les yeux sur Léonie avec une expression étrange de violence contenue, de désir et de prière.

— Mais que se trame-t-il donc contre moi? s'écria mademoiselle d'Herbel tout émue de frayeur et de fierté.

— On sait, mademoiselle, que votre fiancé part aujourd'hui, et on ne veut pas qu'il ait le temps de revenir. Cette après-midi, quand vous ferez seule comme à votre habitude votre promenade en voiture, l'homme qui vous conduira, qui n'est que depuis hier au service du général et qu'on a gagné d'avance, s'égarera aux premières ombres du soir dans la forêt. Il doit vous mener à une maison isolée où j'avais, moi, consenti à me rendre... Mais, ajouta-t-il tout à coup en s'interrompant, il n'arrivera rien de tout cela, puisque je vous le dis. Seulement demain, les jours suivants, il s'ourdira quelque autre chose que je ne sais pas, à quoi je prêterai les mains, car je retomberai dans ma folie, et je n'aurai plus la force de résister à ceux qui me poussent. Ah! tenez, profitez de mes aveux, de cette honte toute-puissante qui m'étreint et me laisse aussi

faible pour le mal que j'y serai peut-être demain ardent et résolu.

Léonie continuait à l'écouter en une sorte de stupeur. Cet équivoque jeune homme, qui lui avouait avec une sombre et naïve éloquence la perversité de son âme, dont la conscience semblait s'éveiller pour la première fois, n'était plus celui qu'elle avait connu. Sa beauté, voilée jusque-là par le trouble de sa pensée, obscurcie par de louches desseins, s'éclairait à un sentiment noble, quoique indécis encore. Elle n'eût osé se confier à lui, et toutefois ne le méprisait plus autant.

— Que faire? murmura-t-elle en s'interrogeant elle-même plus qu'elle ne s'adressait à lui.

— Profiter de ce piége qu'on vous tend et que je vous dévoile. Personne aujourd'hui, afin que vous y tombiez plus vite, ne vous gênera dans votre liberté. Prévenez M. Emmanuel qu'il soit à l'extrémité du parc au moment

où votre voiture y passera, il y montera avec vous, vous mènera à la ville, et, si vous ne trouvez un asile au couvent, vous confiera aux magistrats. Ils ont charge de veiller sur ceux qu'on menace.

Ainsi, dans ce plan de salut qu'il improvisait pour la jeune fille, Flavien se rencontrait avec Emmanuel. Tous les deux, l'un dans sa tendresse alarmée, l'autre daus son amour humilié qu'il répudiait, avaient eu la même pensée.

Mademoiselle d'Herbel ne savait que résoudre. Lui fallait-il croire à la conversion subite de ce jeune homme, qui ne s'était jusqu'alors révélé à elle que par sa violence sournoise et la perfidie de son esprit? Et cependant, si elle ne profitait pas de ce mouvement de loyauté qui le lui livrait tout différent de lui-même, ne laissait-elle pas échapper le moment de sa délivrance? n'allait-elle pas au-devant de dan-

gers plus grands que ceux qui l'avaient menacée? Flavien, qui entrait dans le bien par l'affaissement et par la honte bien plus que par le remords ou le repentir, n'allait-il pas, voyant qu'on ne croyait pas en lui, retourner désespérément au mal et à l'accomplissement de l'œuvre que lui soufflaient ses complices? Elle se résolut à jouer le tout pour le tout, et tandis qu'il demeurait haletant en sa présence, elle le regarda loyalement, sans détour et sans haine, mais avec une telle fixité qu'elle semblait vouloir lire au plus profond de son cœur.

— Et qui me dit, monsieur, fit-elle lentement, que vous êtes sincère? qui me répond que vous n'employez point encore la ruse et que vous ne trahirez point ma confiance en apprenant à mon oncle le secret de cette fuite que vous me conseillez?

— Oh ! mademoiselle,... dit Flavien.

Il y avait tant de tristesse dans ce seul

mot que Léonie n'hésita plus. — Je vous crois, monsieur, s'écria-t-elle. Je vais me consulter et songer à ce qu'il faut que je fasse ; mais en même temps je vous remercie.

Elle prononça ces dernières paroles d'une voix douce, presque affectueuse, qui fit tressaillir le jeune homme.

— Ne me remerciez pas, mademoiselle, murmura-t-il. Je vous dois plus que vous ne me devrez jamais. C'est vous qui m'aurez sauvé de moi-même.

Il la regarda s'éloigner. Elle allait à la rencontre de Spandau, qui arrivait sans doute à elle avec un message d'Emmanuel. Flavien se sentait en proie à un immense chagrin. Ces espérances auxquelles il venait de renoncer l'avaient bercé, si coupables qu'elles fussent, de rêves enivrants, elles avaient été sa vie, sa pensée profonde, son unique passion. Il se voyait désormais faible, isolé, déshérité

de toute joie, de tout bonheur. Il apercevait encore mademoiselle d'Herbel, dont la robe blanche se détachait sur les massifs de verdure. Le soleil glissait sur elle et l'éclairait, mettait un nimbe d'or à sa personne, puis l'ombre la reprenait , et il semblait à Flavien qu'elle s'y enfonçât pour ne plus reparaître. L'amer regret de cette générosité de cœur qui avait fait explosion en lui le reprenait tout entier. Elle lui était si nouvelle, si imprévue qu'il ne la comprenait plus. Comment cela s'était-il fait? Était-ce donc lui qui oubliait les injures, qui sauvait ses ennemis, qui lâchait sa proie? Il allait revenir sur ses pas, perdre les amants insensés qui auraient cru à sa loyauté. Il le pouvait mieux que jamais, il en était temps encore ; mais non, il ne bougeait point, et ses yeux se remplissaient de larmes. Une sensation étrange, cruelle et douce, s'emparait de tout son être. Il n'avait plus de haine

pour Emmanuel, il n'éprouvait pour Léonie qu'un sentiment attendri, qu'un dévouement sans bornes. Il s'étonnait de se deviner meilleur et plus fort, plus heureux presque qu'il ne l'avait jamais été. Ses larmes coulaient toujours mais en le soulageant, telles qu'une rosée bienfaisante qui fondait sa perversité fausse et lui rafraîchissait l'âme. Il avait la stupeur, l'instinctif ravissement de cet état nouveau. C'était un autre homme qui naissait en lui, auquel il se fût abandonné et qu'il accueillait, en son trouble et dans sa détresse, comme un consolateur et comme un ami.

V

Tout à coup le chevalier rentra, et ce fut à peine si Flavien eut le temps de détourner la tête, d'essuyer ses yeux et de composer son visage. Il eut un frisson de crainte et de colère à la vue de cet impitoyable et dangereux directeur de sa jeunesse. A demi en révolte, à demi prêt au joug, il avait l'attitude à la fois orgueilleuse et soumise, et se préparait à tout hasard à lutter contre son maître. Il eût même devancé l'attaque, si le chevalier s'était montré railleur ou menaçant; mais Griotti était calme et froid avec une expression de physionomie grave et attristée.

— Mon cher Flavien, lui dit-il, je me doute de ce que vous venez de faire.

— Et qu'ai-je fait? demanda le jeune homme.

— Vous avez refusé tout à l'heure de sortir avec moi, vous avez voulu rester auprès de mademoiselle d'Herbel. Vous pensiez qu'elle pouvait être au courant de l'outrage que vous aviez subi. Elle vous avait vu défaillant malgré vous à l'aspect d'une épée nue dirigée contre votre poitrine. Vous lui apparaissiez ainsi deux fois pour une âme faible et pusillanime; c'est plus que vous n'en avez pu supporter. A défaut de son amour ou même de son estime, vous avez voulu sa reconnaissance ou sa pitié. Vous l'avez instruite de nos projets en y désertant votre part d'initiative et d'audace, et, lancé sur cette voie, vous avez dû lui proposer de lui venir en aide ainsi qu'à son amant, contre moi et contre vous-même. C'est d'un amoureux, je le reconnais, mais d'un amoureux qui se perd sans retour.

— J'ai fait tout cela, c'est vrai, monsieur le chevalier.

— Et peut-être aujourd'hui vont-ils fuir ensemble avec ton secours et ta complicité.

Le chevalier ne tutoyait Flavien qu'en de rares moments d'expansion, lorsqu'il essayait sur lui, pour le convaincre ou le déterminer à quelque résolution, de son autorité toute-puissante et de sa tendresse. Flavien, qui le savait, s'affermit dans sa résistance.

— Peut-être, dit-il.

Le chevalier ne s'irrita point.

— Je pourrais, répondit-il, faire échouer ces plans-là en avertissant le général.

Flavien se tut, mais il pâlit, et ses sourcils se contractèrent. Ne serait-ce pas lui alors que Léonie soupçonnerait de l'avoir trahie?

— Je ne le ferai pas, répondit le chevalier, rassure-toi. Ce n'est pas ainsi que je veux triompher de toi. A quoi bon? tu recommencerais

demain; tu te refuserais à nos vues. J'aime mieux ne te rien cacher et t'éclairer sur la situation; le moment d'ailleurs est venu. Tu aimes mademoiselle d'Herbel, n'est-ce pas?

— Oui, répondit Flavien.

— Tu l'aimes au point d'avoir renoncé à elle et de te sacrifier pour son bonheur. Pourquoi cela, pourquoi devancer la destinée? Parce qu'elle t'a vu dans un moment de faiblesse et que tu n'as point voulu qu'elle rougît de toi. En rougira-t-elle moins? Tu la jettes avant l'heure aux bras de son fiancé, qui, lui, te hait et te méprise, et qui, à ton action généreuse, ne verra d'autre mobile que la peur. Pourquoi ne t'être pas tenu tranquille? Le pis qu'il pût arriver, c'est que mademoiselle d'Herbel, nous redoutant, s'en fût allée chez quelque protecteur que nous ne connaissons pas ou dans un couvent. Tu avais deux années devant toi. Ce soldat s'en retournait aux hasards de la guerre ou du

climat; il pouvait mourir. Tu devenais un homme, tu devenais brave, puisque tu veux l'être. Tu pouvais un jour ou l'autre prétendre encore à mademoiselle d'Herbel, sans rival qui te gênât, sans une humiliation qui t'amoindrît à ses yeux. Tu n'es qu'un enfant. L'avenir est toujours à nous quand nous n'avons pas besoin de le hâter, et qu'il ne se limite pas à l'heure qui va sonner. Si tu m'en croyais, tu t'abstiendrais dans ce qui va se passer aujourd'hui; je ne te demanderais rien de plus, je me chargerais de tout. La femme que tu aimes resterait près de toi, son amant s'en irait au loin. Tu aurais pour toi les chances imprévues et le temps qui les fait naître.

Le chevalier fit une pause, regarda Flavien.

— Tu ne veux pas? dit-il.

— Non, répondit à demi-voix et obstinément le jeune homme.

— Soit, reprit Griotti. Alors écoute-moi : si tu n'épouses pas mademoiselle d'Herbel, ce n'est pas seulement ton propre malheur que tu vas faire, c'est ta mère que tu vas ruiner. — Flavien interrogea le chevalier du regard ; il ne comprenait pas. — Ta mère a épousé le général qui, sa nièce une fois mariée, ne possédera que sa pension de retraite. Le général mort, ta mère sera sans ressources.

— Je partagerai ce que j'ai avec elle.

— Toi ? tu n'as rien.

— Vous m'avez dit cependant...

— Je ne t'ai rien dit à toi. Ta mère et moi, nous avons dit à M. d'Herbel que tu serais riche un jour. Il fallait qu'il crût cela possible. Tu n'as que tes vingt ans, l'affection que nous te portons, ta mère et moi, l'instruction que tu as reçue, l'expérience et l'énergie que j'avais cru te donner... rien de plus.

— C'est assez pour moi et peut-être aussi

pour ma mère. Quand ce temps-là viendra, s'il le faut, elle saura rester pauvre.

— Tu crois? On voit bien que tu ne sais pas ce que c'est, la pauvreté. Tu as toujours été riche en apparence, grâce à elle et grâce à moi. A quel prix, il est inutile que tu le saches. Elle a été jeune pourtant, et moi aussi. Nous avons eu les illusions dont tu te repais, les sentiments nobles auxquels tu t'éveilles et que j'avais voulu laisser dormir en toi : tu les aurais connus plus tard au temps de la prospérité sûre et féconde ; ils t'eussent alors soutenu et grandi, tandis que, dans la lutte et les efforts, ils ploieront et se déroberont sous toi. Être pauvre, c'est avoir besoin de tout le monde et ne trouver personne qui vous vienne en aide. C'est l'indifférence des hommes et le dédain des femmes. C'est la soif et l'appétit de tous les plaisirs, qui nous sont insaisissables comme l'eau et les fruits aux lèvres altérées de Tantale.

Et rien n'y fait, ni la patience, ni le courage, ni l'honnêteté. La force s'use au combat, la fierté s'y émousse, l'espérance s'y perd. Ce rocher de Sisyphe, que nous soulevons chaque jour sur nos épaules, pèse chaque soir plus lourdement sur elles et nous écrase. La jeunesse se passe, et l'on est pauvre; l'âge mûr arrive, et la détresse subsiste. Et l'on n'a pas cessé de tout désirer, et l'on n'a joui de rien. L'homme de génie lui-même succombe à la tâche. As-tu le génie? Si tu ne l'as pas, auras-tu la chance, cette faveur indéfinissable du sort qui prend le misérable en son obscurité et tout d'un coup l'élève, en plein soleil, sur le pavois? Enfant que tu es, la chance ne vient qu'aux audacieux, et l'audace dans la vie c'est déjà la désertion du devoir et le mépris du bien. Être pauvre et rester vertueux, c'est le rêve d'un illuminé ou la résignation d'un anachorète. Tu n'es ni l'un ni l'autre; tu es un

homme vivant, dans tout l'emportement de sa passion, puisque tu aimes une femme. Sois donc riche, puisque tu peux l'être, et marche résolûment devant toi. L'avenir et le succès t'absoudront. La société, telle qu'elle est organisée, a la pauvreté en horreur ; elle en a fait plus qu'un malheur pour celui qui la subit, elle en a fait un vice. Garde-toi de la pauvreté.

— Comme vous en parlez ! En me refusant à tenter ce mariage, je vous ruine donc, vous aussi ?

— Oui ; nous avions, ta mère et moi, compté sur toi.

— Vous ! à quel titre ?

Le chevalier tressaillit. — Ah ! voilà le mot d'un ingrat ; je ne désespère plus de te convaincre. A quel titre, me demandes-tu ? Je vais te le dire. Du plus loin qu'il te souvienne, à tes premiers bégaiements, à tes premiers pas, qui as-tu vu auprès de toi ? Qui donc, lorsque

ce n'était ta mère, te souriait dans ton berceau, te faisait sauter sur ses genoux? Plus tard, quel homme a pris soin de ton enfance et de ton adolescence, quel homme t'a appris ce que tu sais, sans te tourmenter, sans te rudoyer jamais? Avec qui as-tu voyagé des années entières, qui t'a servi de guide, de tuteur et d'appui? Réponds, Flavien, est-ce un autre que moi? Je t'ai veillé quand tu étais malade, j'ai salué à leur aurore ton intelligence et ta beauté, je ne t'ai jamais quitté, je t'ai élevé, je t'ai chéri d'un amour sans bornes. C'était bien naturel, je suis... Griotti s'arrêta. Qu'il fût ou non sincère, il avait parlé avec une chaleur vive et qui l'avait entraîné. A ses dernières paroles, il avait à demi tendu ses bras vers Flavien ; mais, avant de prononcer le mot redoutable qui était sur ses lèvres, il attendait peut-être qu'en un élan d'abandon ou d'émotion le jeune homme se jetât sur sa poitrine.

Flavien n'en fit rien. La pâleur était sur son visage, la stupeur dans ses traits, le doute dans son esprit.

— Vous êtes mon père, dit-il lentement.

— Oui, balbutia le chevalier interdit.

— Mon père? répéta Flavien. Pourquoi donc alors depuis si longtemps, car je n'ai point connu le comte Sampara dont je porte le nom, pourquoi n'avez-vous pas épousé ma mère, qui était veuve, pourquoi lui avez-vous laissé épouser le général d'Herbel?

— Parce que je te réservais à de hautes destinées, parce que nous n'avons point voulu t'associer à notre vie d'expédients et d'aventure de crainte que quelque déshonneur n'en rejaillît sur toi. Tu devais rester ce que tu étais, intact de nom et de naissance, étranger à nous pour ainsi dire, mais tout prêt pour la fortune que nous finirions bien par te trouver un jour.

— Mon père ! dit encore Flavien, et vous ne m'avez enseigné que la ruse, la perfidie et le mensonge ! Vous m'avez appris à n'avoir confiance en moi que pour le mal, à ne me soucier que de la réussite, à ne respecter ni l'honneur des hommes, ni la pudeur et l'innocence des femmes. Vous ne m'avez dressé qu'à méditer des lâchetés et qu'à tendre des rets.

— C'étaient là mes armes, fit le chevalier, je n'en avais pas d'autres, et je te les donnais.

— Vous en oubliez une que vous ne m'avez pas donnée, peut-être à dessein. Vous n'avez pas fait de moi ce que vous pouviez être à l'occasion pour frapper vos ennemis, vous n'avez pas fait de moi un spadassin. Vous m'avez laissé la peur d'autrui et le besoin de votre protection pour que je fusse à vous plus sûrement. Vous mon père ! dit-il pour la dernière fois.

Et pourtant, malgré sa défiance vis-à-vis du chevalier, en dépit du mouvement d'âme qui lui faisait répudier un tel père, cette révélation accablait Flavien. La paternité est tellement sacrée qu'on ne se défend pas contre elle sans une respectueuse terreur. Le chevalier également troublé, pris peut-être pour son compte des mêmes doutes qui agitaient Flavien, examinait le jeune homme avec angoisse. En le voyant la tête basse, la sueur au front, les mains frémissantes, il crut un instant l'avoir persuadé, l'avoir gagné à sa cause.

— Tu sais tout maintenant, lui dit-il, que feras-tu ?

— Je verrai, dit seulement Flavien, qui sortit en chancelant.

Griotti, atterré, ne le retint pas. Il avait besoin de se reprendre, de réfléchir à ce qui venait de se passer, à l'aveu qu'il avait fait. Il n'en eut pas le temps. Flavien était à peine

parti que les rideaux de tapisserie qui fermaient un second salon s'entr'ouvrirent et que madame d'Herbel parut. Elle était animée, toute rayonnante, et s'avançait d'un pas impétueux vers le chevalier.

— Est-ce que vous nous avez entendus? lui demanda-t-il.

— Oui, chevalier, j'ai surtout entendu Flavien. Qu'il était étrange ainsi pour moi, qu'il était noble, qu'il était beau!

— Ah! répondit Griotti avec une amertume profonde, vous avez l'orgueil de votre maternité, vous! Toutefois, continua-t-il, vous ne songez pas que Flavien nous ruine tous deux.

— Vous vous trompez, chevalier; j'ai entendu, moi, sa conversation avec mademoiselle d'Herbel. En se montrant à cette jeune fille tel qu'il s'est senti tout à coup, tel qu'il est, libre et fier, ennemi de la fraude et des ténèbres, avec le repentir de son passé, avec sa

foi nouvelle dans l'amour, il a plus fait pour son bonheur que nous n'aurions fait, vous et moi. Il a rendu son mariage possible. Elle peut l'aimer désormais. Il n'y a plus qu'à l'aider, à le mener à ces chances favorables pour lui qui peuvent se présenter dans un avenir plus ou moins éloigné.—Ne le croyez-vous pas ?

Elle s'était approchée de Griotti, attendant sa réponse. Quant à lui, en proie à une pensée qui aurait dû lui venir soudain, il avait l'air de s'interroger pour un projet hardi et criminel qu'il pouvait seul exécuter.

— Oui, dit-il enfin, je pourrais l'aider, tout de suite même. Il suffirait de forcer ce soldat à partir, à disparaître.

— Nous aurions l'avenir à nous, fit la comtesse.

— Et vous croyez qu'alors Flavien pourrait épouser mademoiselle d'Herbel ?

— J'en suis sûre, fit-elle sans hésiter.

Griotti réfléchissait. Ce n'était point qu'il reculât devant le dessein qu'il méditait. Après toute une existence d'expédients, d'intrigues ou de méfaits, il n'y avait place en lui ni pour les tergiversations ni pour la révolte de la conscience. Il avait trop l'audace de la pensée et la promptitude de l'acte; mais il pesait les probabilités de la réussite, les supputait en ce qui le concernait. Si madame d'Herbel l'abandonnait plus tard, si Flavien, qui l'avait toujours subi, qui ne l'avait point aimé, se mettait désormais à le haïr? Le chevalier était inquiet.

— Et M. d'Herbel ne revenant plus, ce mariage s'accomplissant, fit-il lentement, qu'adviendra-t-il de moi?

La comtesse parut étonnée.

— Mais, fit-elle, le bonheur de Flavien, c'est notre bonheur à tous les deux. C'est notre fortune. Que craignez-vous?

Griotti secoua la tête.

— Vous m'en voudrez peut-être, j'ai dit à Flavien qu'il était mon fils.

Madame d'Herbel tressaillit légèrement.

— Je le sais ; mais si vous l'avez dit, c'est qu'il le fallait sans doute, je ne vous le reproche pas, chevalier, je ne vous en veux pas.

— Je lui ai tendu mes bras, il n'y est point venu.

— Flavien est trop jeune encore pour comprendre ce qu'il vous doit. Vous avez voulu en faire un homme à votre image, et ce n'est qu'un enfant. Il fera par reconnaissance et par nécessité ce qu'il ne ferait peut-être pas par affection. Moi, je suis sûre de lui, et vous, chevalier, vous êtes sûr de moi. — Griotti ne répondait pas. — Vous êtes sûr de moi, reprit madame d'Herbel. Vous pouvez me perdre auprès du général, vous pouvez me perdre auprès de mon fils bien autrement que

vous ne l'avez fait par l'aveu d'aujourd'hui. Soyez donc en paix, ce que j'aurai vous appartiendra aussi à vous.

— Et certes je vous perdrais, dit le chevalier, dont les yeux brillaient d'un feu sombre, car je crois vraiment par instants que vous ne m'avez leurré de cette paternité, à laquelle après tout j'étais heureux d'ajouter foi, que pour me retenir près de vous. Je crois que le général a été bien plus mon rival que je ne me l'étais imaginé. Maintenant, continua-t-il en reprenant son calme, soyez tranquille à votre tour, je vais faire ce qu'il faut pour que votre fils soit heureux.

— Et qu'allez-vous faire ? s'écria-t-elle.

— Ne me le demandez pas, vous le saurez.

Quand le chevalier fut parti, la comtesse demeura longtemps rêveuse et recueillie. Ses mains étaient croisées sur ses genoux, ses yeux, avec une expression indéfinissable, étaient

fixés devant elle. Sa pensée se plongeait dans ses souvenirs. Ce qu'elle voyait, ce n'étaient ni les corbeilles de fleurs disposées sur la pelouse, ni la splendeur d'un soleil d'automne sur les grands arbres, c'était son passé. Il se dressait léger et joyeux, mélancolique ou funeste. Tout à coup elle sortit de ces contemplations comme elle se fût éveillée d'un songe, se ressaisit par un soubresaut de son corps et de son esprit à la réalité des choses. « En tous cas, dit-elle, quelle que soit sa naissance, c'est son ange gardien qui a veillé sur lui depuis son berceau, car le chevalier et moi nous n'avons été que ses mauvais génies. Ah ! que Dieu nous frappe et le sauve ! »

VI

Cependant Emmanuel avait reçu par l'intermédiaire de Spandau les instructions de Léonie. Elle avait pu à peine lui écrire quelques mots, avait chargé le vieux soldat de lui expliquer le reste. Le jeune homme était irrésolu et troublé. Son premier projet avait été de demeurer caché jusqu'au soir dans la maison du fidèle serviteur. Il comptait faire alors ses adieux à sa fiancée et emporter une lettre d'elle où elle eût invoqué la protection des magistrats. C'était déjà bien hardi de sa part, et il offensait ainsi cruellement son père; mais il le fallait, et

il se résignait à cette extrémité. Maintenant c'était bien autre chose. Il prenait de haute main Léonie sous sa propre garde et l'enlevait en quelque sorte. Ils fuyaient ensemble, et cela seul donnait à leurs démarches une apparence suspecte et mauvaise. Emmanuel ne voyait pas que le peril fût si imminent. Léonie, par une pudeur toute naturelle, ne s'était pas étendue sur sa conversation avec Flavien. Elle n'avait point osé montrer ce que la passion de ce sauvage jeune homme avait de violence, d'incertain élan vers l'honneur, de retours soudains et possibles pour le crime. La seule chose qu'elle dit avec une conviction alarmée et toute-puissante, c'est qu'il fallait que ce jour-là même elle se mît hors de la portée de ses ennemis. Par instants, l'officier partageait cette conviction. Spandau, en son naïf langage, en son réel effroi des gens du château, la lui soufflait. Le danger de son maître et de

sa jeune maîtresse lui déliant la langue, il racontait à Emmanuel, en le grossissant de son imagination, ce qu'il avait su autrefois de la comtesse Sampara. C'était une aventurière qui s'était fait épouser du général, mais qui n'en voulait qu'à la fortune de sa nièce. Il croyait se souvenir de Griotti, s'était bien douté en ce temps-là qu'il était le rival du colonel. Il s'était senti heureux que tout se terminât alors sans malheur ; mais on n'avait rien perdu pour attendre, et si l'on attendait encore, il y aurait une catastrophe. Emmanuel l'écoutait, réfléchissait, se déterminait peu à peu. Quand l'heure approcha de la promenade habituelle de la jeune fille, il lui fit dire qu'il était prêt et qu'elle s'armât, quoi qu'il pût arriver, de courage et de décision.

Quant à Léonie, elle n'avait eu de ces agitations et de ce trouble que ressentait Emmanuel que l'impatience du départ ; elle avait

craint par instant qu'il n'hésitât. La perspective d'un plus long séjour au château la remplissait de terreur. Elle n'avait confiance que pour quelques heures seulement dans la loyauté de Flavien. En cette lente après-midi, elle songeait tour à tour aux hôtes du château et à Emmanuel. Bien qu'elle ne les vît pas, car elle s'était renfermée chez elle, la jeune fille les évoquait en une sorte de fièvre. Elle s'imaginait madame d'Herbel auprès du général, le séduisant par ses caresses, le captant par ses artifices. C'était aussi le chevalier, doucereux et perfide, qui lui parlait en replaçant les épées à la panoplie. C'était, à n'en pas douter, une menace à l'endroit d'Emmanuel qu'il lui avait adressée. Elle s'accoudait à sa fenêtre, y cherchant un peu d'air et de fraîcheur. Cette maison où elle avait vécu, ces pelouses vertes, ces allées ombreuses ne lui disaient plus rien, n'éveillaient en elle ni un souve-

nir ni un regret; elle avait hâte de les quitter. Il est vrai qu'elle partait avec son fiancé, qui seul les lui avait fait aimer, ou plutôt qu'elle les fuyait avec lui, car il y était menacé comme elle. Enfin ce moment arriva, et elle s'apprêta. Elle n'avait à mettre qu'un châle et un chapeau, car le moindre objet qu'elle eût emporté aurait provoqué le soupçon. Elle vit la calèche arriver des communs, décrire devant le château une courbe correcte et s'arrêter au perron. Le cocher, qu'elle ne connaissait pas et que Flavien lui avait dit être à la dévotion du chevalier, se tenait impassible sur le siége. Mademoiselle d'Herbel descendit et s'installa tranquillement dans la voiture. Personne d'ailleurs n'assistait à son départ. La calèche s'engagea dans les allées du parc et sortit par la grille qui donnait sur la grande route, et que Spandau lui ouvrit. Le serviteur fit un signe d'intelligence à la jeune fille.

Emmanuel devait être au rendez-vous qu'elle lui avait donné. Ce rendez-vous était à l'entrée de la forêt, où Léonie faisait sa promenade favorite. Le cocher pria mademoiselle d'Herbel de vouloir bien le guider pour cette première fois. Elle lui indiqua le chemin. Au bout de quelques minutes, Emmanuel parut. Il semblait être là en promeneur. Léonie fit arrêter la calèche et prit son cousin avec elle. En même temps, elle observait le cocher, qui ne manifesta aucun étonnement. Elle ne laissa pas de s'en inquiéter un peu. Cet homme eût dû être surpris ou c'était que le chevalier avait renoncé à toute tentative pour ce jour-là. Peut-être aussi, et cela était rassurant, le chevalier ne se doutait-il en aucune façon que le capitaine dût partir avec Léonie. Flavien alors avait été discret et sincère. Les deux amants, assis l'un près de l'autre, se regardaient, ne se parlaient point, attendaient

le moment d'une sécurité plus grande. L'allée que suivait la calèche aboutissait à un carrefour d'où elle pouvait par un large demi-cercle rejoindre la route qui conduisait à la ville voisine. Ce détour était favorable aux fugitifs. Ils ne se hasarderaient à ciel découvert qu'assez loin du château, et alors les premières ombres du soir les protégeraient.

Ils étaient sur le point d'arriver au carrefour et de prendre la direction nouvelle quand ils entendirent derrière eux le galop d'un cheval. Ils tressaillirent, car ce ne pouvait être que quelqu'un du château. Au bout de quelques instants en effet, ils aperçurent le chevalier. Celui-ci toutefois ne se pressait pas outre mesure et arrivait au petit galop de chasse, comme s'il eût fait pour son plaisir une simple promenade. Quand il fut à leur hauteur, il les salua et fit signe au cocher d'arrêter. Le cocher obéit. Mademoiselle d'Herbel allait

s'irriter de la façon dont il agissait; il la prévint:

— Mademoiselle, dit-il, je suis désolé d'interrompre votre voyage, mais le général ne m'envoie pas à d'autre fin sur vos traces. Il désire que sa nièce rentre au château sur-le-champ en ma compagnie, et que M. le capitaine continue sa route où bon lui semblera sur le cheval que je monte et que je mets à sa disposition.

Ces paroles, dites sur un ton de persiflage, amenèrent une rougeur brûlante sur le visage de Léonie et firent pâlir Emmanuel. De quelque manière qu'on les prît, elles étaient une impertinence ou une provocation.

— Monsieur, répondit mademoiselle d'Herbel, il ne me convient pas d'obéir même à une volonté de mon oncle, dont je suis loin d'être certaine, surtout quand elle m'est exprimée ainsi par votre bouche. Retirez-vous donc, je vous prie, et ne me forcez pas à vous dire ce que je pense du ton que vous prenez.

— Il m'est impossible de me retirer, mademoiselle, je dois accomplir ma mission.

— Et comment vous y prendriez-vous bien pour cela? demanda Emmanuel les lèvres serrées, mais se contenant encore.

— Oh! très-simplement, répondit le chevalier. Je dirais à ce cocher de rebrousser chemin, et il m'obéirait.

Le cocher inclina la tête.

Emmanuel ne se maîtrisa plus.

— Vous êtes un misérable, fit-il.

— Point de mots pareils, monsieur d'Herbel, dit froidement le chevalier; ils mènent à des voies de fait, et vous ne seriez pas le plus fort. D'ailleurs, si vous vous croyez insulté par moi, je ne vous refuse pas une réparation par les armes.

— Insulté par vous!

— Je le suis bien par vous, moi, dans l'accomplissement de l'ordre que j'ai reçu.

J'ai aussi une autre offense à venger, qui est celle d'un enfant que j'aime, que vous avez odieusement menacé et à qui son âge et son inexpérience n'ont pas permis de vous frapper lui-même.

— Oh ! oh ! vous êtes ici, à ce qu'il paraît, pour le compte du jeune M. Flavien. Je m'en serais douté. Eh bien, soit, cela me va de la sorte, vous êtes certes plus dangereux que lui, et c'est par vous que je vais commencer ; mais, continua-t-il avec ironie, où sont les armes?

— Dans le coffre de la calèche.

Emmanuel fit un mouvement.

— Ah ! mais, chevalier, vous aviez tout prévu. C'est une petite trame bien ourdie.

Léonie était descendue de la voiture. A demi défaillante, avec un affreux pressentiment au cœur, elle avait cependant la force de ne point parler, sachant bien que ses paroles ou ses larmes n'arrêteraient pas Emmanuel. A un mo-

ment où il la regarda, elle ne put s'empêcher de lui tendre les bras. Emmanuel marcha vers elle et l'étreignit sur sa poitrine.

— Vous faites vos adieux à mademoiselle, dit alors en ricanant le chevalier, c'est d'un heureux présage pour moi.

— Nous allons bien voir, s'écria l'officier. Aux épées, monsieur, aux épées !

Ils venaient de se saisir chacun d'une arme et de se placer en face l'un de l'autre quand, par une allée latérale, ils virent accourir à la fois Spandau et Flavien.

— Monsieur Emmanuel, s'écria Spandau en arrivant tout essoufflé, ne vous battez point avec ce spadassin.

— Trop tard, mon bon Spandau, les fers se sont touchés.

— Prenez bien garde à vous alors.

— Mets-toi là et veille les coups, Allons, monsieur.

18.

Les deux adversaires engagèrent leurs épées par la pointe avec cette prudence terrible qui dénote le parti pris d'une lutte à mort où rien ne doit être livré à la colère ou au hasard. De légères feintes, de faibles battements d'épée manifestent extérieurement le combat; mais il est tout entier dans les regards qui s'épient, dans le travail de l'esprit qui médite une série d'attaques et le coup décisif, dans la double haine qui se tâte et s'essaie à frapper. C'est l'attente lourde de l'orage alors que les nuages s'entr'ouvrent sous les éclairs d'où va sortir la foudre. Léonie, appuyée à un arbre, l'œil fixe, contemplait les combattants avec horreur. Flavien, effaré, les mains jointes, avait voulu s'approcher d'elle. — Voilà votre œuvre de perfidie et de lâcheté, lui avait-elle dit en lui montrant Emmanuel. Vous nous avez trahis, laissez-moi.

Flavien n'avait osé répondre. Le temps ne manquait-il pas pour qu'il parlât ou qu'il fût

écouté? Il était allé se placer près d'Emmanuel, si près même que celui-ci, se retournant, lui avait dit : — Éloignez-vous un peu, monsieur, vous me gênez. — Flavien avait fait un pas en arrière, un seul. Lui aussi, il regardait ce combat, y était comme suspendu. Tout à coup l'épée du chevalier atteignit légèrement l'officier à la poitrine. Sa chemise se couvrit de sang.

— Touché! s'écria Spandau, qui eût voulu interrompre le duel.

— Tais-toi, ce n'est rien, dit Emmanuel, — et plus fiévreusement qu'il ne l'avait fait, avec cette nuance d'emportement qui est un premier symptôme de défaillance et de vertige, il attaqua le chevalier. Flavien avait une sueur froide au front, ses dents claquaient, ses jambes se dérobaient sous lui, il avait peur de tout son corps, comme si sa propre vie eût pu être en jeu, et cependant avec des yeux étincelants, avec des mains toutes frémissantes, avec une

extraordinaire ténacité d'attention, il ne bougeait point de sa place et surveillait la lutte. Emmanuel s'était ralenti, tenait son arme d'un bras plus pesant, se défendait seulement. Le danger et la mort venaient visiblement à lui. En effet, par un coupé de haut en bas, inévitable et sifflante, l'épée du chevalier s'abattit sur l'officier. Elle allait le percer quand Flavien, poussant un cri, saisit Emmanuel par le milieu du corps et le jeta de côté aux bras de Spandau. En même temps, lui arrachant son épée des mains, il se plaça menaçant en face de Griotti.

— Je ne veux pas que vous le tuiez ! s'écria-t-il.

Le désappointement et la rage éclataient sur le visage du chevalier. Il avait été si proche du triomphe qu'il cherchait !

—Ah ! c'est toi qui le protéges, dit-il, c'est toi qui me le prends ! Mais non, fit-il en se maîtrisant, je vais le laisser souffler, et j'aurai de nouveau affaire à lui tout à l'heure.

— Ni maintenant, ni tout à l'heure; vous ne le tuerez point, vous dis-je, ou vous m'aurez tué d'abord.

— Ne me tente pas, malheureux, fit d'une voix sourde le chevalier en serrant de ses doigts crispés la garde de son épée, ne me tente pas, je ne suis pas déjà si sûr que ta vie doive m'être sacrée.

— Vous allez nous laisser le champ libre, quitter le château, fuir où vous voudrez. Allons, m'entendez-vous? cria Flavien, que gagnait l'ivresse de sa soudaine énergie.

Et, joignant le geste à la parole, il marchait sur Griotti l'épée haute.

— Ah ! tant pis pour toi, fit celui-ci, défends-toi.

— Vous allez me tuer, si vous pouvez, n'est-ce pas ? demanda Flavien.

La colère emporta le chevalier.

— Oui, répondit-il.

— Ah ! s'écria Flavien, je sais maintenant ce que je voulais savoir. Vous n'êtes pas mon père.

Et, sans souci de sa propre défense, sans se mettre en garde, il fondit sur le chevalier, l'épée à la main, plus qu'il ne l'attaqua. Griotti déconcerté, poursuivi par ce bras armé qui ne déviait point de la ligne droite, reculait à pas pressés, se soutenant mal au terrain mouvant, se heurtant aux arbres, ne voyant plus clair à ce qu'il faisait. Sa science de l'escrime ne le servait plus dans cet assaut à outrance ; il se sentait en proie à une sorte de fatalité, la peur le prenait et en même temps la couardise. Soudain il lâcha pied, rompant si vite qu'il paraissait s'enfuir. Flavien s'élançait à sa suite. Alors cependant, par un dernier espoir de lutte et de vengeance, se souvenant d'une de ces ruses qui sont la perfidie du combat, Griotti se baissa au ras du sol et tenta de passer sous l'épée de son adversaire, tandis

que de la sienne il l'atteindrait au cœur; mais cette manœuvre échoua par l'inexpérience même de Flavien, qui tenait son arme basse comme un épieu dont il eût traqué une bête fauve. Le chevalier, au moment où il se relevait de toute la force de ses jarrets, en choqua la pointe du haut de sa poitrine et se l'enfonça au travers du corps. Flavien poussa un cri d'horreur, lâcha son épée et se couvrit le visage de ses deux mains pour ne pas voir l'agonie de Griotti, qui, les yeux grands ouverts, s'était affaissé sur le terrain. Au cri de Flavien, Emmanuel, qui achevait de revenir à lui, Léonie et Spandau étaient accourus. Tandis que Spandau constatait la mort du chevalier, Emmanuel et Léonie tenaient Flavien chacun par un bras et le soutenaient ainsi, car il fût peut-être tombé sans leur aide. Il était pâle et haletant, tâchait de parler, ne le pouvait pas.

—Je n'aurais point voulu le tuer, dit-il enfin ;

mais c'est lui-même, Dieu m'en est témoin, qui s'est tué. — Il reprit quelque force, regarda vaguement d'abord Emmanuel et la jeune fille, les reconnut, fit un effort, se tint debout entre eux. Ils lui avaient pris les mains, qu'ils serraient dans les leurs. Il eut un sourire triste de remercîment, et parut près de céder à une toute-puissante émotion. Il la maîtrisa pourtant et leur dit doucement :

— Tout n'est pas fini, il faut maintenant revenir au château le plus vite possible.

Spandau resta sur le terrain à garder le corps, et la calèche reprit rapidement le chemin des Tourelles. Durant le trajet, qui n'était point long d'ailleurs, les jeunes gens ne se parlèrent point. Ils portaient tous les trois, avec des sentiments divers, le poids de leurs pensées. Emmanuel et Léonie, à travers ce drame sanglant, voyaient pour leur amour un dénoûment heureux, mais ils éprouvaient

surtout pour cet enfant, qui s'était dévoué à eux et les avait sauvés, une admiration inquiète mélangée de remords. Jamais ils ne se fussent doutés qu'il pût se révéler à eux de la sorte et se venger si noblement de la douleur involontaire qu'ils lui avaient causée. Flavien demeurait sombre, il songeait malgré lui au chevalier, était agité de légers frissons. Il avait hâte de revoir sa mère, si coupable qu'elle fût, car elle était le seul être dont il se crût alors aimé.

Le général et madame d'Herbel, étonnés probablement de ce prompt retour de Léonie, étaient accoudés à la balustrade du perron. Le général ne comprenait pas qu'Emmanuel et Léonie pussent revenir ensemble, accompagnés de Flavien. Madame d'Herbel se demandait avec effroi ce qui s'était passé. Flavien, dès qu'il le put, courut à elle, l'entraîna à quelque distance, l'entoura de ses bras, lui

dit en quelques mots ce qu'il avait fait.

— Maintenant, ma mère, quoi que cet homme ait pu être pour vous et pour moi, oublions-le, et soyez forte; vous êtes la femme du général d'Herbel, et moi je suis votre fils.

Emmanuel et Léonie de leur côté avaient instruit le général de la conduite de Flavien et de la mort du chevalier. Ils l'épiaient tout en parlant, cherchant à deviner l'arrêt qu'il allait prononcer. Le général leur paraissait extraordinairement ému, sans colère contre eux, saisi d'une surprise joyeuse et profonde. Il ne les regardait point, leur demandait des détails, les paroles que Flavien avait dites, ce qu'il avait fait de moment en moment. C'était sur lui que ses yeux restaient attachés. Flavien avait fini de parler à sa mère, il revenait avec elle.

— Mes enfants, dit avec indulgence, mais presque distraitement, le général à son fils et à sa nièce, vous ferez ce que vous vou-

drez, et je vous demande pardon de m'être opposé à votre bonheur. Dieu, ajouta-t-il d'une voix grave, a ses voies impénétrables par lesquelles il se communique à nous. Flavien, cria-t-il, mon cher Flavien, venez!

Le jeune homme s'avança.

— Puisque ces ingrats, dit le général en montrant Emmanuel et Léonie, vont partir bientôt ensemble et nous quitter, voulez-vous me tenir lieu du fils que je n'aurai point près de moi ? Je vous aimerai bien, car vous êtes un noble et vaillant cœur, et je suis fier de vous.

Et en même temps il lui tendit ses bras. Flavien s'y précipita en pleurant. Il disait adieu par des larmes au premier amour de sa jeunesse, mais pour la première fois aussi il sentait battre son cœur contre celui d'un honnête homme qui l'adoptait et qui l'aimait.

— Console-toi, Flavien, lui dit tout bas M. d'Herbel, console-toi, mon enfant bien-

aimé, mon cher fils, tu as devant toi encore toutes les espérances et toutes les joies de la vie.

— Et l'honneur, l'honneur que vous m'avez fait connaître, eux et vous, fit le jeune homme en relevant la tête, tandis que ses yeux brillaient d'un légitime orgueil.

Quand le mariage d'Emmanuel et de sa cousine eut été célébré, Léonie suivit son mari en Algérie. Elle devait être et fut en effet sa fidèle et courageuse compagne. Au bout d'un an, ils vinrent passer quelques jours aux Tourelles. Entre sa femme et son fils adoptif, M. d'Herbel était parfaitement heureux et rajeunissait. Madame d'Herbel, toujours jolie en dépit des années, s'était fait en quelque sorte une retraite de ce calme où elle vivait, des soins qu'elle donnait au général, de l'affection qu'il avait pour elle, des sentiments honnêtes et simples qui seuls maintenant remplissaient son âme. Elle avait naïve-

ment oublié ce passé tumultueux et précaire qui avait été le sien. Si quelque chose prouvait qu'elle pensât encore au chevalier, c'était la tendresse un peu craintive et presque respectueuse qu'elle montrait à Flavien. Elle l'adorait en femme de son pays, humble et dévouée. Ne lui devait-elle pas la délivrance et ne lui avait-il pas tacitement pardonné toutes ses fautes? Quant à Flavien, les jeunes époux eurent peine à reconnaître en lui cet enfant violent et sombre, agité de passions mauvaises, qui leur était apparu autrefois. C'était un jeune homme, au regard franc et loyal, dont la beauté n'avait gardé de son expression féminine qu'un charme gracieux et touchant. Il avait mis le temps à profit et venait de passer d'une façon brillante les examens qui lui ouvraient la carrière des armes. Là seulement il avait fallu qu'il usât, pour arriver à son but, de cette persistance de vo-

lonté, de cette énergie calme, qui étaient toutes-puissantes en lui. Le général n'eût pas voulu se séparer de lui; mais Flavien n'eût point accepté le repos sans horizon et sans gloire qui eût été son partage. Il avait l'activité de l'esprit, l'impatience de l'action, l'ambition des efforts nobles et féconds. Il était le fils adoptif du général, il avait ajouté son nom au sien, il devait se rendre digne de ce nom et de cette adoption. Le général, doucement caressé, sollicité lentement, indulgent pour cet enfant qui désirait devenir un homme, avait fini par céder. Flavien, qu'il sentait, après l'avoir étudié et compris, de cette forte race de soldats qui était la sienne, avait obtenu de lui de continuer les traditions d'honneur militaire et de bravoure de la famille.



FIN



TABLE

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie,
RUE BERGÈRE, 20, A PARIS. — 16366-6.

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

J. AUTRAN *de l'Acad. franç.* f. c.
ŒUVRES COMPLÈTES, t. III. — La Flûte et le Tambour.................. 6 »

BEAURE
LA DÉMOCRATIE CONTEMPORAINE, 1 v. 6 »

COMTE DE PARIS
HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE, t. I à IV............ 30 »
ATLAS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE EN AMÉRIQUE. Livraisons I à IV................ 30 »

VICTOR HUGO
LES CHATIMENTS. 1 volume......... 6 »

PAULINE L.
LE LIVRE D'UNE MÈRE, 1 volume.... 6 »

J. H. MERLE D'AUBIGNÉ
HISTOIRE DE LA RÉFORME EN EUROPE AU TEMPS DE CALVIN, t. VI....... 7 50

ERNEST RENAN f. c
L'ANTECHRIST, 1 volume............. 7 5

J. MICHELET
ORIGINE DES BONAPARTE, 1 volume.. 6
JUSQU'AU 18 BRUMAIRE, 1 volume... 6
JUSQU'A WATERLOO, 1 volume....... 6

H. RODRIGUES
SAINT PAUL, 1 volume............. 6

JULES SIMON
SOUVENIRS DU QUATRE SEPTEMBRE. — Le gouvernement de la Défense nationale. 1 volume............... 6

L. DE VIEL-CASTEL *de l'Acad. fran*
HISTOIRE DE LA RESTAURATION, t. XVII 6

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

A. ACHARD vol.
LA TRÉSORIÈRE....................... 1

A. DE BRÉHAT
L'HOTEL DU DRAGON.................. 1
LE MARI DE MADAME CAZOT............. 1
SOUVENIRS DE L'INDE ANGLAISE........ 1
VACANCES D'UN PROFESSEUR............ 1

E. CADOL
LA BÊTE NOIRE....................... 1

JULES DE CARNÉ
MARGUERITE DE KERADEC.............. 1

AL. DUMAS FILS *de l'Acad. franç.*
THÉRÈSE............................ 1

O. FEUILLET *de l'Acad. franç.*
UN MARIAGE DANS LE MONDE............ 1

D. FILEX
UN ROMAN VRAI...................... 1

DE GASPARIN
PENSÉES DE LIBERTÉ.................. 1

TH. GAUTIER
PORTRAITS ET SOUVENIRS LITTÉRAIRES. 1

GUSTAVE HALLER
LE BLEUET.......................... 1

N. HAWTHORNE *Traduction A. Spoll.*
CONTES ÉTRANGES.................... 1

ARSÈNE HOUSSAYE
LES DIANES ET LES VÉNUS............. 1

VICTOR HUGO
QUATREVINGT-TREIZE.................. 2

ALPHONSE KARR
PLUS ÇA CHANGE...................... 1

KEL-KUN
PORTRAITS.......................... 1
NOUVEAUX PORTRAITS.................. 1

PROSPER MÉRIMÉE
LETTRES A UNE AUTRE INCONNUE...... 1

MÉRY vol
LA FLORIDE..........................

MICHELET
LE PRÊTRE...........................

CH. MONSELET
LES ANNÉES DE GAIETÉ................

D. NISARD *de l'Acad. française*
RENAISSANCE ET RÉFORME..............

JULES NORIAC
LA MAISON VERTE.....................

PAUL PARFAIT
LA SECONDE VIE DE MARIUS ROBERT....

A. DE PONTMARTIN
NOUVEAUX SAMEDIS. Tome XIII........

C.-A. SAINTE-BEUVE
CHRONIQUES PARISIENNES..............

GEORGE SAND
LA COUPE............................
LA TOUR DE PERCEMONT................

J. SANDEAU *de l'Acad. franç.*
JEAN DE THOMMERAY. — LE COLONEL ÉVRARD.............................

E. SCHERER
ÉTUDES CRITIQUES DE LITTÉRATURE....

FRANCISQUE SARCEY
ÉTIENNE MORET.......................

LOUIS ULBACH
MAGDA...............................

A. VACQUERIE
AUJOURD'HUI ET DEMAIN...............

PIERRE VÉRON
LA VIE FANTASQUE....................
CES MONSTRES DE FEMMES..............

L. VITET *de l'Acad. française*
LE COMTE DUCHATEL avec un portrait. 1

Boulogne (Seine). — Imp. JULES BOYER.



